
HD WIDENER
HW LCBU .


VE
RI
TAS

HISTOIRE

DE

TOUS LES RÉGIMENTS

DE

HUSSARDS

PAR L'ABBÉ STAUB

Auteur de l'*Aumônier de Régiment* et de l'*Aumônier expéditionnaire ;*
membre honoraire de l'ancienne Société militaire de Nantes, ayant fait fonctions d'aumônier près de plusieurs régiments de l'armée, aumônier d'honneur de la Société de secours mutuels des anciens frères d'armes de tous les régiments de hussards ; membre de la Société d'émulation de la Vendée et de la Société française d'archéologie ; auteur d'un manuscrit d'études archéologiques ; membre honoraire de la Société de secours mutuels des instituteurs et institutrices de la Vendée ; antérieurement nommé par le Conseil académique du département délégué cantonal pour l'instruction primaire ; successivement curé de Mouchamps et de St-Maurice-des-Noués (département de la Vendée).



A FONTENAY
ROBUCHON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Grande-Rue, 25 et 27.

A PARIS
MARTIN-BEAUPRÉ FRÈRES
Éditeurs, rue Monsieur-le-Prince, 21.

—

1867

Miss A. Von Arnim

HISTOIRE

DE

TOUS LES RÉGIMENTS

DE

HUSSARDS

Cet ouvrage est placé sous le patronage des dames des officiers de l'armée, à quelque grade qu'ils soient ou qu'ils aient été dans la hiérarchie militaire, également et sous celui de toutes les dames de la société française.

MESDAMES,

Me proposant d'offrir à l'armée, l'histoire de tous les régiments de hussards et commençant aujourd'hui par celle du 1er de l'arme, ancien régiment de ma famille, je n'ai pas voulu la lui présenter, sans la mettre sous votre précieux patronage.

La base de cet ouvrage est le *dévouement*, l'*abnégation*, le *sacrifice;* ce sont les vertus du soldat.

Ce sont aussi les vôtres, Mesdames, qui savez les appliquer sur une si haute échelle, au bonheur de la famille et au soulagement de l'humanité.

J'ai cru interpréter les sentiments des dames de nos officiers, en leur adjoignant, dans mes hommages, les dames qui n'appartiennent pas à l'armée; car là souvent sont leur mère, leurs sœurs, toujours des connaissances, toujours des amies. Mon livre, dans ce sens, serait comme un lien de cœur dans la famille militaire et privée.

Dans ces conditions, Mesdames, votre indulgence lui est déjà, j'en suis sûr, acquise, et si mon faible travail a quelque résultat heureux, ce sera votre bienveillance qui, après Dieu, en sera le point de départ.

L'auteur. . . .

Prêtre.

1er Janvier 1867.

HISTOIRE

DE

TOUS LES RÉGIMENTS

DE

HUSSARDS.



A L'ARMÉE FRANÇAISE.

> Conserver en France les traditions militaires, préserver de l'oubli les faits mémorables qui ont établi la réputation des corps de troupe, c'est travailler utilement pour l'armée ; c'est contribuer encore à la gloire de nos armes.
>
> (Circulaire du ministre de la guerre, en 1839, aux généraux commandant les divisions militaires.)



Le premier ouvrage que j'ai donné à l'armée était l'*Aumônier de Régiment*, par un ancien aumônier du 1er de hussards; le second est l'histoire même de tous les régiments de cette arme, successivement et en suivant la série de leurs numéros. Les honneurs de l'avant-garde appartiennent naturellement au 1er.

Le maréchal Pélissier disait dans son ordre du jour du 27 décembre 1850, au 9e bataillon de chasseurs à pied, partant d'Afrique pour France :

« Soldats !

» Rappelez-vous que votre profession est la plus noble
» de toutes, parce qu'elle est celle du sacrifice, de l'abné-
» gation et du courage. »

Ainsi, écrire l'histoire d'un régiment, c'est écrire l'histoire de son sacrifice, de son abnégation et de son courage. C'est l'évoquer, pour ainsi dire, de la tombe; le remettre sur pied ou à cheval, se le figurer de nouveau à l'œuvre si sublime de ces vertus, grandissant, s'ennoblissant à leur contact et le proposer pour modèle à ceux qui viennent après lui; c'est constater par le fait, ses titres de noblesse, car ces vertus sont noblesse. Aussi bien, quand c'est un régiment où ont servi nos pères, le faire revivre ainsi, c'est un religieux devoir de piété filiale.

Ce rôle d'écrivain convient au prêtre qui consacre ses soins à l'armée, plus qu'à tout autre, parce que ces mêmes vertus, le sacrifice, l'abnégation, le courage sont aussi celles de son état et qu'il a pour mission de les élever à l'apogée de leur puissance, en prenant d'abord pour point de départ le calvaire, où Jésus-Christ, première victime, les a divinisées, ces vertus; puis, en les reportant de là vers Dieu et le prochain, pour lesquels, lui prêtre, seconde victime, doit toujours être prêt à s'immoler; c'est le côté surnaturel ou divin de cet héroïsme.

Quant au côté de leur pratique dans l'armée, si j'en parle ici, c'est que j'ai vu le sacrifice, l'abnégation, le courage exercés par le soldat à tous les degrés de la hiérarchie; c'est que j'ai vu son cœur décoré de leurs nobles

agrafes, qui vont si bien à son uniforme, c'est que j'ai vu ces agrafes décorer aussi la soutane du peu d'aumôniers militaires que nous avons, avec lesquels, du reste, j'ai été si souvent et je demeure permanément en relations.

Qu'il me soit donc permis de renvoyer aux uns et aux autres, à l'armée et à ses aumôniers, la première idée, la confection de cet ouvrage. Dans ce sens, c'est leur œuvre, autant que la mienne, puisqu'avec l'idée, ce sont leurs vertus militaires qui m'en ont fourni la matière. Donc :

A L'ARMÉE

AVEC MON INALTÉRABLE DÉVOUEMENT

Cette Histoire de tous les régiments de Hussards.

A MM. LES AUMONIERS :

Mgr Tirmarche, O. ✻, évêque d'Adras *(in partibus)*, aumônier de l'empereur. Actions de grâces pour le *vif intérêt* qu'il porte à mes œuvres militaires; ce sont ses propres expressions;

M. Sève ✻, aumônier du 14e de ligne, à l'armée d'Afrique en 1830, depuis aumônier de l'hôpital militaire à Lyon;

M. Landmann ✻, ancien curé de Constantine, ancien aumônier de l'armée d'Afrique, curé de Sainte-Croix d'Alger;

M. Maurin ✻, aumônier de la garde impériale (campagne d'Italie);

M. Baron ✻, aumônier de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à Paris;

M. Faivre ✻, aumônier du camp de Sathonay;

M. Giraudier ✻, aumônier du grand-hôpital militaire de Lyon (campagne d'Italie);

M. Gerbault, aumônier du camp de Châlons;

M. Tilloy, ancien curé du grand Mourmelon, alors chargé de l'aumônerie du camp de Châlons;

M...., ancien auxiliaire au camp de Châlons, affecté à l'église du petit Mourmelon;

M. Vignon, ex-aumônier à l'armée d'Italie;

M. Laffargue, aujourd'hui Père *Louis*, passionniste,

aumônier volontaire en Crimée, frère d'un ancien capitaine au 82e;

M. Ménessier, prêtre attaché à la chapelle Saint-Simon, sise entre les casernes d'infanterie et d'artillerie à Metz, frère de deux colonels dont un mort à l'armée d'Italie; oncle de trois autres officiers d'infanterie, dont un chef de bataillon mort à la même armée;

M. Cochin, aumônier de l'hôpital de Dreux, à l'occasion et au nom de M. l'abbé Daënen, ancien aumônier du 1er régiment de hussards, décédé à Dreux;

M. Waisse, ancien aumônier du 11e de ligne, natif de Théding (Moselle), paroisse desservie par un prêtre de mon nom et de ma famille.

—

Mgr Coquereau, G.-O. ✻, aumônier en chef de la flotte (campagnes de Sainte-Hélène et du Maroc);

M. Audibert ✻, aumônier de marine (campagne des Antilles);

M. Trégaro, O. ✻, aumônier de marine (campagne de Chine);

M. Cabarey ✻, aumônier de marine (campagne de Chine).

—

M. Largentier ✻, curé de l'Hôtel impérial des Invalides;

M. Darnis ✻, aumônier-chapelain de l'Hôtel impérial des Invalides (campagnes de Crimée et d'Italie);

M. PONS ✻, ancien chapelain aux Invalides.

—

M. MENUET ✻, ancien vicaire général de Luçon;

M. LAMBERT, ancien chanoine d'Angers, vicaire général à la Réunion;

M. GUIBOUT, prêtre de Nantes, ancien membre de l'ex-Société militaire;

Le Père LABONDE, jésuite de Nantes, ancien membre de l'ex-Société militaire;

Le Père BERNON, ancien soldat du 21e léger, aujourd'hui missionnaire en Chine, ancien membre de l'ex-Société militaire;

Le Père ÉTIENNE, supérieur des Lazaristes à Paris;

Le Père RIGASSE, missionnaire du Liban depuis vingt-cinq ans, y présent pendant l'expédition de Syrie;

Le Père LARNAUDIE ✻, des Missions étrangères, grand aumônier à la Cour du roi de Siam, interprète de la mission siamoise à Paris;

Le Père...., missionnaire à Santorin, ex-sergent dans la garde royale en 1828;

Le Père FULGENCE, abbé de la Trappe de Belle-Fontaine (diocèse d'Angers), représenté par

Le Père MARIE BERNARD, du même monastère;

Les Révérends abbés de toutes les Trappes de France réunis en chapitre général, le 17 septembre 1855, à Mortagne (en Perche);

TOUS, MES VÉNÉRÉS AMIS.

Reconnaissance

pour la sympathie que tous m'ont offerte (1); pour le bon concours qu'ils m'ont prêté; pour l'union de prières et d'œuvres que plusieurs m'ont donnée, car l'union est force;

Remercîment

pour l'honneur que plusieurs m'ont accordé de partager leurs fonctions d'aumônier militaire, surtout

Au camp de Châlons, au camp de Sathonay et à l'armée de Lyon,

fonctions que j'ai également remplies près de divers détachements de la garde et de plusieurs régiments de la ligne, depuis vingt-cinq ans.

L'auteur.....

Il résulte de ce qui précède, que cette *Histoire de tous les régiments de Hussards* est à l'adresse de l'armée française, y compris ses aumôniers. J'y parlerai, en effet, de beaucoup de régiments qui, dans les différentes phases de leur existence, se sont trouvés en contact avec l'arme dont je m'occupe ici; aussi bien, pour compléter ma pensée et faire connaître toute la portée de ce volume, je dois ajouter qu'il ne concerne pas seulement l'armée, mais que, reposant comme base, sur les principes généraux qui font l'homme, lesquels j'ai touché tout à l'heure, savoir : l'*abnégation*, le *dévouement*, le *sacrifice*, il convient, par le

(1) J'en ai reçu moi-même de chacun de ces Messieurs la preuve, soit de bouche, soit par écrit. (Texte consigné dans mes archives.)

fait, à toutes les classes de la société : prêtres, soldats, marins, magistrats, industriels, ouvriers, sœurs d'hôpital, à ceux surtout qui sont chargés de l'éducation des autres, dans les lycées, les colléges, séminaires, écoles et bibliothèques militaires, institutions quelconques. Les dames mêmes y trouveront comme un écho de leur noble cœur qui personnifie si bien ces vertus. Aussi l'ai-je placé sous leur haut patronage.

J'ai dit que ce volume convient à toutes les classes de la société. En effet, la vie de l'homme sur la terre est un combat, et ce combat de chaque jour, qu'il soit au champ d'honneur devant l'ennemi, ou sur le champ de bataille des misères humaines, ou sur le champ à huis-clos de son propre cœur, les principes sont toujours les mêmes : *abnégation, dévouement, sacrifice,* et ce sont ces principes qui, élevant les facultés de l'homme à l'apogée de leur puissance, sont la cause première de nos triomphes.

Près de trente années de ma vie, partagées entre le ministère paroissial et l'armée, m'ont permis de beaucoup voir, de beaucoup observer. Je m'estime donc heureux, au déclin de mon existence, d'apporter, dans cet ouvrage, mon faible tribut d'hommages à ces vertus, qui sont celles de tout homme de cœur et que j'ai rencontrées partout, dans la vie civile, militaire et religieuse; partout, dis-je, où j'ai trouvé des hommes dignes de ce nom.

Après la récompense que j'en attends de Dieu, cet hommage est pour mon cœur une des plus douces consolations qui puissent couronner les trente années de labeurs, de

veilles et d'études théoriques et pratiques dont je parle.

L'indulgence de mes lecteurs fera le reste.

Du reste, cette *Histoire de tous les régiments de Hussards* est faite et publiée sur la demande du président, à moi-même exprimée, en présence des membres du bureau de la Société de secours mutuels des anciens frères d'armes de tous ces régiments, et demeure sous les auspices de ladite Société.

C'est aussi une des meilleures garanties de son avenir; car la force des vieux hussards dont elle relate la vie militaire, est la force première de ce livre; c'est la force de la partie passive qui vient s'ajouter à celle que lui prête la partie active de l'armée, à celle que donnent à l'auteur les soldats et leurs aumôniers (1).

(1) Voir, à la fin du volume, la Notice sur la Société dont il est ici question.



HISTOIRE

DU

1ER RÉGIMENT DE HUSSARDS

ANCIEN BERCHENY.

PRÉFACE.

> Il n'est pas de régiment dont les souvenirs soient plus glorieux.
>
> Général de division FLEURY,
>
> Aide de camp de l'empereur, ancien lieutenant-colonel du 1er hussards, alors colonel des guides (10 août 1854; lettre à l'auteur, datée de Biarritz).

J'entreprends d'écrire l'histoire d'un régiment qui m'est cher, parce qu'il a été le régiment de ma famille et par conséquent le mien.

Quatre de mes parents y ont en effet servi, quarante ans durant. Sur ces quatre, un a été blessé dans ses rangs; deux autres y ont trouvé une mort glorieuse; un seul a survécu; tous ont servi avec honneur et fidélité (1).

(1) Un autre de mes parents a servi au 2e hussards; j'en parlerai à l'histoire de ce régiment.

Ce régiment est celui des hussards de Bercheny, depuis 1er de l'arme.

Une partie de ce que j'écris, je le tiens de témoins oculaires. J'ai été longtemps aumônier de valeureux officiers, parents du colonel de Bercheny lui-même et qui l'avaient vu et entendu. C'est le récit du passé (1).

Mon vieux père m'endormait sur ses genoux, quand j'étais enfant, au narré des exploits et des campagnes du régiment; c'est encore le récit du passé.

Quant à moi, devenu grand, j'ai noté tous ses actes, enregistré tous ses mouvements ; je me suis trouvé, le plus possible, au milieu de ses soldats et de ses officiers, qui m'ont toujours accueilli comme de *chez eux*. Plusieurs de ses colonels et officiers de tout grade ont été et sont encore aujourd'hui mes amis. Je dis ce que j'ai vu et entendu ; je répète ce qu'ils m'ont transmis par lettres ou de bouche, avec une bienveillance marquée. C'est le récit du présent.

L'ensemble, le complément de cette histoire, je suis allé le demander moi-même, en 1844, chez le colonel d'état-major Brahaut, alors chef de la section historique, au ministère de la guerre. (*Voir* chap. v, page 217, note.)

Enfin, les anciens frères d'armes du 1er hussards composant le bureau de la Société de secours mutuels, dont j'ai l'honneur de faire partie, *comme aumônier d'honneur et membre participant*, ont fait le reste ; c'est aussi leur bienveillant à-compte.

A TOUS, LA RECONNAISSANCE DU COEUR.

(1) La famille de Chabot, du Parc-Soubise, était parente des Bercheny.

En résumé, relativement à ce qui me concerne, près de trente années de correspondances et de relations militaires; 8 vol. in-4° de lettres, notes anciennes ou modernes, recueillies par mes soins ; tel, indépendamment des honorables coopérateurs que je viens de citer, le répertoire où j'ai puisé une partie de ce volume.

Ces études spéciales portées à la connaissance du souverain pontife Pie IX, sont aujourd'hui revêtues de la plus haute sanction possible :

« Le Saint-Père a béni vos travaux (1) »

m'écrivait de Rome, le 20 mars 1866, un vénérable prélat. « Je ne suis pas surpris, ajoutait-il, que vous ayez réuni » tant de volumes de notes manuscrites; car je sais depuis » longtemps combien vous aimez la solitude, mais une soli- » tude occupée de Dieu et pour Dieu. Maintenez-vous avec

(1) Et veut-on savoir le prix immense que le soldat français attache à la bénédiction pontificale. Le général comte de Montebello, commandant en chef le corps d'occupation de Rome, va nous le dire dans son ordre du jour du 6 décembre 1866. Sa pensée résume la pensée de l'armée.

« Officiers, sous-officiers et soldats !

» En quittant Rome, vous emportez l'estime de tout le monde et » l'affection du chef qui se sépare de vous, le cœur plein de regrets. » Mais, avant tout et par-dessus tout, vous emportez la plus précieuse » des récompenses : la bénédiction du Saint Père pour vous et vos » familles et le glorieux souvenir des années qui ont été employées à » sa sainte cause.

» Est signé : Le général comte de Montebello. »

De telles expressions parlent assez haut.

» le secours d'en haut, dans cette précieuse disposition. » La première idée de cette spécialité de goût avait été même approuvée dès 1841, par Mgr Soyer, évêque de Luçon, diocèse auquel j'appartiens par suite des changements de garnison du régiment dont j'écris l'histoire, lequel y avait laissé, en 1780, ma famille, originaire de la Lorraine ; c'est en effet à cette époque (mois de mai 1841), que je demandai à Sa Grandeur la permission de passer en Afrique, comme aumônier de nos colonnes expéditionnaires ; Monseigneur me répondit, avec une bienveillance toute paternelle « que l'aumônerie n'existant plus, il ne » pouvait me lancer en Algérie, sans titre officiel, ni » moyen d'existence, mais qu'aussitôt son rétablissement, » il m'autoriserait à partir des premiers. » Ce procédé faisait le plus grand honneur à son grand cœur ; l'acceptation était claire.

Quelques années après la mort de Mgr l'évêque Soyer, qui, pour ses hautes idées de conciliation, avait reçu la croix de la Légion d'honneur, M. l'abbé Menuet, son ancien vicaire général et son ami, décoré lui-même plus tard pour la même cause, m'écrivait :

« Mon cher curé et bon ami,

» Je comprends qu'avec vos goûts et le rêve de toute » votre vie, une place d'aumônier de régiment vous irait » parfaitement. Malheureusement nos troupes de terre ne » sont pas encore dotées d'une si désirable amélioration. » J'espère pourtant que le Gouvernement, considérant les

» grands avantages qui en reviendraient pour nos soldats
» de terre, arrivera dans quelque temps à faire pour eux
» ce qu'il a déjà si heureusement exécuté pour la marine.
» Mais, enfin, cela n'est pas fait encore et le temps est
» bien long à qui attend.

» Je vous embrasse très affectueusement et suis, de
» même, tout à vous.

» Est signé : A. MENUET,

» Vicaire général. »

A cette époque j'avais déjà fait imprimer l'*Aumônier de Régiment*, volume destiné à remplacer le prêtre à l'armée ; c'était le premier fruit de mes études.

Les deux successeurs du digne prélat dont j'ai parlé, au siége épiscopal de Luçon, les ont également approuvées, ces études spéciales ; leur approbation est aussi une bénédiction et l'excellent évêque qui gouverne aujourd'hui ce diocèse est venu, par lettre du 3 juin 1866, y ajouter le cachet de sa faveur, en ces termes :

« Monsieur et cher curé,

» J'unis, de grand cœur, mes félicitations, mes encou-
» ragements et mes bénédictions à toutes celles que vous
» avez reçues et dont plusieurs sont descendues de si haut
» à propos de vos travaux.

» Les lettres de Mgr...., dont vous m'avez envoyé copie,
» ne sont pas seulement pour vous un encouragement,
» c'est une récompense.

» Recevez l'assurance de mes sentiments les plus dé-
» voués en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Est signé : † CHARLES,
» Évêque de Luçon. »

L'histoire présente du 1er régiment de hussards est fille de mes œuvres ; elle est donc par conséquent bénie.

POUR DE SI PRÉCIEUSES FAVEURS, ACTIONS DE GRACES PROFONDES.

AUX GÉNÉRAUX

COMTE LION ET MOUCHETON DE GERBROIS

Anciens colonels du 1er régiment de hussards.

Messieurs,

L'hommage que j'ai l'honneur de vous présenter de ce volume, est le faible témoignage de la reconnaissance que je vous ai vouée, pour la bienveillance dont vous n'avez cessé de me combler, toutes les fois que j'ai paru dans les rangs du 1er hussards, pendant les quatorze ans que vous l'avez commandé. Vous m'y aviez donné droit de cité. ma reconnaissance est donc une justice.

Vos personnes, Messieurs, ont été la protection de l'auteur, vos noms seront la protection du livre.

AU COLONEL DE LA JAILLE

Commandant aujourd'hui le 1er régiment de hussards.

Mon colonel,

Veuillez me conserver la même bienveillance que vos prédécesseurs, en me regardant toujours comme du 1er hussards. Votre régiment a recueilli les longs services et le sang de mes pères; il recueille aujourd'hui le fruit de mes veilles et de mes études pour son histoire; c'est une dette sacrée qu'il a contractée envers moi. En retour, je ne sol-

licite, mon colonel, que l'honneur d'être considéré au corps, comme le remplaçant de ma famille.

C'est ainsi que, uni aux noms des généraux comte Lion et Moucheton de Gerbrois, le nom du colonel de La Jaille sera une nouvelle protection pour l'auteur et pour le livre.

Un noble nom ennoblit tout ce qu'il touche.

C'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

L'auteur.....

Je dois observer ici, relativement au premier nom du régiment, que l'usage ayant consacré Bercheny ou Berchiny, j'ai dû conserver l'orthographe du cachet du régiment même, dont j'ai l'empreinte portant : Hussards de Bercheny, en 1780.

CAMPAGNES DES HUSSARDS BERCHENY

(DEPUIS 1er DE L'ARME).

A l'état d'escadrons :

1696 et 1697, à l'armée de la Meuse;
1704 et 1705, en Italie et en Lombardie.

A l'état de régiment, depuis 1720 :

AUX ARMÉES

D'Allemagne	1733-1736
D'Allemagne et de Flandre	1740-1748
D'Allemagne	1757-1762
Des Ardennes et du Nord	1792-1793
D'Espagne et d'Italie	1794-1795
D'Italie	1796-1799
Des Grisons	1800-1801
De Prusse, Pologne (grande armée)	1805-1807
D'Espagne et de Portugal	1809-1813
De Russie et d'Italie	1813-1814
De réserve de cavalerie (6e division)	1814-1815
D'Espagne	1823
De Belgique	1832
De Crimée	1854-1856
D'Afrique	1859
De Syrie	1860-1861
D'Afrique	1864-1865-1866-1867

INSCRIT AU DRAPEAU ACTUEL :

Jemmapes...... *1792* ;
Castiglione..... *1796* ;
Arcole......... *1796* ;
Eylau......... *1807* ;
Oporto......... *1809* ;
Sébastopol...... *1855*.

On pourrait ajouter :

Chellala (Afrique)..... *1865* ;
Ben-Athab (Afrique)... *1866*.

HOMMAGE

AU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS

SUR SES CAMPAGNES

Adressé au colonel comte LION, partant, avec lui, pour la Crimée (1855).

LION ET AIGLE.

Lion pour les combats, aigle pour la victoire,
Tel, du 1er hussards, le résumé de gloire.

Trompettes, embouchez vos instruments guerriers,
Pour sonner au drapeau. Noble corps d'officiers,
Inclinez devant lui vos vaillantes épées;
Entourez ce drapeau des plus riches trophées :
Du 1er de hussards valeureux escadrons,
A son aspect sacré, courbez vos mâles fronts.
C'est là votre étendard. Il a pour sa légende
Ses campagnes du Nord : Jemmapes, la Hollande,
Où ses chevaux vainqueurs, sur les glaçons surpris,
Saisirent au galop les vaisseaux ennemis;
Campagnes d'Italie, où sa noble auréole,
Se forma de ces mots : Castiglione, Arcole;
Ses campagnes de Prusse et surtout les lauriers
Que surent à Eylau moissonner ses guerriers;
Ses campagnes d'Autriche et plus tard les Espagnes
Unissant à leur tour, dans diverses campagnes,
Les lauriers de l'Empire aux lauriers de nos rois;
Ici mil huit cent neuf, là mil huit cent vingt-trois.
Puis enfin, de nos jours. Anvers et la Belgique;
Voilà du régiment le sublime historique.

Mais la trompette sonne et ce réveil guerrier
Appelle en Orient les hussards du premier.
Que lui fallait-il donc pour combler tant de gloires
Et pour avant-coureur de nouvelles victoires?
Son aigle à lui rendue et pour guider ses dards
Le LION qui commande au 1er de hussards.
L'aigle de la victoire, aux ailes éployées,
Fait déjà tressaillir vos vaillantes épées,
Hussards, et mesurant vos glorieux drapeaux,
Y voit encor des plis pour des lauriers nouveaux.
Vous allez donc partir sous de si beaux auspices:
La gloire s'y connaît pour offrir ses prémices.
L'intrépide LION, vers de nouveaux combats,
Des anciens Bercheny va diriger les pas.
Héritiers de leur nom, héritiers de leurs gloires,
Vous saurez moissonner de nouvelles victoires;
Car le 1er hussards veut les premiers fleurons,
Pour son LION, son aigle et ses preux escadrons.

Huit ans après, le 9 juillet 1862, me trouvant à Clermont-Ferrand, avec le régiment, je présentai cette même pièce de vers au colonel Moucheton de Gerbrois, qui avait succédé au colonel comte Lion; et comme la campagne de Crimée avait été couronnée d'un des plus beaux triomphes qui fût jamais et que le 1er escadron venait de faire celle de Syrie, j'y ajoutai les suivants :

AU COLONEL MOUCHETON DE GERBROIS.

En effet, sous ce pli ouvert par la victoire,
Le colonel Lion a gravé pour mémoire
Le mot *Sébastopol,* en caractères d'or.
Ce n'est pas tout; hussards, allez, allez encor

De Crimée en Europe et d'Europe en Afrique;
Puis en Asie encore, aux cimes du Liban,
Imprimer la terreur au front du musulman,
Et remettre au fourreau, du druse fanatique
Le glaive tout fumant dans le sang du chrétien.
Ce privilége aussi fut, l'an dernier, le tien,
O 1er de hussards. Pélerins d'un autre âge,
A Solyme (1) tes preux ont fait pélerinage;
Ils ont inscrit ton nom au tombeau du Sauveur.
Cette inscription, hussards, vous portera bonheur.

Un détachement, commandé par un officier, était en effet allé à Jérusalem, visiter les saints lieux. Ces braves hussards avaient fait toucher leurs sabres au saint sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J'étais moi-même alors détaché aux eaux de Vichy; quelques jours après mon entrevue de Clermont, j'eus l'honneur de recevoir la lettre qui suit :

Clermont-Ferrand, le 31 juillet 1862.

« Monsieur l'abbé,

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre ode » au 1er de hussards, dont vous m'avez donné connais- » sance à Clermont et dont vous voulez bien faire hommage » au régiment.

» Je vous en suis très reconnaissant et je viens aujour- » d'hui vous en remercier au nom de tous les officiers du » régiment, auxquels je l'ai communiquée.

(1) Solyme est le nom poétique ou tout au moins synonyme de Jérusalem.

» Veuillez donc, Monsieur l'abbé, recevoir l'expression
» de notre gratitude et croire à mes sentiments les plus
» distingués.

» Est signé : MOUCHETON DE GERBROIS,
» Colonel du 1er régiment de hussards. »

A Monsieur l'abbé S..., à Vichy.

Le 1er régiment de hussards ayant fait la campagne d'Afrique en 1864, 1865, 1866-67, et s'étant, comme toujours, noblement conduit, j'adressai, peu de temps après son retour en France, au colonel de La Jaille qui le commandait depuis le 20 décembre 1864, le supplément suivant :

AU COLONEL DE LA JAILLE.

Je suis fier, colonel, à ces titres de gloire,
D'ajouter votre nom. Les fastes de l'histoire
Que j'écris à présent diront que vos hussards
Ont porté leur valeur, planté leurs étendards,
Dans mille endroits divers, sur la terre africaine ;
Des rivages d'Oran à cent lieues dans la plaine ;
Inscrit leur numéro au sommet de l'Atlas,
Et l'ont surtout gravé dans le cœur des Flittas ;
A l'oasis des cheicks, Chellala, Géryville,
Ben-Athah, où combat Gombaud de Séréville ;
Aux colonnes du Sud ; à l'extrême frontière
Qui forme du Maroc la limite dernière ;
Aux abords du Sahara et près du ksour d'Ouargla,
Où fuit épouvanté le fameux Ben-Hamza.

Tels les nouveaux lauriers que sème la victoire
Sur les pas des hussards dans ces sentiers de gloire.
Et si l'histoire inscrit tant de divers combats.
Au drapeau va de droit celui de Ben-Athah.

De son côté, à peine débarqué d'Afrique avec son régiment (8 avril 1867), de passage à Toulouse, avant même d'être arrivé à Auch, sa nouvelle garnison, le colonel de La Jaille m'envoyait, par l'entremise du capitaine adjudant-major Delmont, sa pleine adhésion, dans des termes qui font le plus grand honneur à l'un et à l'autre et dont une partie de mon ambition serait de pouvoir, en ce qui me concerne, réaliser la teneur que voici :

« Mon cher monsieur l'abbé,

» Je vous remercie de votre bonne, de votre aimable
» lettre, et veuillez croire que je suis toujours heureux
» quand j'en reçois quelqu'une de vous.

» Au passage de la colonne du colonel à Toulouse, je lui
» ai longuement parlé de vous. M. de La Jaille m'a ré-
» pondu : Delmont, je vous en prie, vous savez que je
» tiens beaucoup à cet excellent prêtre, surtout par tout
» ce que vous m'en avez dit. Mandez-lui bien que mon
» cœur sait comprendre les gens. Voilà trois ou quatre
» fois que j'ai dû lui écrire, et avec toute cette foule de dé-
» tails qui m'entourent, chaque fois j'ai remis au lende-
» main et c'est ainsi que je me suis trouvé en retard, mais
» veuillez lui assurer que mon concours ne lui fera pas
» défaut. »

Suit le résumé du journal de la campagne que le 1er hussards venait de faire en Afrique. Puis le capitaine ajoute :

« Voilà, mon cher monsieur l'abbé, les renseignements » ue je puis donner, et je suis toujours prêt à vous être » agréable.

» Croyez aux sentiments de respect de votre bien dé- » voué.

. » Est signé : DELMONT,

» Capitaine adjudant-major au 1er régiment de hussards. »

Auch, 25 mai 1867.

LISTE CHRONOLOGIQUE

des

COLÒNELS QUI ONT COMMANDÉ LE RÉGIMENT

Depuis sa formation.

(Les colonels marqués d'une astérisque sont devenus généraux.)

Sous le nom de Bercheny :

* Le comte de Bercheny, depuis maréchal de France, colonel propriétaire du régiment...............	1720 à 1751
Le comte de Bercheny, fils aîné, colonel.........................	1751 à 1762
Le comte de Bercheny, second fils, colonel........................	1762 à 1791
Le comte d'Estherazy, mestre de camp en 2e..................	1762 à 1764
Le chevalier de Sombreuil, mestre de camp en 2e..................	1764 à 1770
Le comte de Thumery, mestre de camp en 2e.........................	1770 ....
Le baron de Thumery, mestre de camp en 2e........................	1770 à 1776
Le baron de Thumery, commandant en 2e.........................	1776 à 1783
Le marquis de Thumery, commandant en 2e.........................	1783 à 1791

Sous le nom de 1er régiment de hussards :

Le colonel de Turpin	1791 à 1792
Le colonel Georger	1792 ....
Le colonel Nordmann	1792 à 1793
Le colonel Glad	1793 à 1796
Le colonel Bougon-Duclos	1796 (1)
Le colonel Carrowé	1796 (1)
* Le colonel Picard	1796 à 1803
Le colonel Rouvillois	1803 à 1806
* Le colonel baron de Juniac de Bégougne	1806 à 1811
* Le colonel Merlin	1811 à 1813
* Le colonel Clary	1813 à 1814
* Le colonel marquis Oudinot	1814 à 1815
* Le colonel Clary (*bis*)	1815 ....
Le colonel marquis de Vénévelles	1816 à 1818
* Le colonel de Verdières	1818 à 1823
* Le colonel Simoneau	1823 à 1830
Son Altesse royale le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, prince royal, colonel de	1824 à 1831
Le colonel Pozac	1830 à 1835
* Le colonel Lefebvre de Gouy	1835 à 1845
* Le colonel Berryer	1845 à 1851
* Le colonel comte Lion	1851 à 1856
* Le colonel Moucheton de Gerbrois	1856 à 1864
Le colonel de La Jaille, 24 décembre	1864 ....

(1) Ces deux colonels morts au champ d'honneur.

HAUTS DIGNITAIRES ET MARÉCHAUX DE FRANCE

AYANT APPARTENU AUX HUSSARDS DE BERCHENY
ET AU PREMIER RÉGIMENT DE L'ARME QUI LEUR A SUCCÉDÉ :

Le prince Paul d'ESTHERHAZY, général en chef de tous les hussards, créateur de l'arme des hussards en 1680-86.

Vice-roi de Hongrie, prince du Saint-Empire, chevalier de la Toison-d'Or, etc., etc.

Le comte de BERCHENY, colonel, créateur et premier colonel-propriétaire des hussards de son nom.

Famille des magnats de Hongrie, alliée à la précédente ; depuis maréchal de France (1720). Ses deux fils ont successivement commandé le régiment de 1720 à 1792.

Le comte d'ESTHERHAZY, lieutenant-colonel en 1763.

Famille et nom des vice-rois de Hongrie.

Le prince Eugène de BEAUHARNAIS, sous-lieutenant au régiment en 1797.

Vice-roi d'Italie ; fils adoptif de l'empereur Napoléon Ier ; général en chef de l'armée d'Italie ; a refusé le bâton de maréchal de France.

Son Altesse le DUC DE CHARTRES, depuis DUC D'ORLÉANS, colonel du régiment de 1824 à 1830.

Prince royal, famille cadette des Bourbons, général de division, fils aîné du roi Louis-Philippe Ier.

Le marquis OUDINOT DE REGGIO, fils du maréchal de France, colonel du régiment en 1814.

Famille de maréchal de France, général de division, commandant

en chef le corps expéditionnaire devant Rome, en 1849, maintenu sans limite d'âge dans la 1re section, par application de l'art. 5, loi du 4 août 1839.

Le comte de CASTELLANE, lieutenant-colonel au régiment en 1814.

Ayant commandé en chef le 4e corps d'armée, à Lyon, de 1850 à 1862; maréchal de France en 1852; d'une ancienne famille noble qui a donné cent chevaliers à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et huit officiers généraux à l'armée.

Le comte de GOYON, ancien major au régiment, 1839-1844.

Commandant en chef le 6e corps d'armée, à Toulouse, 1867; général de division, sénateur, aide de camp de l'empereur, ayant commandé les troupes stationnées à Rome, en 1860.

Le prince de la Moskowa, NEY (Napoléon-Henri-Edgar), chef d'escadron au régiment en 1844.

Famille de maréchal de France, général de division, aide de camp de l'empereur, sénateur, grand-veneur.

Le général FLEURY, lieutenant-colonel au régiment en 1853.

Général de division, aide de camp de l'empereur, sénateur, grand-écuyer, directeur général des haras.

—

GÉNÉRAUX

AYANT APPARTENU AU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS AU TITRE DE DIFFÉRENTS GRADES :

MM.

Nicolas.
Le Marrois.
Mathis.
Delamalle.
Corréard.
Vidal de Léry.
Reibell.
D'Estampes.
De Pointe de Gévigny.
De Marbot.
De Lanthonnet.
Gudin.
Morin (Petrus-Victor).
De Noue (Armand-Louis).
De Vernon (Paul-Edouard).

MM.

Gaudin de Villaine.
Dormoy.
De Goyon, aide de camp de l'empereur.
De Richepanse.
Eusenou de Kersalaun.
Coste de Champeron.
Ney (Napoléon-Henri-Edgard), aide de camp de l'empereur, prince de la Moskowa.
Fleury, aide de camp de l'empereur.
Simon de la Mortière.
De Montaigu.

—

COLONELS

EN ACTIVITÉ AYANT SERVI AU RÉGIMENT (1867).

Le grade que ces officiers généraux ou supérieurs ont occupé au 1er hussards, est désigné en son lieu et place.

MM.

ABDELAL, 1er spahis.
TILLIARD, 3e hussards.
DE MONTARBY, 3e chasseurs d'Afrique.
YVELIN DE BÉVILLE, 2e cuirassiers, puis lanciers de la garde.
Le baron DE GERMINY, 1er dragons.
DE LA ROCHEFOUCAULD, 8e cuirassiers.



HISTOIRE

DU

IER RÉGIMENT DE HUSSARDS

ANCIEN BERCHENY.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

ORIGINE ET FORMATION DES HUSSARDS DE BERCHENY ET DES AUTRES RÉGIMENTS DE L'ARME AVEC LES MODIFICATIONS QU'ILS ONT SUBIES.

Le mot *Hussard* vient du Hongrois *Husz* qui veut dire *Vingt* et *Ar*, qui signifie *Solde*.

Les hussards ont prouvé, depuis leur création, que la langue hongroise s'était tout bonnement trompée, en les estimant si peu. Un houzard pur sang vaut son pesant d'or ou d'argent. Ce cachet est inscrit à l'entête de toutes les guerres où ils ont pris part.

La Hongrie ayant été réunie à l'Autriche en 1687, les premiers escadrons de hussards arrivèrent en France, vers 1689, sous la conduite du magnat Bercheny, après tous les honneurs de la lutte la plus acharnée, pour conserver l'indépendance de leur patrie.

Les deux plus vigoureux champions de cette lutte avaient été les Estherhazy et les Bercheny ; tous deux créateurs de l'arme des hussards; tous deux de famille princière; tous deux, la fleur de la chevalerie hongroise ; tous deux, inséparables dans l'histoire que j'écris.

Esthérhazy (Paul), prince du Saint-Empire, palatin, vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, était né en 1635. Sa légende porte qu'il se trouva présent à toutes les batailles qui furent livrées dans son pays ; en 1683, il contribua, pour sa bonne part, à la levée du siége de Vienne ; en 1686, alors que la Hongrie était le plus en péril, il équipa plusieurs régiments à ses frais et engagea la noblesse à en faire autant. Il fut nommé général en chef de tous les corps de hussards et autres qu'il avait formés. La piété et l'étude occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas à la guerre.

Mort en mars 1715, il fut enterré dans la ville d'Eysenstad. On mit sur son tombeau l'inscription suivante :

Bis decies quatuor, commisi prœlia, nunquam
Vidi terga hostis, sed tamen hic jaceo.

On peut donner à ces vers la traduction libre qu'on va lire :

« Dans quatre-vingts combats, j'ai porté ma valeur,
» Et semblable à Bayard, non, je n'eus jamais peur !
» Dans mon tombeau, je suis encor en sentinelle ;
» Jamais à l'ennemi, je n'ai tourné le dos.
» On peut ainsi goûter les douceurs du repos ;
» Surtout, quand on attend une gloire éternelle
» Aux Cieux (1). »

(1) Les Estherhazy ayant donné plus tard leur nom au 3e de hussards, formé par l'un d'eux, nous reviendrons plus longuement sur cette famille noble et royale à l'histoire de ce régiment.

Les Bercheny avaient les mêmes titres de noblesse, les mêmes honneurs, les mêmes grades, les mêmes influences, les mêmes richesses, la même valeur, les mêmes sentiments religieux ; seulement le comte de Bercheny était plus jeune :

« *Non* (1)
Ambo pares ætate, pares virtutibus ambo. »

Estherhazy ne pouvait avoir un plus digne remplaçant, pendant sa vieillesse et après sa mort.

Bercheny était un de ces nobles hongrois, qui, répondant à l'appel de sa conscience et à l'appel de son ami, avait levé plusieurs escadrons de hussards, pour sauver son pays du joug de l'Autriche.

Nous l'avons vu se replier sur France, avec ses hussards, en 1689 ; quelques années plus tard, un espoir luit à ses yeux ; il rentre en Hongrie, avec ses fidèles soldats ; il va faire la guerre de partisan ; les chevaux de ses hussards sont légers comme la gazelle d'Afrique ; il tombe sur l'ennemi à l'improviste, le suit, le poursuit, enlève les convois, tue ou prend les détachements séparés, fait le coup de feu à cheval, manœuvre sur les côtés et sur les derrières, manie avec succès le sabre et le pistolet ; puis, semblable à un fantôme qui s'évanouit à leurs yeux, se dérobe aux coups de ses adversaires, pour venir les harceler encore ; ils semblent invulnérables, hommes et chevaux. C'est le dévouement, l'abnégation, le sacrifice en action ; telles sont les vertus qu'enfante chez lui la soif de délivrer sa patrie ; vertus qu'il sait pratiquer la nuit, le jour, en tout temps, en tous lieux, au bivouac ; toujours presque sans pain, ni feux, ni lieux déterminés ; l'arçon de sa selle lui servant d'oreiller ; sa pelisse à longs poils d'ours, de couverture ; l'eau du torrent

(1) Égaux en vertus, et non pas en âge.

d'eau-de-vie, et dormant sous l'ombre d'un vieux chêne ou d'un buisson touffu vers midi, pour mieux batailler à minuit. Ses hussards, quand il repose, veillent sur sa couche improvisée, le mousqueton au poing et le cheval sellé. Comme depuis, les soldats d'Austerlitz à l'empereur, ils lui dressent un abri champêtre avec leurs manteaux et les guidons pris à l'ennemi. Sous l'œil de pareilles sentinelles, on peut encore dormir en paix, à quelques pas de son adversaire.

Voilà Bercheny ; voilà l'amour de la patrie ; voici le sublime du sacrifice pour la défense et l'indépendance de ses foyers. Une telle vie est pire que la mort qui nous emporte vers l'éternité ; c'est une mort de tous les jours qui nous consume, sans nous détruire. C'est l'indéfini du martyre.

On a dit que la gloire avait un immense aiguillon, pour aller en avant, ce qui se traduit en latin par ces mots :

« *Immensum gloria calcar habet.* »

L'aiguillon de l'amour de la patrie est plus puissant encore. Ce fut, c'est le long épron de nos Arabes, pour défendre contre nous et d'autres, la leur, en Afrique.

Du reste, je l'ai dit, les blasons de leur vie sont communs entre les Estherhazy et les Bercheny et l'épitaphe du premier ne pouvait aller, jamais mieux, qu'au second.

Tant de valeur, tant de sacrifices, tant de vertus ne purent avoir les honneurs du triomphe. Obligé de céder le terrain qu'il avait défendu pas à pas, désespérant de sauver sa patrie, Bercheny rentre en France avec ses hussards. C'était en 1712. La France est toujours l'hospitalité du malheur.

Écoutez, les trompettes de Bercheny sonnent la retraite ; les chevaux rongent leur frein et les hommes froncent le sourcil ; ils sont sur les bords du Rhin.

Ils vont franchir ce nouveau Rubicon, non pas en ennemis, mais en amis fidèles et pour changer de patrie.

Trompettes, sonnez à l'étendard de la France; hussards, portez armes, présentez armes; la voilà votre patrie, la France!! Elle vous ouvre aujourd'hui ses portes; elle vous adopte pour ses enfants.

Impatients de nous servir, déjà les premiers escadrons, entrés en 1689, avaient combattu dans nos rangs en 1696 et 1697, à l'armée de la Meuse; en 1704 et 1705 à l'armée d'Italie et de Lombardie.

Actuellement, 1712, ils appartiennent tout entiers à l'armée française et nous allons les voir, avec leur brevet de naturalisation, non plus à l'état d'escadrons, mais formant à toujours le régiment des hussards de Bercheny, depuis 1er de l'arme.

—

1720. Formation des escadrons de Bercheny en régiment, sous le nom de régiment des Hussards-Bercheny. — Colonel, le comte de Bercheny, magnat de Hongrie, prince palatin, chevalier de plusieurs Ordres, etc., etc., depuis maréchal de France.

C'est de cette année 1720, que sont datées les lettres patentes du roi Louis XV, conférant au comte de Bercheny le titre de *mestre de camp* (colonel) et l'autorisant à augmenter et former ses escadrons en régiment de son nom.

Porté à six escadrons de deux compagnies chacun, le régiment prit rang dans la cavalerie française, sous le numéro 59.

Les chroniques du temps nous ont conservé au complet l'habillement et l'armement de ce corps de troupes.

L'habillement de ces hussards consistait en un pourpoint bariolé, descendant jusqu'à la ceinture et de couleur bleu

céleste, avec des espèces de cordes pour tresses ; manches étroites et retroussées par un bouton ; pantalon de même couleur et bottes sans genouillères, talons de fer ; chemise courte en toile de coton bleu ; manteau fait d'une peau d'ours, si étroit qu'ils ne le plaçaient que du côté où venait la pluie. Ils portaient de longs bonnets d'étoffe rouge, formant flamme et bordés de peau à longs poils. Ils se rasaient la tête, ne laissant qu'un peu de toupet du côté droit (c'était un peu à la zouave de nos jours), mais ils portaient de longues moustaches.

Les officiers étaient distingués par les aigrettes qui ornaient leurs bonnets, par les lames d'argent qu'ils attachaient du côté droit et qui marquaient le nombre de leurs combats, comme les Arabes le font aujourd'hui, et enfin par une boucle d'argent attachée sur leur poitrine, en signe de la noblesse de leur race.

Pour armes, ces hussards portaient un sabre à bec recourbé, suspendu à un anneau par une corde passée en ceinture. L'avantage de ce sabre recourbé était de frapper plus commodément à droite et à gauche ; mais pour frapper de pointe, cette arme était moins utile ; ils y suppléaient par une longue épée droite, sans tranchant et sans poignée, espèce de broche qu'ils portaient attachée le long du cheval, depuis le poitrail jusqu'à la croupe ; ils la détachaient pour attaquer et s'en servaient comme d'une lance, en l'appuyant sur leurs genoux. Ils avaient, de plus, pistolets et carabines.

Le fourreau du sabre était en cuir distancé de plaques de fer ; la sabretache était grise, bordée d'un liseret bleu clair ; fleur de lis au milieu. Housse du cheval, même couleur, bleu clair ; mêmes insignes, fleurs de lis, aux deux pendants ; fontes en poils de loup gris, à la hauteur de l'arçon ; étriers très courts, pour tenir l'homme presque debout, en chargeant ; selle et bride très légères ; le petit croissant d'usage, cuivre jaune, à la

sous-gorge du cheval ; comme les guides de la garde l'ont encore aujourd'hui.

J'ai sous les yeux une bonne gravure qui me donne la tenue et le enharnachement de l'époque.

Les hussards, ainsi que les officiers, étaient montés en cette belle race de chevaux hongrois, si communs dans ce pays, qu'ils sont, par bande, à l'état sauvage, au milieu des forêts et qui sont, avec les chevaux arabes que le 1er hussards possède aujourd'hui, la meilleure remonte de cavalerie.

Leur discipline était sévère ; leurs punitions étaient, entre autres, les étrivières et la bastonnade sur le dos ; punitions qui ne sont plus de notre temps et dont j'aurai spécialement à entretenir mes lecteurs.

Le corps des hussards est l'arme de la cavalerie légère par excellence. On plaçait cette troupe à l'avant et à l'arrière-garde ; on l'envoyait à la découverte ; c'était les éclaireurs de l'armée ; elle protégeait les fourrageurs, escortait les convois, partait en tirailleurs et était préférée aux autres, pour le coup de main.

L'homme est nécessairement imitateur et copiste. Par imitation pour le colonel de Bercheny, plusieurs seigneurs du temps s'avisèrent d'avoir des hussards de leur nom.

En 1701, parurent les hussards de Linden, sous la dénomination de Saint-Géniez ;

En 1734, les hussards de Chamboran ;

En 1743, les hussards de Beausobre ;

En 1745, les hussards de Ferrary ;

Vers 1750, les hussards de Pollereski ;

Le tout à l'état d'escadrons seulement.

Bercheny seul était enrégimenté jusqu'alors, comme nous l'avons vu.

Ces seigneurs étaient propriétaires de ces escadrons, qu'ils

avaient levés, armés et équipés à leurs frais ; hommes, chevaux, armes, tout leur appartenait. C'était un reste de féodalité. Le colonel pouvait donc en disposer à son gré ou selon son caprice ; c'était un premier inconvénient.

De plus, ces escadrons étaient presque exclusivement composés d'étrangers, Hongrois, Allemands, Saxons, Polonais, etc. Recrutés un peu partout, ces soldats se moulaient mal à la discipline militaire et, comme l'observe judicieusement le chef d'escadron Gay de Vernon, dans son historique du 2e de chasseurs à cheval, les mauvais exemples de désertion et de rébellion étaient assez fréquents, même avec armes et bagages. J'en aurai quelques traits à citer. Ceci était bien encore un inconvénient à joindre au premier. Il était donc à propos de diminuer les différentes fractions de ces corps, de leur donner de l'homogénéité, et, par conséquent, de les enrégimenter. Aussi bien, la bonté du régiment des hussards de Bercheny, les qualités qui s'y étaient manifestement développées, depuis sa formation, faisaient désirer la création de plusieurs régiments de cette arme, dont on avait lieu d'espérer les mêmes résultats.

Donc, en 1756, les hussards de Saint-Géniez (1), Beausobre, Ferrary furent licenciés et versés dans Bercheny, Chamboran et Pollereski ; Bercheny prit alors n° 58.

En 1758, Pollereski eut le même sort et combla les vides de Bercheny et de Chamboran.

A cette date, ces deux derniers devaient avoir leur effectif au complet. Les escadrons de Chamboran ne furent élevés cependant à l'honneur de former un régiment sous le même nom, que par ordonnance du 10 février 1764.

(1) Un baron de Saint-Géniez, parent sans doute de celui qui avait formé les hussards de son nom, était colonel du 8e dragons, de 1815 à 1825.

La même ordonnance enrégimentait, sous le nom de hussards de Conflans, la cavalerie qui était attachée à la légion d'infanterie que ce marquis avait levée ; ces cavaliers portaient déjà l'habit à la hongroise et la dénomination de hussards.

Continuons les modifications survenues dans les régiments de l'arme.

Nous autres, Bercheny, nous étions toujours sous le commandement de ce digne et valeureux chef; mais nous avions, de 1762 à 1764, pour lieutenant-colonel ou mestre de camp en second, le comte d'Estherhazy, le fils du vice-roi dont il a été question à l'entête de ce chapitre. Deux ans après, cet officier supérieur voulut avoir un régiment en propre et l'ordonnance de 1766 l'autorisa à former celui de son nom : Hussards d'Estherhazy.

Le nouveau colonel prit, pour son mestre de camp en second, ou lieutenant-colonel, le comte d'Oullembourg, hongrois comme lui, nom resté, comme celui de son chef, dans les fastes militaires de la France ; car, nous avions encore, en 1860, deux Estherhazy, généraux de division français (l'un vit encore) ; et trois d'Oullembourg, l'un commandant le département de l'Allier, après avoir été colonel du 1er cuirassiers ; les deux autres, lieutenants au 1er et 5e de cette arme. C'est ainsi que les grands noms s'échelonnent dans l'histoire de notre armée et que chaque famille illustre est jalouse d'y avoir son jalon, sa tige même eut-elle poussée en terre étrangère.

La France est toujours la patrie naturelle ou adoptive des grands cœurs et des bons soldats.

Témoin l'illustre cortége des Bercheny et des Estherhazy.

Il y avait donc, en France, à cette époque 1766, quatre régiments de hussards, savoir : Bercheny, Chamboran, Con-

flans, Estherhazy ; chacun à l'effectif de douze compagnies formant six escadrons ; deux compagnies par chaque.

Dans les hussards, chaque régiment avait son uniforme particulier. Il rappelait, par sa couleur, les livrées de chaque colonel ou mestre de camp. En principe, le harnachement était écussonné à leurs armoiries.

Nous avons vu la couleur distinctive des hussards de Bercheny, bleu céleste.

Chamboran portait pelisse et dolman brun marron ; pantalon bleu ciel, ceinture et sabretache rouges. Le bon comte aimait les couleurs sombres et quand, en 1859, un arrêté ministériel voulut les changer, une pétition des officiers et des soldats obtint leur permanence au corps ; c'est qu'à un siècle de distance, le régiment avait encore un officier du nom de Chamboran-Pélissac.

Le marquis de Conflans, au contraire, avait des hussards qui brillaient du plus vif éclat : dolman vert, à tresses et écharpe de couleur jaune; pelisse demi-écarlate d'abord, verte depuis avec fourrure grise et agréments de laine jonquille, pantalon rouge ; kolback léger à tout crin ; plumet blanc, cocarde blanche, bottes sur le pantalon; la housse du cheval de drap rouge et l'armement ordinaire à la spécialité de cavalerie légère. On voit que le marquis s'entendait en vives couleurs. L'aspect du corps était magnifique. Ce sont les guides d'aujourd'hui.

Les hussards du comte d'Estherhazy avaient moins d'éclat, mais non moins de solidité. Dolman, pelisse, pantalon gris argentin. Sous le premier Empire, ces régiments avaient adopté le pantalon garance ; ils l'ont encore aujourd'hui. Leurs couleurs premières pour pelisse et dolman sont restées les mêmes. Les tresses ont été successivement blanches ou rouges, mêlées de noir.

Au fur et à mesure de leur formation, ces régiments prenaient rang à la suite de la cavalerie française. Nous avons vu que Bercheny avait n° 58, en 1756 ; il eut 33, en 1761, et 32, en 1763. Mais à l'organisation du 25 mars 1776, les régiments de hussards ayant formé une arme spéciale, furent classés entre eux, comme suit :

Bercheny devint 1er de hussards ;

Chamboran fut le 2e ;

Conflans fut le 3e ;

Estherhazy fut le 4e ;

En 1779, fut formé le régiment Colonel-Général ;

En 1783, celui de Lauzun.

Par ordonnance du 1er janvier 1791, Colonel-Général prit le n° 5 et Lauzun le n° 6 ; cette ordonnance leur enlevait en même temps leur ancienne désignation du nom de leur colonel.

Le régiment dit Colonel-Général, ainsi nommé parce qu'il devait servir d'escorte au duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et roi des Français, qui venait d'être nommé colonel général des hussards, portait pelisse et dolman écarlate, avec agréments blancs ; pantalon bleu ciel. Ce fut longtemps la tenue de notre 4e hussards actuel.

Celui du duc de Lauzun avait dolman et pantalon bleu céleste, avec tresses jaunes d'or ; pelisse blanche, fourrure grise. C'était l'uniforme du 8e hussards actuel, lors de sa formation en 1840.

Depuis l'ordonnance du 1er janvier 1791, on vit paraître huit nouveaux régiments de hussards, qui prirent les nos 6 à 12.

On doit remarquer ici que le régiment de Conflans ayant émigré en 1792, les anciens corps se trouvèrent réduits à 5 ; alors Estherhazy devint 3e, Colonel-Général 4e et Lauzun 5e.

Le premier régiment de nouvelle formation prit le n° 6 et

ainsi de suite, de façon que de 1794 à 1804, il y avait douze régiments de hussards, plus le 7ᵉ *bis*, qui fit de la manière la plus remarquable la campagne d'Egypte, en 1799.

De 1804 à 1815, il n'y eut officiellement que 10 régiments de hussards ; le 7ᵉ *bis*, 11ᵉ et 12ᵉ de cette arme étant passés 28ᵉ, 29ᵉ et 30ᵉ dragons.

L'armée ayant été licenciée par ordonnance du 13 mars 1815, deux autres ordonnances des 16 juillet et 3 août suivants la réorganisèrent sur de nouvelles bases. La nouvelle organisation n'admettait que six régiments de hussards, dénommés comme suit :

SÉRIE DES RÉGIMENTS DE HUSSARDS,

Depuis 1815 jusqu'à nos jours.

1ᵉʳ régiment dit du Jura, — de Chartres, en 1824 ;
2ᵉ régiment, de la Meurthe ;
3ᵉ régiment, de la Moselle ;
4ᵉ régiment, du Nord ;
5ᵉ régiment, du Bas-Rhin ;
6ᵉ régiment, du Haut-Rhin.

Formation du 29 septembre 1840, à Lunéville.

7ᵉ régiment de hussards ;
8ᵉ régiment de hussards ;
9ᵉ régiment de hussards.

L'*Annuaire militaire* du temps (1842) donnait les spécialités et les variétés de l'uniforme, comme suit :

Pelisse bleu céleste, pour le 1ᵉʳ régiment de hussards ; brun marron, pour le 2ᵉ ; gris argentin, pour le 3ᵉ ; garance, pour le 4ᵉ ; bleu foncé, pour le 5ᵉ ; vert, pour le 6ᵉ et le 7ᵉ ; blanc, pour le 8ᵉ, et noir pour le 9ᵉ. Collet, parements et

garniture de pelisse en peau d'agneau frisé, grise pour le 7e et noire pour tous les autres.

Dolman de la même couleur que la pelisse, dans tous les régiments, excepté dans le 8e, dont le dolman est bleu de ciel. Collet du dolman, de la couleur du fond. Parements : garance, pour les 1er, 3e, 5e, 6e et 7e régiments ; bleu céleste, pour les 2e, 4e, 8e et 9e; pantalon et schako de la couleur du parement du dolman, excepté pour le schako du 7e, qui est vert clair.

Tresses blanches pour les 1er, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e (ces régiments, excepté le 4e, avaient tresses rouges accidentées de noir de 1815 à 1840), d'argent pour les officiers ; *tresses* jonquilles, pour le 7e et le 9e qui les avait noires à sa formation ; jaunes d'or, pour le 8e; d'or pour les officiers dans ces trois derniers.

Ceinture en poil de chèvre, fond écarlate pour tous ; coulants de la ceinture : blancs, pour les six premiers régiments ; jaunes, pour les trois autres.

Boutons d'uniforme : blancs, pour les six premiers ; jaunes, pour les autres.

Plumet droit d'abord, puis successivement retombant en panache, crin noir ; — plumes noires. — Les officiers supérieurs le portaient de la couleur du drapeau.

Cordon de schako, en laine de la nuance des tresses.

Buffleterie blanche, pour le soldat ; verni noir, pour l'officier.

Sabretache en cuir noir, avec une plaque en cuivre représentant les armes ou insignes des différents gouvernements, fleurs de lis, coq ou aigle, avec le numéro du régiment, sous la Restauration ; depuis, sans numéro.

Le kolback, qui est la plus belle coiffure des hussards et qui, de 1775 à 1815, avait été le privilége des escadrons d'élite, fut supprimé à la réorganisation de cette dernière année et laissé,

avec leurs tresses rouges-noires, aux musiciens et aux trompettes, jusqu'en 1859.

Enfin, le 14 décembre 1859, parut une ordonnance de l'empereur qui réglementa comme suit et réglemente encore l'uniforme des hussards.

Tous les régiments conservent *leurs couleurs propres*, telles quelles sont désignées dans le détail ci-dessus, excepté le 4ᵉ qui prend le gris argentin, comme le 3ᵉ. Nous avons dit qu'on avait réclamé pour la nuance du 2ᵉ, qui devait disparaître; elle reste brun marron.

Les *tresses* demeurent les mêmes, ainsi que les *boutons*.

Collet et *parement* tout garance.

Pantalon garance pour tous les régiments; passe-poil du pantalon, nuance du dolman; bandes des deux côtés du passe-poil, comme les tresses.

Talpack de la forme de celui de l'artillerie de la garde impériale, en peau d'agneau frisé noir, flamme écarlate avec passe-poil comme les tresses. Plumet blanc et écarlate surmontant le talpack.

Pompon d'argent pour les officiers, en petite tenue; couleur de l'escadron et plumet du régiment pour les officiers inférieurs; pompon et plumet tricolores pour les officiers supérieurs; d'argent ou d'or et plumet blanc, en grande tenue, pour le colonel.

Pour la troupe, pompon selon l'escadron : bleu de roi, pour le 1ᵉʳ; rouge, pour le 2ᵉ; vert, pour le 3ᵉ; bleu ciel, pour le 4ᵉ; jaune, pour le 5ᵉ, et aurore, pour le 6ᵉ; pour les trompettes, pompon de l'escadron.

Musiciens : pompon de l'état-major; par ordonnance du 14 décembre 1859, suppression pour le corps de musique des tresses aux couleurs de celles des trompettes; tresses et talpack ordinaires du régiment; classification comme suit :

Le chef de musique prend rang de sous-lieutenant et en porte les insignes; le sous-chef a rang d'adjudant et porte la tenue d'officier.

Les musiciens, considérés comme artistes et payés comme tels, sont classés, selon leur talent, en première, deuxième et troisième classe, avec galons distinctifs d'or ou d'argent, selon l'arme ou le régiment.

Leur nombre réglementaire, y compris les élèves, est de 27.

Avec de pareilles dispositions, la perfection de nos instruments, les indemnités de paye et l'avenir d'une retraite satisfaisante, nos musiques de cavalerie arrivent déjà à une amélioration sensible (1).

Enfin, cette même ordonnance du 14 décembre 1859 portait suppression de la pelisse et de la ceinture; substitution pour le dolman, d'un collet en forme d'accolade, ou collet échancré; remplacement du képi ou bonnet de police à visière, par un bonnet de police, dit en soufflet, modifié.

Les insignes des grades sont les mêmes dans les hussards que dans les autres régiments de cavalerie légère, jusqu'à celui de maréchal des logis chef, inclusivement; à partir de là, car chez nous, il n'est pas question d'épaulettes, nos grades d'officier sont marqués, en grande tenue, par autant de galons d'or ou d'argent, selon la couleur des tresses, qu'il y a de différents grades : un, pour sous-lieutenant; deux, pour lieutenant; trois, pour capitaine; quatre, pour chef d'escadron; cinq, pour lieutenant-colonel, et six pour colonel; en petite tenue, ces galons

(1) Cette ordonnance a été rapportée depuis et remplacée, le 4 avril 1867, par une décision impériale, qui supprime les corps de musique dans tous les régiments de cavalerie et d'artillerie de la garde et de la ligne et leur substitue des fanfares de trompettes.

sont remplacés par autant de nœuds hongrois superposés, or ou argent. Dans cette dernière tenue et celle de route, les officiers ont tresses noires au dolman et un petit schako de cuir verni, au lieu du talpack. Le manteau est vert pour l'officier et blanc, piqué de bleu, à manches et à rotonde pour le soldat.

Tel est, dans son ensemble et ses détails, l'uniforme actuel de nos huit régiments de hussards; j'ai donné même celui du 9e, bien qu'il ait été licencié en 1856.

Je me suis étendu un peu longuement peut-être sur l'uniforme; mais qu'est-ce donc que l'uniforme? Écoutons l'empereur Napoléon III, dans son ordre du jour du 1er septembre 1857, alors qu'il inaugurait, en personne, le camp de Châlons-sur-Marne; c'est lui qui va donner à ce mot sa véritable signification : « Soldats! l'uniforme est l'emblème de ce noble métier » d'abnégation et de dévouement dont vous devez être fiers. » N'oublions pas que tout signe caractéristique de l'armée, à » commencer par le drapeau, représente une idée morale et » que votre devoir est de l'honorer. »



Tableau général des campagnes du régiment des hussards de Bercheny

(1er DE L'ARME)

DEPUIS SA FORMATION (1720) JUSQU'A NOS JOURS.

1733 et 1736, en Allemagne.	1810 et 1811, aux armées d'Espagne et Portugal.
1740 à 1748, en Allemagne; en Flandre.	1812 et 1813, aux mêmes armées.
1757 à 1762, en Allemagne.	1813, un escadron au 3e corps de la grande armée.
1792 à 1793, à l'armée du Nord.	1814, à l'armée d'Italie.
1794 à 1795, à l'armée d'Italie.	1815, à la 6e division de cavalerie.
1795 à 1798, à l'armée d'Italie.	1823, au 1er corps de l'armée d'Espagne.
1799 à 1800, à l'armée d'Italie; corps de réserve.	1831 et 1832, à l'armée du Nord.
1800 à 1801, à l'armée des Grisons.	1837 et 1839, corps de rassemblement, *id.*
1801 à 1802, armée d'occupation d'Italie.	1842, brigade de cavalerie devant Metz.
1805 et 1806, 6e corps de la grande armée.	1854 à 1856, campagne de Crimée.
1807, corps de réserve de la grande armée.	1859 à 1860, campagne d'Afrique.
1808, 4e corps de cavalerie de la grande armée.	1860 à 1862, un escadron en Syrie.
1809, à l'armée d'Espagne.	1864 à 1867, à l'armée d'Afrique.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU RÉGIMENT DES HUSSARDS DE BERCHENY DEPUIS 1er DE L'ARME (1720 A 1792).

Après avoir décrit les différentes péripéties où se trouvèrent les escadrons du comte de Bercheny, leur entrée en France, leur apparition momentanée dans nos rangs, leur retour en Hongrie, leurs derniers efforts pour enlever leur patrie à l'asservissement de l'Autriche, nous les avons vus revenir en France et leur colonel offrir de nouveau leurs services au roi Louis XIV, en 1712. Nous avons vu le grand roi leur faire un accueil digne de leur valeur et son successeur Louis XV élever ces escadrons à la dignité de régiment en 1720, et plus tard, le colonel lui-même, à celle de maréchal de France.

C'est bien quelque chose, c'est un grand honneur que ce bâton de maréchal glorieusement offert au chef, à côté de l'honneur accordé aux soldats de servir la France; ce sont des titres de noblesse qui ne s'oublient jamais et qui obligent doublement. Leur passé en était digne; l'avenir ne le démentit pas. Suivons le courant des choses.

De 1713 à 1733, dit l'*Histoire de l'Armée*, l'Europe se reposa de près d'un siècle de guerre. Vingt années de paix avaient retrempé le soldat. La tempête allait éclater. C'était encore une fois entre la France et l'Autriche.

La France mit sur pied deux armées, l'une, pour entrer en Allemagne, l'autre en Italie. L'armée d'Allemagne était aux ordres du maréchal de Berwick. C'est à celle-ci que fut affecté le nouveau régiment des hussards de Bercheny. C'est là qu'il fit ses premières armes et cueillit ses nouveaux lauriers.

—

Armée d'Allemagne (1733-1736).—Régiment des hussards de Bercheny; toujours colonel, le comte de Bercheny père. — Six escadrons.

Le régiment est aux avant-postes, éclaire la marche et précède le mouvement de l'armée sur Khel; cette place est enlevée; le mouvement se poursuit sur Philisbourg; on met le siége devant cette place, qui capitule après quelques jours, et les hussards de Bercheny, rangés en bataille, voient les clés de la ville respectueusement déposées aux pieds du vainqueur, le commandant en chef, duc de Berwick, qu'un boulet de canon venait d'emporter.

L'armée d'Italie est victorieuse comme celle d'Allemagne. Toutes deux vont marcher sur Vienne; mais la France, toujours généreuse, offre la paix à l'Autriche, qui l'accepte sans hésiter (1736).

En 1738 un jeune homme du nom de Jantzen, né à Ingelsheim, s'engage aux hussards de Bercheny, y reste pendant soixante ans et devient par le fait, le doyen de l'arme et probablement de toute l'armée (1).

Le régiment prend ses quartiers d'hiver. En 1740, les hostilités recommencent; il rejoint l'armée d'Allemagne, assiste au

(1) A cinquante-neuf ans de distance, nous le verrons, vieux capitaine au régiment, venir apporter à Paris les drapeaux conquis par l'armée d'Italie, en 1797.

siége de Francfort et à quelques autres affaires. Les opérations se ralentissent, il revient sur le Rhin.

J'ai vu, au ministère de la guerre, une très belle aquarelle représentant un bivouac du régiment de Bercheny, dans cette campagne; c'est devant Francfort. Les chevaux sont au piquet, parfaitement enharnachés; les hussards, en tenue de campagne, sont debout, chantant, parlant, devisant de la guerre et de tout. L'ensemble et les détails sont frappant d'identité. En 1744, l'armée d'Allemagne est aux ordres du maréchal de Coigny. Bientôt le régiment de Bercheny laisse le Rhin pour la Flandre et la Belgique. Il va faire partie de cette armée commandée par le maréchal de Saxe.

Le 11 mai 1745, nous gâgnons la célèbre bataille de Fontenoy. Bercheny n'avait encore rien vu de pareil; c'était son grand premier baptême de feu. Fontenoy est une de nos grandes victoires, digne d'Eylau, de Wagram et d'Austerlitz. Elle nous ouvrait les portes des Pays-Bas, où plus tard, en 1793, le 1er hussards devait revenir combattre avec une gloire égale à celle de ses pères. Le pays se trouvait conquis. C'était le fruit, après Fontenoy, de deux autres batailles : à Raucoux, 11 octobre 1746; à Lawfeld, 2 juillet 1747.

A Fontenoy, l'ennemi avait tout perdu, excepté 10,200 hommes; à Raucoux, on lui avait pris 50 pièces de canons, 9 drapeaux, 3,000 hommes, tué ou blessé 12,000.

A Lawfeld, 29 canons, 16 drapeaux, 8,000 hommes, étaient tombés entre nos mains; 10,000 étaient restés sur le champ d'honneur.

Sous l'Empire, nos armées n'ont pas mieux travaillé, et le régiment des hussards de Bercheny ne pouvait pas mieux trouver pour faire son école de brigade et de division, et son apprentissage du métier.

Le roi, toujours humain, préférait la couronne civique à la couronne militaire; toujours vainqueur, il voulait la paix et ne pouvait la faire accepter. Enfin, la prise de Berg-op-Zom et de Maëstricht l'amenèrent forcément, et le 12 mai 1748 eurent lieu les conditions, que Louis XV sut dicter en roi.

Notre régiment est dirigé sur France, où il reprend ses cantonnements, le casernement étant encore rare à cette époque. Il venait goûter les douceurs du repos, sous les palmes de la Victoire.

En 1751, le colonel comte de Bercheny passe maréchal de camp; il y avait plus de cinquante ans qu'il portait les armes pour la Hongrie ou pour la France; cinquante ans, c'est encore long pour deux étoiles sur des épaulettes à grains d'épinard. A cette date, il laissa le régiment à son fils aîné.

—

Régiment des hussards de Bercheny; colonel, le comte de Bercheny, fils aîné du précédent, 6 escadrons (1751 à 1762). — Campagne d'Allemagne (1757), contre la Prusse et l'Angleterre.

Deux armées françaises envahissent, l'une le Hanovre, l'autre la Saxe; commandées : la première, par le maréchal d'Estrées, la seconde, par le général de Soubise.

Les opérations peuvent se résumer ainsi :

Belle bataille d'Hasembeck, due au génie du général Chevert;

Conquête du Hanovre et pays limitrophes;

Bataille de Lutemberg, en 1758; 28 canons et 1,000 hommes pris à l'ennemi;

Bataille de Berg, en 1759, autre victoire, l'ennemi perd 6,000 hommes.

Ce fut au milieu de ces triomphes, que le régiment des hussards de Bercheny, qui se trouvait à l'armée de Saxe, apprit l'élévation de son ancien colonel, le comte de Bercheny père, à la dignité de maréchal de France. Huit années lui avaient suffi pour les deux grades de maréchal de camp et de lieutenant général. C'était une compensation de la lenteur du passé.

Revenons aux périls de la guerre, après avoir fait halte auprès de ses gloires.

En 1760, prise de Rhinsberg et secours jeté dans Wesel, assiégé par l'ennemi; c'est le général duc de Castries qui eut l'honneur de cette affaire.

Bataille de Clostercamp; le mot : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis! » sauve l'armée et la fait vaincre au prix du sang du capitaine d'Assas, qui ne craint pas de s'immoler à son devoir; c'est le martyre du genre; les victoires, en effet, ne s'achètent que par le sacrifice, résultat de l'abnégation et du dévouement.

En 1761 et 1762, nouvelles batailles; la victoire, parfois difficile et capricieuse, partage presque également ses faveurs entre les belligérants. Les uns et les autres font des pertes immenses.

Le 7 novembre 1762 nous apporte la paix signée, ledit jour, à Fontainebleau.

De son côté, le régiment des hussards de Bercheny avait beaucoup souffert; tant d'affaires partielles ou générales l'avaient plus que décimé.

Cette année 1762, son colonel, qui avait partagé ses fatigues et ses victoires et blanchi sous son drapeau, le légua à son jeune frère, qui le garda jusqu'en 1791. Ce fut à partir de cette époque (1762), que, pour combler ses vides, l'on admit, dans ses rangs, un grand nombre d'engagés français. On se rappelle que le régiment n'était composé que d'étrangers.

On employa les années qui suivirent à le remonter en hommes, en chevaux, en effets. La sollicitude du nouveau colonel et de ses officiers se multiplia donc en raison directe des circonstances, et pour qu'ils eussent plus de facilité dans la réorganisation du corps, la ville de Metz leur fut assignée pour garnison. Metz est, encore de nos jours, la ville de formation ou de remaniement des régiments. Les guides y furent formés en 1848, et les voltigeurs de la garde en 1853.

La musique ne fut pas oubliée et celle des Bercheny marqua parmi les plus habiles du temps. Tous les instruments y étaient représentés d'une manière fort avantageuse, même la grosse caisse, la caisse roulante, les timballes. Les instruments de bois le disputaient à ceux de cuivre ; le personnel était nombreux et savant ; c'est que le colonel était amateur, et c'est tout dire. Mais un instant d'arrêt ; il est temps de procéder à l'installation du régiment dans sa nouvelle garnison.

—

Régiment des hussards de Bercheny; colonel, le comte de Bercheny, deuxième fils du maréchal de France; lieutenant-colonel, le comte d'Estherbazy, fils de l'ancien vice-roi de Hongrie. — Les six escadrons (1762) à Metz.

Nous sommes à la paix ; reposons-nous un instant sous nos armes, puisque, nous aussi, nous avons fait campagne, en traçant cette légère esquisse des premières expéditions du régiment. Je dis : légère esquisse ; hélas ! l'éloignement des époques est parfois fatale à l'histoire ; beaucoup de détails sont ensevelis dans la nuit des temps et s'y perdent. Aujourd'hui nous allons marcher d'un pas plus ample, car, à partir de cette date, nous avons en main cette chaîne de tradition dont nous avons parlé

au commencement de cet ouvrage et qui va guider nos pas, jusqu'à nos jours, à travers les champs variés de l'histoire que nous écrivons.

Nous nous occupions, disions-nous tout à l'heure, de la réorganisation du corps. L'époque était au progrès et nos hussards aussi, tellement que leur uniforme qui, en principe, tenait du négligé du cosaque, arrivait alors à la coquetterie du fashionable. Le pourpoint des escadrons de formation était devenu un beau dolman bleu ciel, à cinq rangs de boutons, et la peau d'ours une superbe pelisse même couleur, bordée d'une fourrure en laine noire d'agneau naissant; le nœud hongrois, les tresses blanches pour le soldat, d'argent pour l'officier, y avaient remplacé la corde primitive; la buffleterie était soignée à l'avenant et une belle ceinture cramoisie dessinait la taille de l'élégant hussard. Le pantalon, d'autre part, avait revêtu les agréments de la forme. Ajoutons à toutes les grâces de cette tenue, les soins recherchés qu'il prenait pour la faire valoir. Moustache bien cirée sur la lèvre supérieure; cheveux poudrés, lissés, retombant en catogans tressés sur les deux tempes; par derrière, en queue, nouée avec un ruban papillotant sur la nuque; botte rouge en grande tenue, et l'éperon à moulinet battant le pavé.

Un cheval lissé comme le maître, touffes de rubans à la tête et à la queue; pactage bien fait, bien ficelé; porte-manteau bien arrondi; schabraque en peau de mouton; housse armoriée, couleur du dolman; et voilà le coursier et le hussard français, dans cette nouvelle période de son existence.

Après ces préliminaires de toilette, le colonel voulut faire, à la ville de Metz, parade de son beau régiment. Une grande revue est annoncée. Pour cette fête, Mme la comtesse de Bercheny, son épouse, fait cadeau à chaque houzard d'un gilet de bazin blanc à mettre sous le dolman. *(Récits de famille.)*

Nous allons assister d'esprit, car les temps sont malheureusement loin de nous, et toujours de cœur, à cette cérémonie militaire.

Immédiatement avant celle du colonel, les chefs d'escadron ont passé une revue préparatoire. Tout est en ordre. On part pour la place d'Armes.

L'avant-garde précède de cinquante pas, le mousqueton au poing. Les trompettes sonnent la marche; elles ont leurs banderolles d'ordonnance. Le régiment est en mouvement.

La musique est au complet; ses instruments en cuivre sont brillants au jaune d'or. Elle porte, ainsi que les trompettes, le kolback hongrois, avec la flamme écarlate. Ses tresses, sur le bleu ciel, sont rouges et noires. Son aspect et ses fanfares ouvrent délicieusement la tête de colonne.

Le lieutenant-colonel comte d'Estherhazy nous ayant laissé, pour former et commander un régiment à lui, c'est le mestre de camp baron de Thumery qui lui succède; il est à son poste d'honneur; à droite et à gauche, le major et un commandant. Suivent au pas les six escadrons; ceux d'élite, premier et dernier, ont le kolback; le centre a le talpack à bandes rouges. Cette belle coiffure était le complément obligé de l'uniforme; c'était un grand progrès, si on se rappelle le petit bonnet primitif. Celle-ci encadrait parfaitement la figure de nos hussards et ajoutait à leur physionomie martiale, un cachet encore plus guerrier. Au commandement qui se fait en allemand, le régiment se range en bataille; il reste en position de : *place, repos.* Les coursiers hennissent au son des instruments et semblent orgueilleux et fiers de leurs cavaliers.

Alors la musique, quelques officiers et un peloton d'escorte se portent au-devant du colonel et vont prendre le drapeau à son logement.

Soudain, le cortége apparaît. Les trompettes et les instruments retentissent. Le colonel comte de Bercheny s'avance sur un magnifique cheval; Mme la comtesse de Bercheny, son épouse, est près de lui, sur un cheval richement caparaçonné. Elle est vêtue en amazone, avec agréments et fourrure à la hongroise; elle pose avec grâce et dignité, semblable à une héroïne des anciens jours. Un groupe d'officiers les entoure et leur sert d'état-major. La tenue est des plus brillantes. L'or, l'argent, les pierreries font jaillir sur les uniformes, les mille feux du soleil qu'ils reflètent.

Les hussards de l'escorte montrent fièrement sur leur bras gauche les vieux chevrons de leurs campagnes.

Mais, au milieu et au-dessus de tous paraît avec une attitude gigantesque, le colonel comte de Bercheny; c'était un superbe homme, en effet, que le colonel de Bercheny; il avait, selon le langage du temps, au moins 5 pieds 6 pouces; c'était un soldat hors ligne, et quand il paraissait à la tête de ses escadrons, rehaussé par son riche kolback et son plumet, sa pelisse fourrée de zibeline et couverte, ainsi que son dolman, d'argent tressé, ce dernier orné de cinq rangs de pierres précieuses en vrai (1), étincelantes de mille couleurs, on eût dit le héros de la guerre, le génie des combats, descendu des cieux; on pouvait dire de lui, comme autrefois de saint Louis, roi de France : « *Jamais ne vis un si bel homme.* »

Cependant, le cortége est en face du régiment. Les trompettes sonnent au drapeau; celui-ci, salué, prend rang au milieu des escadrons. Le colonel se porte à leur hauteur et passe, avec son état-major, devant leur front.

Tout à coup, un commandement se fait entendre : « Garde

(1) *Récits des veillées du château du Parc-Soubise.*

» à vous! Escadrons, ouvrez vos rangs; second rang, à distance, » en arrière, marche! » Le mouvement s'exécute et le colonel, commençant par la tête de colonne, fait une inspection de détail sur chaque homme, chaque cheval en particulier. La première ligne terminée, il remonte à la tête de la seconde; l'inspection est la même; il la termine par la gauche.

La musique fait entendre ses meilleurs morceaux; la population est immense et laisse éclater sa joie; la revue allait au mieux; c'était un vrai triomphe, une véritable ovation pour M. et Mme de Bercheny. Alors le colonel prend position pour le défilé; les escadrons rompent par pelotons et opèrent, avec la plus grande précision, leur mouvement en avant, au trot et au galop. Puis, un dernier commandement, et le régiment rentre à sa caserne.

L'escorte reconduit le colonel et le drapeau. C'était un beau jour de plus à enregistrer dans les fastes militaires de nos hussards. Au moins, celui-là n'avait que des roses; il ne laissait, après lui, aucun regret. Il en est assez d'autres qui provoquent des pleurs.

Et, trois quarts de siècle plus tard (c'était la première fois que je voyais le régiment, après le sacerdoce que j'avais embrassé, pour le lui consacrer, comme aumônier), le prêtre qui a l'honneur d'écrire ces lignes, assistait à une revue semblable du 1er régiment de hussards, ancien Bercheny, présenté devant le front de bataille par le lieutenant-colonel du temps.

C'est que, moi aussi, j'étais du régiment; j'étais là chez moi, et en voici la preuve :

Cette année 1775, en effet, un jeune homme des environs de Metz s'engageait volontairement, à Metz même, dans les hussards de Bercheny. Il était français, né à Freymengen, près Saint-Avold; il était âgé de 19 ans et s'appelait Georges Staub.

Ce jeune homme est devenu mon grand-père. Il était le premier de mes quatre parents, qui ont servi, pendant quarante années, au même régiment. Avant de partir, il alla faire ses adieux à un prêtre de son nom et de sa parenté, alors vicaire de Saint-Jean de Sarrebruck.

Né loin de ce pays, par suite des mutations de garnison, je dirai plus tard avec quelle satisfaction j'y suis plusieurs fois allé y recueillir mes souvenirs de famille.

A cette époque, chaque régiment de l'armée avait son aumônier, officiellement reconnu et comptant dans l'état-major, avec le grade de capitaine. Il suivait le corps auquel il était attaché.

Je dois au récit de mon aïeul les spécialités qui suivent.

En 1775, les hussards de Bercheny avaient pour aumônier un moine blanc; c'était un dominicain, sans doute. Il portait l'habit de son Ordre.

Les soldats avaient l'habitude de remplir leurs devoirs religieux. Les officiers les conduisaient deux fois à l'église en Carême; chaque homme s'y confessait. La troisième fois, ils recevaient l'absolution et la communion; pour cette dernière cérémonie, ils étaient, comme de droit, en grande tenue et bien poudrés, je vous l'assure.

C'était des confessions à la militaire, pour lesquelles il fallait avoir la manche un peu large, comme l'on dit; mais il y a des grâces d'état pour les aumôniers militaires, j'en sais quelque chose; et puis, le prêtre ne doit-il pas être partout, surtout à l'armée, le premier type du dévouement, de l'abnégation et du sacrifice. Victime pour les péchés de ses frères, le prêtre les assume, les porte, les pardonne et les expie. Il est le lieutenant de Dieu et sa sainteté est le grand supplément à ce qui fait le déficit des autres.

Chaque dimanche, en outre, l'aumônier disait la messe aux

hussards. Tout le régiment y assistait en grande tenue, musique, armes et bagages. Quelquefois, il n'y avait qu'un piquet armé; le reste avait le sabre au fourreau, sous la main gauche.

—

Le régiment des hussards de Bercheny laisse Metz pour Gray, en Franche-Comté.

Dans les derniers mois de 1775, le régiment partit de Metz, pour aller tenir garnison à Gray, en Franche-Comté. Son séjour ne devait pas y être long. Metz l'accompagne de ses regrets; nous autres, accompagnons-le de notre présence et toujours de nos sympathies. En conséquence, faisons-y halte un instant avec lui. La marche, à travers les siècles, de ce qu'on appelle la discipline de l'armée, est digne de fixer l'attention de l'amateur. C'est là que nous allons l'observer.

Il y avait alors un mode de punition, qui était un reste de barbarie; punition contraire à la dignité de l'armée et de nature à l'avilir. Je veux parler des étrivières; on passait par là le soldat coupable de certaines infractions à la loi militaire. Le puni devait courir au milieu des rangs ouverts de ses camarades et recevoir, de leurs mains, des coups multipliés de courroie. Ce mode n'était déjà plus en harmonie avec le progrès du temps; il était, au contraire, en raison inverse de la civilisation; voilà pourquoi elle l'a frappé d'anathème.

Un jour donc, un hussard avait été condamné par le Conseil de guerre, à subir cette peine. Grande rumeur parmi les camarades, mais à huis-clos. On était convenu, à l'unanimité, de s'y refuser.

Le jour venu, le régiment se rend sur la place, en tenue

d'écurie et l'étrivière à la main. Il se range en bataille; le second rang se distance de trois pas en arrière; et, à ces mots : *Front*, le premier fait demi-tour à droite; les hussards sont en face. Le patient est à la gauche, les épaules et les reins découverts. Au commandement : *Marche*, il avance, mais il passe intact; les officiers avaient compté sans les soldats. Ses camarades ont bien lancé l'étrivière, mais sur leurs propres bottes. En vain, les officiers de service s'emportent, menacent, réitèrent leurs ordres, font repasser le coupable; les hussards sont inflexibles, immobiles à leur place.

Force fut de faire sonner la retraite, évacuer la place, ramener les hussards et les consigner à la caserne.

Mais, s'il y avait de la barbarie dans les règlements d'alors, il y en avait aussi, tant soit peu, dans ces étrangers encore nombreux au régiment.

Donc, à la suite de ce fait et des conséquences graves qu'il pouvait avoir, une belle nuit, nos plus mutins montent à cheval, en tenue de route, avec armes et bagages et désertent sans plus de façon; de Gray à la frontière, la distance n'est pas bien longue.

La nuit d'après, une autre escouade en fait autant. Un soldat d'élite est à sa tête. On arrive aux portes de Besançon. « Qui » vive! crie la sentinelle. — France! — Quel régiment! — Hus- » sards de Bercheny à la poursuite des déserteurs! » Le stratagème réussit; on passe, on arrive bientôt en Suisse; la désertion était consommée.

Le major du régiment en fut quitte pour se rendre en Suisse même, où il racheta les chevaux qu'il fit reconduire en France. Quant aux hommes, ils y restèrent ou regagnèrent leur pays. Les lois d'extradition ne leur étaient pas applicables, puisqu'ils n'appartenaient pas à l'État, mais à leur colonel; peut-être même n'étaient-elles pas connues à cette époque.

Dans une autre circonstance analogue, le régiment poursuivit les fuyards et les atteignit sur la lisière d'un bois. Ceux-ci firent mine de se mettre en bataille ; mais c'était des camarades qui se trouvaient en face ; ils ne voulurent point échanger le coup de feu avec eux, descendirent de leurs chevaux, les abandonnèrent et se jetèrent dans les plus épais taillis. On prit ce que l'on put d'hommes et de chevaux.

Un tel état de choses était intolérable, et le colonel avait bien fait de commencer à reconstituer son régiment avec des éléments français. Ces vieux grognards d'un autre âge dont il est ici question, auraient voulu guerroyer sans cesse ; la guerre était leur élément. L'occasion de la faire n'allait pas tarder à se présenter. Malheureusement pour eux, ce ne fut qu'une espérance.

—

Guerre de l'Indépendance américaine. — Les hussards de Bercheny sont désignés pour faire cette campagne (1778).

Il y avait, en ce temps, un immense mouvement dans nos ports et dans l'armée française ; quatre flottes se réunissaient sous le commandement des amiraux de Grasse, de Vaudreuil, de La Mothe-Piquet et du comte d'Estaing. Ces flottes, soit dit en passant, ont écrasé les forces navales de l'Angleterre.

Quant aux troupes de terre, nos colonies de ces parages et d'ailleurs étaient déjà parfaitement munies ; nous y comptions onze régiments d'infanterie, la plupart embarqués en 1775. En 1778 et 1779, quarante-quatre régiments ou fractions de corps étaient partis à destination de l'Amérique, pour cette expédition. Les généraux étaient le marquis de La Fayette, Rochambeau, Washington, etc.

Avaient suivi, de 1780 à 1782, cinq autres régiments d'infanterie.

L'*Histoire de l'Armée* donne les numéros de chacun, p. 226, tome II, édition de 1853.

Il n'y avait pas de cavalerie; le gouvernement du roi voulut y adjoindre une division de cette arme. Furent désignés les régiments des :

Hussards de Bercheny, depuis n° 1er;
Hussards de Chamboran, depuis n° 2;
Royal-Dragons, depuis n° 1er;
Dragons de Condé, depuis n° 2.

Ce fut une grande joie pour ces régiments que d'apprendre qu'ils allaient faire campagne. C'est l'ordinaire, quand ce mot *campagne* retentit à l'oreille de nos troupiers, ils deviennent incontinent comme de grands enfants. On dirait qu'ils ne connaissent pas de maîtres au monde. Il est vrai qu'ils le prouvent bien un peu, quand ils font parler la poudre.

On sait les transports du même 1er de hussards et du 4e de l'arme, à leur départ pour la Crimée, en 1854. Les hommes, et surtout les soldats, sont toujours les mêmes.

Bref, l'ordre de se mettre en route arrive pour le régiment, dans les premiers jours de janvier 1777. La feuille de route enjoignait, *de part le roi*, au régiment de Bercheny, l'ordre de partir pour Brest, port désigné pour son embarquement sur un navire de l'État, qui devait le transporter en Amérique, à l'effet d'y prendre part à la guerre de l'Indépendance.

L'itinéraire était tracé de Gray sur Orléans, Tours, Poitiers, Niort, Fontenay-le-Comte, Nantes; de là, suivre la côte, jusqu'à désignation de Brest.

Le régiment étant à six escadrons, la feuille indiquait la marche des colonnes, le nombre des officiers, l'effectif en hommes et en

chevaux, en cantinières et enfants de troupe, les gîtes d'étapes, les séjours, etc., etc., les dates de départ, d'arrivée; en un mot, tout ce qui concerne les déplacements militaires.

Il était signé au nom du roi, par le ministre de la guerre général de Saint-Mauris, prince de Montbarey.

—

Départ du régiment des hussards de Bercheny, de Gray pour l'Amérique. — Contre-ordre en route (1777). — Le régiment va tenir garnison à Fontenay-le-Comte, en Bas-Poitou.

C'était demain le grand jour, comme je l'ai dit dans le volume l'*Aumônier de Régiment* (1); tout était prêt; un dernier son de trompette et partir, la joie au cœur, la pelisse au vent.

L'avant-garde a précédé; l'adjudant est porteur de la feuille de route. Les escadrons sont en bataille; le colonel de Bercheny est à leur tête, avec sa musique; le drapeau prend rang au son des trompettes et au commandement du chef d'escadron : *Pas accéléré; en avant, marche!* La colonne se met en mouvement.

Touchant souvenir qui me reporte à soixante-dix-huit ans d'intervalle, lors du départ du régiment pour la Crimée, en 1854. Mon aïeul était au 1er; je dirai, en son lieu, comment je me trouvais au 2e.

Le régiment était donc en marche; sa tenue admirée partout. Il n'avait pas fait la moitié de sa route que, ô déception cruelle pour le cœur d'un hussard! contre-ordre lui arrive. La feuille ministérielle le dirigeait sur la ville de Fontenay-le-Comte, capitale du Bas-Poitou.

(1) L'*Aumônier de Régiment,* par un ancien aumônier du 1er régiment de hussards, édition de 1845, publié par l'auteur de ce volume.

Le gouvernement avait changé d'avis; renonçant à son premier projet d'envoyer une division de cavalerie en Amérique, il préférait en lever une dans le pays même. Les quatre régiments étaient donc contremandés.

Le régiment poursuit sa route sur sa nouvelle destination. Les hussards fronçaient le sourcil et portaient bas l'oreille; la moustache retombait en désordre.

Toutefois, il s'agissait d'étrenner, à Fontenay-le-Comte, une petite caserne, modèle en son genre. J'ai parcouru, en France, une grande partie des garnisons de cavalerie, je n'en connais guère qui réunissent plus d'avantages.

Car, indépendamment des bonnes conditions d'hygiène pour l'homme, de l'excellent fourrage pour les chevaux, de la proximité du marais pour les mettre au vert, il y a, sur le front de la caserne même, une place assez vaste pour y faire manœuvrer un régiment tout à l'aise. Traversez la rivière de la Vendée, vous êtes sur une prairie de six kilomètres, où 30,000 hommes peuvent facilement se livrer aux exercices de la petite guerre.

Fontenay-le-Comte serait, sous ce rapport, le Lunéville de l'Ouest; il ne le cède en rien à cette dernière; aussi le général de Forton, qui, en 1864, inspectait le peu de cavalerie qui s'y trouve, disait qu'il y faudrait, en garnison, tout au moins les quatre escadrons de guerre d'un régiment. L'avantage de cette position était donc une compensation pour nos hussards; ils ne tardèrent pas à l'apprécier.

Mais le temps, qui nous emporte avec tant de promptitude, les avait aussi fait marcher. On va loin et promptement en faisant de sept à huit lieues par jour. L'ordre avait été, en même temps, communiqué à la ville de Fontenay-le-Comte, de faire les préparatifs du casernement. Tout le monde s'y était porté d'enthousiasme. C'était la première fois qu'on allait rece-

voir une garnison si nombreuse, et c'est quelque chose que de loger plusieurs escadrons, un état-major, une compagnie hors-rang et d'en installer les magasins.

Enfin, tout étant relativement prêt, le régiment des hussards de Bercheny fit son entrée solennelle dans la ville de Fontenay-le-Comte, le premier dimanche de Carême de l'an 1777. On devine ce que dût être pour une petite ville de province, qui n'avait encore jamais rien vu de pareil, l'aspect et la tenue d'un aussi beau régiment. Puis, nos bons habitants de Fontenay ont bien leur petite curiosité en ce genre (j'en ai été témoin bien des fois), curiosité, du reste, qui leur fait honneur.

Trois escadrons y furent installés dans la caserne; le colonel et le petit état-major au *petit quartier,* sis près de la mairie actuelle et servant aujourd'hui de Salle d'asile et de Bureau de bienfaisance, sous la direction des Sœurs de saint Vincent de Paul.

Là se trouve, pour le service de l'établissement, une petite chapelle fondée en 1853 et à laquelle je fais fonctions d'aumônier toutes les fois que je vais dans cette ville. Dire la messe, offrir le saint sacrifice dans un appartement qu'ont habité nos pères et leur chef, fait du bien au cœur, par le bon souvenir de ceux qui ne sont plus et qui y assistent du haut du ciel.

L'aumônier du régiment l'accompagnait, comme de droit. A Fontenay, rempli de maisons religieuses et monastiques, le bon Père nageait en pleine eau; nous avons dit qu'il était moine. Il disait d'ordinaire la messe aux Jacobins, dont le couvent était le plus rapproché de la caserne de cavalerie.

Les trois autres escadrons, qui ne pouvaient s'y loger, furent répartis comme suit :

L'un à Luçon;

L'autre à Sainte-Hermine;

Et l'autre à Mareuil.

La guerre étant vive à cette époque avec les Anglais, ils étaient les gardes avancés de nos troupes, le long de la côte.

« Le courage, a dit un écrivain militaire, est la seconde vertu du soldat. » La patience et la résignation sont les premières, car la patience et la résignation, c'est toujours l'abnégation et le sacrifice. Il fallait donc prendre patience, en attendant mieux ou pire. C'était au fond reculer pour mieux sauter, car le régiment allait, sous quelques années, commencer une campagne qui devait durer plus de vingt-cinq ans, presque sans interruption, et c'était bien là le pire, car la guerre, oh! oui, c'est la pire des choses (1)!

Pendant ce temps, il fallait chercher dans la vie ordinaire du soldat et dans les manœuvres, quelquefois dans les plaisirs du monde, un aliment au temps qui nous dévore. Sous ce rapport des bonnes et honnêtes satisfactions de la vie, une magnifique occasion allait s'offrir pour le colonel de Bercheny.

Il y avait autrefois, dans le Bas-Poitou, un vieux manoir dont la date de construction touchait aux temps reculés de la féodalité. Il avait été successivement habité par les Mauléon, les Parthenay-l'Archevêque et les Soubise, ces fiers favoris de Henri IV; ce roi y était venu plusieurs fois, notamment en 1587,

(1) Quelques années avant cette époque, était né, en 1773, à Fontenay même et alors reposait dans son berceau, un enfant qui devait être un jour général de toute la cavalerie française.

Le premier uniforme que cet enfant vit, fut celui des hussards de Bercheny. Il commençait son existence avec ce régiment, pour la continuer avec lui et la finir presque dans ses rangs, comme nous le dirons en son lieu.

Cet enfant s'appelait Belliard Auguste-Daniel, depuis comte et pair de France.

en se rendant à Fontenay-le-Comte. Il y avait un pavillon qui portait son nom. Dans l'enfeu, repose Catherine de Rohan, qui avait refusé de l'épouser. On voit encore, dans les anciennes dépendances du château, trois des quatre colonnes qui formaient les quenouilles du lit réservé pour le monarque; elles sont torses et dorées (1).

Ce vieux manoir s'appelait le château du Parc-Soubise et était situé en la commune de Mouchamps, bourg qui avait, à cette époque, une certaine importance, étant plus que ne sont aujourd'hui les chefs-lieux de canton.

Tombant de vétusté, ses restes avaient été démolis en 1775; un autre château avait été immédiatement élevé en son lieu et place et venait, lorsque les hussards de Bercheny arrivèrent en Bas-Poitou, d'être acheté par une famille qui avait donné à l'Église plusieurs évêques; à la marine, un amiral et des officiers de mérite; à l'armée de terre, de valeureux capitaines. En 1650, par exemple, il y avait à Royal-Dragons onze officiers du nom et de la parenté; la compagnie du capitaine de Chabot n'avait que des Chabot pour officiers. Je viens de désigner le nom de l'illustre famille dont je voulais parler. C'était une noblesse très méritante et très ancienne.

Or, la châtelaine, dame Le Boëteuc de Coëssal, épouse de M. le comte de Chabot, alors seigneur de ce château du Parc-Soubise, était cousine-germaine de très haute dame de Bercheny, mère du colonel de nos hussards.

Cette famille était aussi alliée au général de Ségur, qui, en 1780, fut ministre de la guerre, aux généraux Lamoricière et Bedeau, et de nos jours au général de Goyon, aide de camp de l'empereur.

(1) *Récits des veillées du château du Parc-Soubise.*

Le colonel de Bercheny ne pouvait pas naturellement, venir si près de ses parents, en Bas-Poitou, et ne pas les y aller voir. Cette partie de bon cœur et de bon plaisir fut donc résolue, et après que le château eut été bien meublé, bien conditionné, car il y avait soixante lits de maîtres et il faut du temps pour s'installer, surtout dans le genre voulu, cette partie eut lieu. La visite fut ce qu'elle devait être entre gens de bonne maison et entre excellents parents.

M. de Bercheny s'était fait accompagner du baron de Thumery, colonel en second. Des soldats d'ordonnance les suivaient; il fallut faire le trajet à cheval, car, alors, les voitures étaient presque inconnues, surtout en ce pays, et la distance qui sépare Fontenay du Parc-Soubise est bien de quinze lieues; il fallut faire étape à Sainte-Hermine; mais là se trouvait un escadron du régiment. On était donc chez soi.

J'ai précédemment relaté la belle taille du colonel de Bercheny; le baron de Thumery, son second, était en sens inverse. Il était même au-dessous de la taille ordinaire; ce contraste avait particulièrement frappé le fils aîné du châtelain, qui, tout jeune encore, était acteur dans cette visite. Bien des années après, il se plaisait à me parler de la particularité que je mentionne. Les souvenirs de l'enfance sont toujours si chers aux cœurs bien nés.

Au château est contiguë une magnifique forêt; elle a sept lieues de circonférence. Henri IV y était venu chasser; il s'était reposé sous le vieux chêne qui existe encore et qui sert de rendez-vous pour l'arrivée et l'halali. Hors de doute que le comte de Chabot, plein d'une grâce exquise pour ses hôtes, ne leur ait procuré la satisfaction de chasser le loup et le sanglier, qui y abondaient en ce temps. Le bel étang qui est à la lisière de la forêt et qui a près de trois kilomètres de circuit, leur

aura fourni celle d'une pêche aussi friande que nombreuse.

A cette date de 1779, la chapelle du nouveau château dont il est ici question était en pleine confection (1). Mais elle n'avait pas encore reçu son décor; le colonel de Bercheny dût la voir et y entrer.

Le château ayant été brûlé un des derniers de la Vendée, et la famille de Chabot ayant été obligée d'émigrer et d'aller, en Hongrie, demander au même M. de Bercheny, émigré lui-même en 1792 et qui s'y trouvait alors, une hospitalité semblable à celle qu'elle lui donnait présentement, cette chapelle, bien que ses maîtres fussent revenus dès 1802, ne put être restaurée qu'après 1835 et, coïncidence surprenante, si les coïncidences et les contrastes ne se partageaient la surface de ce monde, ce fut l'auteur de cet ouvrage, le petit-fils d'un hussard de Bercheny, qui fut le premier chapelain du castel, et pendant plusieurs années, l'aumônier de ces valeureux officiers, qui avaient remplacé leur père décédé en 1821, comme types de l'honneur français, de la fidélité au roi et types aussi des vertus militaires; car le plus jeune avait servi, en 1812, dans le 3e régiment des gardes d'honneur de l'Empereur, formé par le général de Ségur, son cousin. D'une bravoure chevaleresque, il était partout le premier; il revint, après deux ans, avec les épaulettes de lieutenant et une présentation pour la décoration de la Légion d'honneur.

Je conserve précieusement dans mon musée militaire, à côté de quelques souvenirs des 1er, 2e et 3e hussards, etc., les épaulettes et le dolman de ce digne parent des Bercheny. Dans le

(1) C'était un plâtrier italien, du nom de Vescovo-Lévêque, qui en était l'entrepreneur; il était résident à Fontenay-le-Comte; son fils a été depuis architecte du département de la Vendée.

siècle d'aberration où nous sommes, et dans lequel on a vu porter l'inconvenance au point de suspendre à la boutique d'un fripier, comme de vils oripeaux, les habits et les insignes de maréchal de France, les hommes de cœur pour lesquels j'écris, sauront gré à un pauvre prêtre, d'attacher un grand prix à des attributs qui ont été portés avec le plus grand honneur et le meilleur esprit chrétien. On participe ainsi à la noblesse des âmes d'élite et *on grandit de leur grandeur.*

Cependant, le colonel de Bercheny et le baron de Thumery durent bientôt laisser le Parc-Soubise. Le soldat, comme le prêtre, doit être à son poste; le plaisir est pour eux chose d'exception. De nouveaux soins attendaient l'un et l'autre au chef-lieu de leur garnison.

—

Formation d'un nouveau régiment de hussards, dit *Colonel-Général.* — Un escadron de Bercheny part de Fontenay, pour y être versé (1779).

L'ordonnance qui porte création de ce régiment émanait du Cabinet de Louis XVI, signée de lui et contresignée du général de Saint-Mauris, prince de Montbarey, ministre de la guerre. Il devait être l'escorte d'honneur du duc de Chartres, nommé à la charge de colonel-général des hussards, par décret du 22 novembre 1778.

Chacun des régiments de Bercheny, Chamboran, Conflans, Estherazy devait y concourir, en raison d'un escadron. Il fut en effet organisé le 22 août 1779. Le duc de Chartres en fut nommé colonel et Kellermann, major du 4e, en fut nommé mestre de camp ou colonel en second.

Force fut donc au colonel de Bercheny de se séparer d'un de ces beaux escadrons dont il était si fier. Il le passa en revue

une dernière fois et le vit s'éloigner avec tout le regret d'un père; un chef de corps tient en effet aux soldats qu'il a formés, et le boute-selle de leur départ sonne péniblement à son oreille et surtout à son cœur.

L'escadron partit de Fontenay-le-Comte pour Paris, vers le printemps de 1779; il était déjà remplacé au corps; cinquante hussards du 7e *bis* de l'arme venaient d'y rentrer pour combler les vides.

Nous arrivons à l'an 1780. Les hussards de Bercheny étaient toujours à Fontenay-le-Comte, où ils goûtaient, en plein, les délices de la paix. Tout leur était à souhait.

En ce temps-là, il y avait, à la paroisse de Saint-Jean de cette ville, un de ces braves curés qui aiment les soldats et savent s'en faire aimer, en les appréciant à la valeur de leurs mérites. Cet ecclésiastique s'appelait M. Desbordes; son église étant une des plus rapprochées de la caserne, le digne curé y remarquait souvent un jeune hussard, aussi bon chrétien que bon soldat; sa conduite était exemplaire; son assistance aux offices, autant qu'elle pouvait s'accorder avec les exigences du service.

M. Desbordes fut frappé de cette assiduité; il eut l'idée de s'attacher ce jeune homme, et lui en fit part; il se chargeait de l'exonération. La proposition fut acceptée; il demanda et obtint la libération du hussard, l'établit dans une maison contiguë au presbytère et le fit marier.

Ce jeune homme est notre engagé de Metz, en Lorraine, celui auquel je dois mon nom et mon existence.

Je ne voudrais jamais parler ni de moi, ni des miens; mais je dois à l'histoire sa véracité; à mes amis, ma reconnaissance; à mes parents mon cœur, et au régiment de famille mes souvenirs et ma sympathie.

Son congé porte qu'il était de la compagnie de Müller, au

régiment des hussards de Bercheny, né à Freymengen, province de Lorraine, juridiction de Dieuze, âgé de vingt-trois ans, de la taille de cinq pieds deux pouces et demi, ayant servi *très fidèlement,* l'espace de quatre ans.

A l'entête, côté droit, on lit : Cavalerie hongroise; au-dessous, le cachet du régiment, qui comprenait l'écu de France aux trois fleurs de lis, surmonté de la couronne royale, avec cette légende circulaire :

Régiment des hussards de Bercheny.

A l'entête, côté gauche, on lit : Régiment de Bercheny; approuvé par nous, lieutenant général des armées du roi.

Au milieu, toujours à l'entête : la couronne royale, un faisceau des attributs de la royauté, au milieu d'un autre composé de lauriers, de drapeaux français et de casques romains.

Puis le congé lui-même, encadré à droite et à gauche par des lances, fanions, drapeaux français, guirlandes de lauriers, tambours; puis, cottes d'armes, bélier et autres armoiries romaines.

Fait à Fontenay-le-Comte, le 4e jour du mois de mai 1780.

Et est signé : d'Oberkirch, faisant fonctions de colonel (famille très distinguée d'Allemagne); — Dehumbert, commandant; — Horwal, major dudit; — Lelloir, commissaire des guerres.

Et au dos : Moll, capitaine-trésorier — et réglement du décompte.

Enfin, le visa de M. Labarre, officier de gendarmerie, en dite ville de Fontenay-le-Comte.

A quatre-vingt-deux ans de distance, j'ai fait rafraîchir cette pièce, comme suit :

Vu par le colonel du 1er régiment de hussards, ancien Bercheny.

Clermont-Ferrand, le 9 juillet 1862.

De Moucheton de Gerbrois.

Et en 1864, par le colonel des Chamboran :

Vu : le colonel du 2e de hussards,

Signé : Cadic.

Par le lieutenant-colonel du même :

Signé : Cte Le Bégue de Germiny.

Enfin, deux ans plus tard, le 31 juillet 1866, le général comte Lion, notre colonel de 1851 à 1856, m'a fait l'insigne honneur d'y apposer sa signature en ces termes : Général comte Lion, commandant aux Invalides, ancien colonel du 1er hussards.

Cette pièce, vu son originalité, a été trouvée très intéressante et très curieuse. Aussi, j'apporte à sa conservation le plus grand soin possible.

C'est ainsi que le présent se trouve dans le passé et le passé dans le présent. Avec cela, on ne vieillit pas.

Pendant ce temps, le comte d'Estaing, sur les vaisseaux duquel le régiment de Bercheny devait s'embarquer, était parti, sans lui, en 1778; il avait trompé la vigilance des Anglais et échappé à leurs croisières; sa traversée avait été prompte et heureuse. Il était descendu à terre et commandait un corps de débarquement.

Les troupes françaises, conduites par nos valeureux généraux, allaient de victoire en victoire, et l'affaire de l'Indépendance américaine marchait grand train; ils auraient pu, d'Amérique, écrire glorieusement à nos hussards : « *Pends-toi, brave* » *Bercheny, nous avons combattu ici et tu n'y étais pas!* »

Le régiment des hussards de Bercheny part de Fontenay-le-Comte, pour se rendre devant Paris (1789).

Cependant un orage révolutionnaire, bien plus terrible que celui d'outre-mer, allait se déchaîner sur la France. Il fallait songer à couvrir la royauté plus ou moins débordée. En conséquence, on manda des provinces un grand nombre de régiments, qui comptaient pour la forme, à leurs garnisons respectives, dans les cartons du ministère. On avait voulu donner à cet acte le moins de publicité possible, pour le couvrir.

Du nombre de ces corps déplacés, fut le régiment des hussards de Bercheny. Il laissait les délices de la paix, pour les bivouacs d'une guerre qui ne devait pas sitôt finir; il laissait la ville de Fontenay, sa belle caserne, son champ de manœuvre si commode, ses habitants qui leur avaient conféré, de si bon cœur, le droit de cité, à ces braves hussards, et qui voulurent, le jour du départ, se trouver sur leur passage pour échanger la poignée de main et se redire : *à revoir*. Les escadrons détachés à Luçon, Mareuil et Sainte-Hermine eurent bientôt rallié la portion principale du corps. Une dernière fois, les trompettes de Bercheny rappellent, rallient, sonnent la marche.... et partis. Le régiment file sur la direction de Paris.

Nous étions en 1789; les révolutions vont bien vite de nos jours et cette année 1789 nous entraînait, à toute vapeur, vers le grand cataclysme qui devait submerger la France.

En confirmation de ce que je viens d'avancer, l'*Histoire de l'Armée* dit qu'en mai 1789, on avait formé, autour de Paris, une 21e division militaire. « Les troupes qui y furent établies, » outre la garnison ordinaire, se composaient de huit régiments » de cavalerie et de deux régiments d'infanterie. Depuis le

» 18 mai 1789, les Parisiens avaient remarqué avec étonne-
» ment, parmi la garnison de la capitale, un escadron de *Royal-*
» *Cravate*, qui, d'après l'état d'emplacement, devait se trouver
» à Melun; puis, on vit arriver successivement le 1er régiment
» de cavalerie *Royal-Lorraine*, emplacement à Niort; *Royal-*
» *Allemand*, propriété du prince de Lambesc, qui était porté
» comme stationnant à Valenciennes; le régiment des hussards
» de Bercheny, emplacement à Fontenay-le-Comte; le 66e et le
» 78e de ligne. On voyait en outre une formidable artillerie. »

Le 6 juillet 1789, la ville de Paris était comme investie : *Royal-Allemand* campait dans les jardins de la Muette; les régiments de *Vintimille*, *Diesbach*, *Royal-Cravate*, *Salis-Samade*, *Royal-Pologne*, de *Bercheny* et d'*Estherhazy* entouraient la capitale.

Versailles était occupé par 35,000 hommes; une batterie d'artillerie avait été établie à Sèvres; le baron de Breteuil et le vieux maréchal de Broglie menaçaient Paris. Le total de l'effectif des troupes qu'ils commandaient était de 40,000 soldats, y compris la maison du roi.

Un pareil déploiement de forces devait nécessairement porter ombrage à la révolution; il lui fallut pourtant le subir pendant quelques mois. Mais la royauté perdait tous les jours de sa force, tandis que la révolution gagnait tous les jours du terrain. L'effervescence devenait très grande parmi le peuple; elle arrivait à l'armée, dans laquelle l'indiscipline se manifestait de jour en jour.

Ainsi passèrent les années 1789 et 1790; le foyer de l'incendie augmentait sans cesse.

En 1791, on enleva aux régiments leur nom aristocratique; je veux dire les noms des colonels qui les avaient formés et qui en étaient propriétaires.

Ce fut alors que Bercheny, déjà classé 1er de l'arme, comme nous l'avons vu en 1776, reçut définitivement la dénomination de 1er régiment de hussards. Nous avons donné, en son lieu, la classification des autres régiments de l'arme et leur numéro d'ordre. Le même décret de 1791 portait réorganisation de l'armée entière. Car, au souffle de la tempête, l'armée s'était désorganisée elle-même. L'émigration avait commencé; le 16 octobre de cette année 1791, le ministre de la guerre dénonçait à l'Assemblée, que « plus de 1,900 officiers avaient abandonné les drapeaux. »

D'autre part, on tendait à dissoudre la division formée devant Paris; le roi n'était plus le maître; les corps qui couvraient cette capitale étaient distancés et les gardes nationaux se recrutaient en masse, dans le département de la Seine.

Ce fut dans ces circonstances que le 1er régiment de hussards Bercheny reçut ordre de se rendre sur la frontière du Rhin. Il partit et y fut cantonné pendant quelque temps. On espérait un dénoûment en 1792; il n'arrivait pas; c'était le contraire : la cause du roi allait bientôt périr.

Nos hussards étaient là, sur un *qui vive* qui ne pouvait durer. Un jour donc, le colonel de Bercheny fait sonner à cheval; on y monte en grande tenue, musique en tête, armes et bagages au complet. C'était une de ces belles promenades militaires ordonnées de temps en temps par les règlements et qui font encore tant de plaisir à voir. On arrive à la ligne de frontière, Le colonel a le cœur brisé; c'est la dernière fois qu'il va commander son régiment et le contempler en entier, sous les armes. Il ordonne un mouvement en bataille, passe devant le front de sa troupe étonnée, s'arrête au milieu et prenant un ton élevé : « Hussards, s'écrie-t-il, j'étais venu en France avec vous, pour » servir le roi; aujourd'hui, la révolution triomphe; impossible

» de remplir ma mission. Je retourne en Hongrie; qui m'aime » me suive. »

Il dit, pique son cheval et franchit la frontière. Une partie de ses officiers et environ 300 hommes sont sur ses traces; tous, Allemands ou Hongrois. Le reste du régiment, égal nombre à peu près, aussi 300 hommes, se jette sur le drapeau du régiment, fait cercle autour de lui, le prend et rentre dans ses cantonnements; ceux-là, tous Français (1).

Restait à l'effectif, à partir de cette époque, trois escadrons de chacun 100 hommes, sauf la compagnie d'ouvriers.

Parmi les officiers restés, se trouvait le capitaine de Juniac de Bégougne, que nous verrons, par une série continuelle d'actions d'éclat, atteindre l'apogée de la gloire militaire et arriver de grade en grade, jusqu'à celui de colonel du régiment (1807).

Il y avait aussi, dans ce temps, au corps, un lieutenant du nom de Moucheton de Gerbrois; un de ses arrière-cousins et du même nom, est devenu colonel de chez nous, en 1856.

J'ai eu l'honneur d'avoir des rapports personnels ou de plume avec le fils du premier, aujourd'hui général de brigade et le parent du second, même grade aussi. Ces faits viendront à leur tour de rôle.

Imposons une halte forcée à notre plume infatigable comme un hussard. Mais avant de nous dire à nous-même : *Reposez vos armes*, constatons un souvenir des plus mémorables pour la Vendée.

En partant de Fontenay-le-Comte, le régiment avait laissé en Bas-Poitou, un homme qui devint l'émule des Cathelineau, des Lescure, des Bonchamp, des La Rochejacquelin; un homme qui sut s'élever, par ses talents militaires, jusqu'à commander

(1) *Récits de famille.*

les populations vendéennes que le grand homme appelait une race de géants.

L'alsacien Stofflet, d'abord garde de chasse du marquis de Colbert, puis général des armées de la Vendée, était un simple hussard, au régiment de Bercheny. Il avait seize ans de service au régiment et par conséquent trois chevrons rouges au bras gauche, lorsqu'il le laissa.

Quelques années encore et allait surgir le plus grand guerrier des temps modernes et graviter autour de lui, formée de ses mains, cette célèbre école de généraux du premier Empire, qui l'ont aidé à planter le drapeau de la France sur toutes les capitales de l'Europe.

C'était aussi une série de grands hommes, que ceux-là ; mais attendons ; nous ne sommes qu'en 1792 et Bonaparte n'est encore que capitaine d'artillerie au régiment de la Fère.

La trompette, du reste, a sonné : *Place, repos.*



CHAPITRE II.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN BERCHENY (1792 A 1804).

Réorganisation du régiment à 6 escadrons. — Colonel de Turpin.

Nous avons laissé le colonel de Bercheny, avec une partie de ses officiers et 300 de ses hussards, passant la frontière. Ne lui refusons ni nos regrets, ni notre reconnaissance ; car de père en fils, depuis cent ans, les Bercheny servaient nos rois. Leur nom est glorieusement inscrit dans nos fastes militaires. Toujours fidèles à leur devise, ils s'éloignent ; cette fidélité est honneur. Quant à la France, les Bercheny avaient trop de magnanimité pour tirer leur épée contre elle. Leur honneur est resté intact et leur bâton de maréchal sans reproche. Nous autres, hussards d'aujourd'hui, leurs derniers enfants, nous pouvons avoir un légitime orgueil de famille.

Nous les retrouverons, dans quelques années, paisibles possesseurs de leur ancien castel, en Hongrie, et nous verrons leurs sabres rouillés et leurs sabretaches noircies, suspendus aux arceaux de leur manoir décrépi.

Replions-nous à présent sur les 300 hussards qui nous restent et qui vont devenir le noyau du nouveau régiment. Hâtons-nous de procéder à sa réorganisation, car le boute-selle va sonner, l'ennemi n'est pas loin.

D'abord, furent incorporées au régiment, deux compagnies des dragons de la légion du Calvados ; puis, le 20 mars 1794, il reçut 100 autres dragons, 100 hommes du 26e de cavalerie, et, le lendemain, une compagnie de hulans-flanqueurs, corps de nouvelle formation.

Enfin, pour compléter son effectif sur le pied de guerre, y fut versée, cette même année 1794, la cavalerie de la légion Kellermann (nommée aussi de la Moselle), créée en 1792 et dans laquelle avait été fondue en 1793, la portion de Royal-Allemand, ancien Konigsmarck-Cavalerie, qui n'avait point émigré.

L'effectif se trouva ainsi élevé à 1,500 hommes ; tel, le nouveau 1er régiment de hussards, ancien Bercheny ; le colonel de Turpin fut mis à sa tête. Son corps d'officiers, tous, vieux de Bercheny ou des autres détachements versés dans ses rangs, se trouva de suite à la hauteur de ce régiment, jeune d'existence, mais vieux lui-même par le personnel qui lui était affecté. La nouvelle organisation n'admettait pas de lieutenant-colonel, grade qui cessa d'exister dans l'armée jusqu'en 1814, où il fut rétabli. Le major venait immédiatement après le colonel.

A partir de cette époque, l'aumônerie militaire fut aussi supprimée. Il ne nous fut plus permis, à nous autres aumôniers, d'accompagner nos soldats au combat, de partager leur pain bis, de coucher, comme eux, sur la dure, de partager leurs souffrances, de les recevoir expirant dans nos bras, de les réconcilier avec le ciel, en leur montrant la palme de l'immortalité,

à côté de celle de la victoire, ni même de planter la croix sur leurs cendres ; non, mais puisque nous ne pouvions pas vivre pour le soldat, nous allions subir les rigueurs de l'exil, souffrir ou verser, à l'exemple du divin maître sur le calvaire, notre sang pour lui ; nous allions mourir pour le faire vivre, souffrir pour le faire vaincre, toujours prier Dieu de le bénir et de le sauver. Offrons donc, en passant, la couronne du martyre et du sacrifice à nos aumôniers du temps ; c'était bien, du reste, des aumôniers pur sang. Mais avançons, nos chevaux hennissent ; ils sentent la poudre ; nous sommes en campagne.

—

Campagne de Belgique (1792). — Les généraux Kellermann, Dumouriez ; quartier général à Metz ; 64,000 hommes, dont 79 bataillons et 67 escadrons. — 1er régiment de hussards aux ordres du colonel de Turpin ; les 6 escadrons.

Quand, soixante-quatre ans plus tard, l'empereur Napoléon III, rendit les aigles à l'armée française (10 mai 1852), on inscrivit sur le drapeau de chaque régiment, ses titres de gloire, ses campagnes. La première inscrite sur notre drapeau était, comme je l'ai antérieurement relaté :

Jemmapes, 1792.

Nous allons suivre, dans cette mémorable campagne, chaque étape du 1er hussards. Ce sont autant d'étapes de gloire, à consigner dans les fastes du régiment.

A peine rentrés dans leurs cantonnements, nos 300 vieux hussards sont dirigés sur l'armée des Ardennes ; c'est là qu'ils reçurent leur premier renfort. Trois cents hommes de cette trempe étaient bien précieux, dans un moment où l'armée désor-

ganisée, se refondait presque en entier. Aussi les Prussiens ne tardèrent-ils pas à apprendre ce que valait la pointe des anciens Bercheny.

A Quiévrain, le 15 juin 1792, le 1er régiment de hussards fournit plusieurs charges brillantes, repousse l'ennemi et le tient à distance.

A Longwy, à Saint-Jeven, il a et mérite déjà les honneurs de l'avant-garde et des avant-postes.

L'armée française, disséminée sur une immense étendue de terrain, a besoin de se concentrer. Un mouvement rétrograde est ordonné pour rallier les divisions. Le 1er de hussards laisse la tête de colonne pour l'arrière-garde. C'est là le poste d'honneur ; il veut s'y trouver. A Varennes, à Montmédy, il soutient et protége la retraite avec la plus grande fermeté ; partout, sur le parcours, il s'attache aux pas de l'ennemi, le harcelle nuit et jour et ralentit sa marche.... Un instant, l'armée est engagée, les Prussiens la serrent de très près. Alors, Müller, ce vieux lieutenant de Bercheny, reçoit l'ordre de prendre l'extrême arrière-garde. « C'est un brevet de courage que l'on me » décerne, dit-il, je saurai m'en rendre digne. » Et Müller, avec 50 de ses hussards, arrête, pendant quatre heures, le régiment prussien *Rictan* et sauve l'armée.

La concentration des nôtres a lieu sous Valmy, point de ralliement (20 septembre 1792). C'est la première fois, depuis Fontenoy, que des armées de 100,000 combattants vont se trouver en présence.

Le colonel de Turpin avait bien commencé ; malheureusement, il ne dut pas aller plus loin ; c'est le sort de tant d'autres.

—

L'adjudant-général Georger est nommé colonel du 1er hussards.

Le combat de Valmy devait être son étrenne ; belle étrenne, du reste, pour un colonel de hussards.

Les Prussiens s'avancent sur trois colonnes d'attaque par échelons. Les Français, groupés par bataillons en masse, ont ordre de les laisser arriver à distance et de les charger d'importance. L'artillerie, qui soutient les échelons de l'ennemi, jette le désordre dans notre infanterie ; le premier rang recule ; Kellermann répond par l'artillerie, à l'artillerie ; la cavalerie, par d'heureuses conversions à droite et à gauche, donne à l'infanterie le temps de se reformer. Alors le général, élevant la voix : « Camarades, s'écrie-t-il, le moment de la victoire est » arrivé, chargeons à la baïonnette. » Il dit et nos soldats s'élancent au pas de course, comme un torrent dévastateur ; surpris de tant d'audace, effrayés de cette masse de fer et d'acier, les Prussiens font volte-face et s'enfuient. Les hussards, le 1er en tête, sont à leur trousse et les poursuivent au galop ; l'ennemi est en pleine retraite sur la Belgique ; là aussi, l'ordre du jour est à la poursuite des fuyards ; le 1er hussards se charge de l'exécution de la présente.

Le 23 septembre, deux escadrons de chez nous chargent trois escadrons ennemis, les battent et font plusieurs prisonniers avec armes et bagages ; le 24, un autre escadron du 1er hussards part en reconnaissance, rencontre un fourrage prussien, le sabre et le fait prisonnier. Quelques jours après, l'armée française entrait en Belgique, à la suite de l'autre qui fuyait.

Pendant que les 2e, 3e, 4e, 5e et 6e escadrons du 1er de hussards s'acquittaient si bien de leur affaire, le 1er escadron

du régiment, fort de 322 hommes, était, avec 4,400 fantassins et 132 artilleurs, renfermé dans Lille, assiégée par 25,000 autrichiens, conduits par le prince Albert. Cette héroïque troupe ne rompt pas d'une semelle, malgré une pluie continuelle, une grêle épouvantable de feu, de fer, de bombes, d'obus et de boulets rouges, jusqu'à ce que, après douze jours de siége, le général autrichien craignant d'être cerné par nos armées, le lève, sans coup férir, à leur approche et court se joindre aux Prussiens.

Du 5 octobre au 1er novembre, on pousse vigoureusement l'ennemi. A cette époque, l'armée française se trouve en face des deux armées réunies de Prusse et d'Autriche ; c'est dire qu'on allait avoir fort à faire.

Le 5 novembre, on se bat à Frémery, près Mons, c'était la veille d'un grand jour ; le lendemain eut lieu la bataille de Jemmapes (6 novembre 1792).

Les forces combinées de Prusse et d'Autriche présentent un front formidable de bataille ; c'est une ligne hérissée de redoutes et de canons, bastionnée de mamelons, palissadée de forêts, entourée de marais, de canaux et de rivières.

La nôtre est formée de trois corps d'armée ; nombre à peu près égal de combattants, mais 41 bataillons de conscrits ; n'importe, ce sont des français, la partie est toujours égale.

—

Dumouriez est général en chef. — Le 1er régiment de hussards s'y trouve sous le commandement du colonel Nordmann, qui vient de remplacer le colonel Georger.

L'action commence. Notre gauche se précipite au pas de course ; nos cavaliers, au galop de leurs chevaux, sur les re-

doutes et les lignes ennemies ; le feu de 150 pièces de canons ne les arrête pas ; tout est enlevé à l'arme blanche ; on couronne le plateau.

La droite s'élance avec la même impétuosité ; une charge de la cavalerie autrichienne l'arrête un instant ; ces cavaliers sont reçus par une décharge à bout portant ; ils font demi-tour ; l'infanterie française reprend sa course. En même temps, le 2e de hussards, appuyé d'un régiment de chasseurs, converge à droite sur l'extrême gauche de l'ennemi, tourne la ligne et la rompt, tandis que le 1er de hussards, opérant son mouvement au galop, entre à cheval dans les redoutes. Hommes, chevaux, canons et caissons, tout cède à l'impétuosité de nos soldats.

Pendant que la cavalerie envahit les positions qu'elle enlève, le centre, qui devait agir le dernier, reçoit l'ordre de se porter en avant. Il obéit au jeune duc de Chartres, alors général de division. Il part au pas de course, par bataillon en masses, formant trois colonnes. Tout à coup la 2e colonne est assaillie par huit escadrons autrichiens, qui y jettent le désordre. Le général ennemi, du haut de sa position, voit la brigade sabrée, dispersée. En praticien habile, il y jette toute sa cavalerie. Ce choc terrible pour des bataillons novices les coupe de nouveau et les fait flotter en tronçons épars.

« C'en était fait du centre, dit l'*Histoire de l'Armée,* quand le » duc de Chartres, qui combattait en avant, se tourne et voit, à » sa gauche, la dispersion de ses bataillons. A l'instant, tour- » nant la tête de son cheval déjà blessé, il s'élance, l'épée à la » main, suivi de son frère, le duc de Montpensier et d'un » groupe de ses aides de camp, à travers les hussards ennemis, » il se fait jour à coups de pistolet et arrive au plus épais de la » mêlée.... Il rallie à la hâte nos soldats qui fuyaient, les en- » courage, les entraîne : « Vous vous appellerez, leur dit-il, le

» bataillon de Jemmapes et demain le bataillon de la Victoire ; » car c'est vous qui la tenez dans vos rangs. » Il fait placer, au milieu d'eux, les cinq drapeaux des bataillons rompus, et les enlève au pas de course, tandis que la cavalerie du centre (1) appuie le mouvement au galop, repousse les cavaliers autrichiens et les rejette sur les 1er et 2e de hussards qui se précipitent des hauteurs de droite, pour les sabrer à merci.

Alors, un cri de victoire se fait entendre sur toute la ligne de l'armée française ; elle est complète sur tous les points. Le duc de Chartres, qui s'était déjà vaillamment conduit à Valmy, peut revendiquer la plus grande part de ses lauriers. Le général en chef Dumouriez accourt au centre, pour lui serrer la main.

Dans cette mémorable journée, le 1er régiment de hussards a une centaine de soldats et plusieurs officiers hors de combat.

Il charge sur trois redoutes, les prend, les perd, les enlève encore ; le colonel Nordmann entre le premier dans l'une d'elles. Les artilleurs sont tués sur leurs pièces ; il reste maître de huit canons et d'un obusier.

Les sous-lieutenants Mollet et Didiot sont grièvement blessés dans les retranchements qu'ils ont escaladés ; le sous-lieutenant Roy y trouve une mort glorieuse ; le lieutenant Haas s'empare d'une pièce de canon et de ses accessoires ; le hussard Doublet se précipite à cheval sur les canonniers, tue les uns et fait rendre les autres.

Ce beau début couvre de gloire le 1er régiment de hussards.

Toujours en action, en avant-garde, en escarmouche, il entre à Mons, le 7 novembre, avec le général Dumouriez.

(1) Les régiments de cavalerie présents à la bataille de Jemmapes, étaient les 1er, 2e, 5e et 6e hussards ; 3e, 6e, 11e et 12e chasseurs ; 6e, 7e et 12e dragons ; 1er, 4e et 7e cuirassiers, etc., etc.

Le 14 novembre, il arrive à Bruxelles, pousse jusqu'à Louvain, rencontre un parti ennemi et lui met le sabre aux reins, près la Montagne-de-Fer.

Le 29 novembre, il est à la prise de Liége. Un simple soldat, le hussard Didiot, est aux avant-postes ; il aperçoit quelques artilleurs, les charge, en fait 4 prisonniers, et prend 1 obusier et 4 caissons qu'ils conduisaient.

Enfin, l'intrépide Müller, ce lieutenant déjà connu et cité, qui avait eu les premiers lauriers de la campagne, en veut aussi les derniers. Dans une reconnaissance qu'il dirige avec 25 hussards, il tombe sur un gros de cavalerie et d'infanterie ennemie, les disperse et prend 25 hommes, dont 5 cavaliers et 20 fantassins.

C'était bien couronner la campagne et l'année.

—

Campagne de 1793. — Armée du Nord, général Dumouriez. — 1er régiment de hussards, colonel Nordmann ; 4 escadrons.

Fière de sa victoire de Jemmapes, l'armée française continue sa marche triomphale à travers la Belgique.

Le 17 février 1793, mouvement en avant.

Un escadron du 1er de hussards est chargé d'éclairer la marche ; il se présente sur les bords de la Roër ; trois escadrons ennemis sont là pour lui barrer le passage ; notre escadron les charge résolûment et les met en fuite.

Le 1er mars, le régiment assiste au combat d'Aix-la-Chapelle.

Le 7 mars, à ceux de Tongres et de Saint-Tron. Il a sa belle et bonne part partout.

Le 18 mars, grande bataille de Nerwinde.

« L'action fut longue, acharnée, meurtrière, dit l'*Histoire de*

» l'*Armée ;* nos colonnes, à droite et à gauche, accomplirent » victorieusement leur mouvement. La cavalerie française, com- » mandée par le général Valence et ensuite par le duc de » Chartres, avait énergiquement repoussé la cavalerie autri- » chienne. L'infanterie avait montré une rare intrépidité, mais » la gauche ayant été battue sur tous les points et rejetée au- » delà de la Gette, force fut de songer à la retraite. »

Elle s'opéra avec un ordre admirable, sous le haut commandement du duc de Chartres, qui sauva l'armée, en déployant un grand courage et un vrai talent militaire.

Dans cette journée du 18 mars, l'aide de camp Grandmaison du général Stengel, fut sauvé par le brigadier Janin, du 1er de hussards.

Et le surlendemain, 23, par un mouvement habilement combiné, le colonel Nordmann empêcha l'ennemi de tourner la droite de l'armée française, c'était encore presque la sauver.

J'ai dit que le duc de Chartres venait de sauver l'armée. Hélas ! c'était bien finir, que de finir ainsi ; c'était en effet la dernière fois pour l'époque, que le jeune prince paraissait dans les rangs des soldats français.

La révolution avait inauguré la terreur ; il était frappé d'ostracisme. Obligé d'aller chercher ailleurs une sécurité qu'il ne trouve pas sous le despotisme nouveau, ô vicissitude des choses humaines ! il part pour l'exil. Une très forte escorte des vieux hussards Bercheny, l'honneur du 1er de l'arme, l'accompagne et lui sert de garde d'honneur et de sauf-conduit.

Ce dut être un brise cœur pour tous, quand loin des frontières de France, son trompette d'ordonnance, sonnant aux champs, le jeune général passa devant le front de ses hussards qui pleuraient, en lui présentant les armes et que lui-même, en leur faisant ses adieux, remettait son sabre au fourreau.

C'en était fait. Il devait rester vingt-deux ans dans l'exil.

Il revint en 1815, comme duc d'Orléans, et fut nommé colonel-général des hussards.

Ce fut son fils aîné, le jeune duc de Chartres, qui fut colonel de notre régiment, toujours 1er de l'arme, de 1824 à 1831.

Mais j'entends les échos des Alpes et des Pyrénées répercuter des sons de trompettes ; ce sont les sonneries du 1er hussards, je les connais.

Deux escadrons du régiment, en effet, venaient d'être dirigés de l'armée du Nord sur celles des Alpes et des Pyrénées ; la France alors avait partout affaire.

C'est un immense triangle que forme le 1er de hussards sur trois points opposés de la patrie ; un angle au nord, deux au midi ; son début est magnifique à ces nouveaux postes d'honneur.

Chaque escadron compte à peu près 280 hommes, 6 trompettes, son nombre réglementaire d'officiers et de chevaux, etc.

—

Armée des Alpes (1793). — Un escadron du 1er régiment de hussards, commandant Blessy; capitaine de Juniac de Bégougne, futur colonel du régiment.

Les prémices de l'escadron sont pour les villes de Cluse, Salauche et Bonneville ; elles sont assiégées et prises avec sa glorieuse coopération.

Son premier trophée spécial, le premier fleuron de la sabretache de nos hussards en Italie, se compose de 7 canons et 500 fantassins pris à l'ennemi.

Le second, au petit Saint-Bernard, c'est une redoute de 3 canons et 200 prisonniers ; nous avons vu que le 1er hussards

était accoutumé à entrer à cheval dans les redoutes; c'est la continuation.

—

Armée des Pyrénées-Orientales (1793). — Un escadron du 1er hussards, capitaine Lamothe.

A l'armée des Pyrénées, le capitaine Lamothe n'est pas moins heureux.

L'année était déjà bien avancée, quand cet escadron et celui des Alpes arrivèrent à destination. Du nord au midi, la distance est longue.

Le 18 décembre, il passe le Tech, prend de l'infanterie en croupe de ses chevaux, la dépose à portée de la redoute de Villelongue et avec son concours au pas de course, charge au galop la redoute et la prend avec 16 canons, 2 obusiers et 1 mortier.

Tel fut le premier coup de main de l'escadron, en Espagne.

Le 21 décembre, il se montre, au combat de Boulou, par son énergie et son audace, digne d'appartenir au 1er régiment de hussards.

C'était ce qui s'appelle bien préparer les voies au régiment tout entier, qui, l'année suivante, devait, sauf l'escadron des Alpes, faire partie de l'armée d'Espagne.

—

Campagne d'Espagne (1794). — Armée des Pyrénées-Orientales; général Dugommier, 25,000 hommes. — 1er régiment de hussards, entier, moins un escadron en Italie; colonel Glad.

Les armées réunies du Nord et de Sambre-et-Meuse avaient

envahi la Hollande en un clin d'œil ; notre avant-garde de hussards avait chargé sur la glace et s'était emparée d'une flotte entière; ils avaient pris plus de canons qu'ils n'étaient d'hommes. C'était l'impossible réalisé; jamais fait semblable ne s'était vu dans l'antiquité grecque ou romaine.

Laissons le 1er régiment de hussards recueillir sa part dans les palmes de la conquête ; elle est d'autant plus précieuse, que c'est, pour lui, la dernière de l'armée du Nord.

Le boute-selle a donc sonné. L'armée des Pyrénées-Orientales, forte en chevaux de quinze régiments de dragons, n'en a pas un seul de cavalerie légère. Le 1er régiment de hussards reçoit l'ordre de partir pour l'Espagne, où l'a déjà précédé l'escadron du capitaine Lamothe. Il laisse, aux différents champs d'honneur du nord, 200 morts.

En passant, jetons sur leurs cendres une couronne de lauriers. Ceux qui sont morts pour la patrie doivent survivre à l'oubli. Ce sacrifice est un martyre digne de l'immortalité.

Suivons le régiment dans cette longue traversée de la France entière, où chaque pas est une ovation; car la France devait être fière de pareils soldats.... Deux mois de marche, puis, voici les Pyrénées; voilà l'Espagne; voilà le nouveau théâtre de sa gloire; là aussi, les lauriers vont naître sous ses pas.

A peine est-il arrivé, que les avant-postes lui sont dévolus; c'est la spécialité de l'arme; c'est son droit.

A la fin de février 1794, le régiment a pris position au-delà du Tech.

Le 10 avril, les Espagnols essuient une défaite à Monteilla; une autre, à Urgel; ils tombent sous le sabre du 1er hussards, qui les aborde à l'arme blanche et les poursuit à outrance.

Le 21, même succès au combat de Nils.

Le 25, on se bat devant Iramenaca; le lieutenant Leisteinscheider est à la tête de son peloton, 25 hussards; il fond, comme l'éclair, sur un poste nombreux de cavalerie, le met en fuite et fait 40 prisonniers.

Le 27 et le 29, 10,000 espagnols sont chassés du village de Oms par les Français, qui occupent les gorges et le pont de Céret; le 1er hussards est partout.

Le 30 avril et le 1er mai, le régiment est en tirailleurs; l'infanterie l'appuie; la charge sonne et il s'empare de la redoute de Montesquiou et de tous ses canons. — 200 prisonniers faits par 15 hussards, la prise du camp de Boulou, celle de 104 pièces d'artillerie, la vigoureuse poursuite de l'ennemi et un grand nombre d'autres prisonniers, tels sont les trophées généraux du 1er hussards, faits, avec le concours de leurs frères d'armes, dans ces mémorables journées; quant aux trophées particuliers à ses détachements ou à ses hommes, les voici : une redoute, 1 officier de génie, 50 hommes, 4 pièces de canons, à l'acquit des hussards Ocher, Didelot et Michel; 10 prisonniers au compte du maréchal des logis Decker et du hussard Gros; 1 canon, 2 artilleurs tués, dont l'un mettait le feu à la pièce, sont le fleuron du soldat Tritz; tandis qu'une déroute complète d'un escadron ennemi est la fleur de 25 hussards du régiment.

On le voit, il n'y a pas que les Arabes de nos jours, qui entendent le travail individuel. Notre vieux Bercheny a su le prouver, comme nos hussards du 1er, ses dignes enfants, le font aujourd'hui.

Les autres trophées, à l'appoint du 1er régiment de hussards, sont, selon l'ordre des dates :

Le 15 mai 1794, d'avoir repoussé une sortie de la garnison de Collioure;

Le 18, d'avoir contribué à la déroute des Espagnols, près Figuières;

Le 28, prise de Collioure et combat de Canteloup; engagement très vif avec l'ennemi;

Le lieutenant Mesmer, avec 50 hussards, se trouve en face d'une colonne de 1,000 hommes et l'arrête; un seul hussard, Vallon, fait un officier prisonnier et mordre la poussière à six espagnols. Un autre, Ackel, simple soldat, surprend un poste, le désarme et l'enlève.

Le 14 août, toujours même année, deux nouveaux triomphes à consigner dans nos fastes : combats de Saint-Laurent-de-la-Mouza et de Rocaseins;

Le 22, prise du camp de Costogne et de la redoute qui le défendait; le sous-officier Garnier se fait jour à travers un gros d'ennemis qui le cernent; il frappe d'estoc, de taille et de pointe; il échappe à leurs coups;

Le 26, nouveaux lauriers; l'ennemi est en déroute à Ullia et Monteilla;

Le 23 octobre, poursuite des Espagnols jusqu'à Bagha; prise des postes de Dori et de Tozas, ainsi que des fortifications de Castrillan;

Le 1er novembre, les Espagnols en pleine déroute, cherchent leur salut sur les versants de la montagne Noire;

Le 17, combat dudit lieu; tous les versants de la montagne Noire sont emportés; tout tombe entre nos mains, les fusils, les bouches à feu, les redoutes, le camp tout entier; le 1er de hussards se précipite à l'arme blanche; il prend deux drapeaux.

De nos jours, son étendard eût été décoré. Le hussard Garnier, avec une témérité incroyable, entrait dans les redoutes et sabrait les canonniers sur leurs pièces.

Mais tous ces trophées n'étaient pas comparables à la perte

que fit, dans ce jour, l'armée française dans la personne du général Dugommier.

« Atteint, dit l'*Histoire de l'Armée*, par un éclat d'obus, il » tomba, la tête sanglante et fracassée, près de ses deux fils et » de quelques officiers d'état-major, qui s'empressèrent de le » relever. Cachez ma mort à mes soldats, dit ce brave général, » en expirant, afin qu'ils achèvent de remporter la victoire, » seule consolation de mes derniers moments. »

Dugommier avait cinquante-huit ans; il était l'idole des troupes, qui avaient pour lui un dévouement sans bornes. Avare de leur sang, on le vit souvent lui-même s'exposer avec la plus rare intrépidité. La nouvelle de sa mort courut bientôt de rang en rang et comme autrefois à la mort de Turenne, un cri unanime se fit entendre : « *Nous avons perdu notre père!* »

Le général Perrignon, qui le remplaça, se montra digne de lui succéder.

Le 20, le combat recommença avec le plus grand acharnement. La victoire des Français fut complète ; le général en chef de l'armée ennemie, *La-Union*, fut, aussi lui, tué; celle-ci laissa sur le champ de bataille 10,000 hommes tués ou blessés (1).

(1) Le général Espagnol comte de La-Union fit, pendant cette journée, des prodiges de valeur. Blessé grièvement d'abord par l'éclat d'une grenade, il mourut sur le champ de bataille. Le général français fit chercher son corps, au milieu des cadavres, lui fit couper les cheveux et les distribua parmi ses officiers, comme un témoignage de haute estime rendu à son adversaire. C'était, quant au général Perrignon, une preuve irrécusable de l'esprit militaire dont il était animé. Il est beau en effet de savoir rendre justice à ses ennemis.

Du reste, à côté de la noblesse du cœur, Perrignon avait la noblesse du sang ; il était lui-même marquis et fut ensuite pair et maréchal de France.

La campagne fut magnifiquement couronnée par la prise de Figuières.

Qu'il soit permis ici à mon cœur d'aumônier et d'ami du soldat, de déplorer, une fois de plus, l'absence du prêtre au champ d'honneur; après tout, le soldat, même dans ces temps, avait la foi; et quand le ministre de Dieu est là pour en soulever le voile, le guerrier sait aussi bien mourir en chrétien qu'en héros. Espérons que le Dieu des armées, si bon, si compatissant, aura des grâces spéciales pour celui qui meurt au combat, après avoir fait noblement son devoir; car, aussi bien, les soldats sont ses enfants.

Pendant ce temps et dans le cours de cette même année 1794, les trophées de l'escadron des Alpes n'étaient ni moins beaux, ni moins éclatants que ceux du régiment en Espagne. C'était de véritables faisceaux de gloire.

—

Armée des Alpes (1794). — Escadron du commandant Blessy, du 1er hussards; capitaine de Juniac de Bégougne.

Au petit Saint-Bernard, l'enlèvement de trois redoutes et de leurs canons, au pied de la montagne, appartient au capitaine de Juniac de Bégougne, qui, le premier, saute dans la redoute, tue le capitaine qui la commande, fait les soldats prisonniers et suivi des hussards de sa compagnie, aussi audacieux que lui, s'empare, avec le même succès, de deux autres positions.

Ce fait, passé sous les yeux du représentant Albitte, valut, au capitaine de Juniac, l'offre du grade d'adjudant-général. Ce digne officier le refusa, en disant qu'il ne l'avait point mérité.

Sublime exemple d'abnégation militaire! Nous devons être fiers de l'avoir eu pour colonel!

Campagne d'Espagne (1795). — Général Perrignon; 25,000 hommes. — 1er régiment de hussards, colonel Glad; entier, moins un escadron en Italie.

Le général Perrignon commence par le siége de *Roses;* on lui objecte qu'il demande l'impossible; il prouve, une fois de plus, que rien n'est impossible au soldat français.

Le 3 février, prise de Roses; le sous-lieutenant Marter est cité dans le 1er hussards.

Le régiment attache le glorieux cachet de son nom, à ce siége d'abord; puis, le 1er mai, à l'affaire de Boscara; deux pièces de canon y sont enlevées par le maréchal des logis Cordier, aidé d'un de ses soldats;

Le 5 mai, à la belle défense du camp de Cistella, d'où les Espagnols sont repoussés avec de grandes pertes;

Le 6, à une reconnaissance poussée par la cavalerie et une partie de l'infanterie, sur les monts Crespia, sur les hauteurs de Boscara et aux abords du Fluvia;

Le 9, à l'attaque et à la prise d'un camp ennemi, de tout son matériel de guerre, de campement, etc., etc., ainsi que d'un grand nombre de prisonniers;

Le 26, à la pleine déroute des Espagnols, qui avaient essayé en vain d'enlever nos avant-postes et un fort parti de français envoyés en reconnaissance;

Le 14 juin, à la victoire de la Fluvia;

Le 17, à la prise de Bilbao.

Tels sont, dans cette campagne, les exploits du 1er régiment de hussards, dont nous avons l'honneur d'écrire les fastes.

L'Espagne en avait assez; la continuation de la guerre eût été pour elle une dissolution complète; elle était déjà comme un

cadavre qui tombe en poussière. Elle demanda donc et obtint la paix.

Le colonel Glad, qui avait commandé le régiment pendant les trois dernières campagnes, le laissa à la fin de 1795. C'était un fier soldat; il eut pour successeur le colonel Bougon-Duclos, aussi digne que lui de le commander.

Pendant ce temps, le 1er hussards avait réparé ses autres pertes; le 20 mai 1796, 100 hussards du 13e y avaient été versés. A cette date, une nouvelle ère de gloire s'était déjà ouverte pour le régiment; il avait reçu l'ordre de quitter l'Espagne pour l'armée d'Italie, dès la fin de 1795; et à l'époque sus-désignée (mai 1796), il était déjà rendu à son poste de guerre, où il rejoignit le détachement du chef d'escadron Blessy et du capitaine de Juniac de Bégougne. Les six escadrons s'y trouvaient ainsi au complet. C'est là que nous allons assister aux prémices de leurs nouveaux triomphes, sous le commandement du colonel Bougon-Duclos.

Mais pourquoi, ici, suis-je obligé, les larmes aux yeux, de voiler d'un double crêpe funèbre les lauriers et l'étendard de mon régiment. La même année 1796, deux colonels vont mourir au champ d'honneur; leur mort est aussi un triomphe; admirons et pleurons; puis, dans les rangs du 1er hussards, se trouvait alors un soldat, déjà vieux de service : Schérer était son nom; successivement brigadier, maréchal des logis, il vint aussi lui, plus tard, mourir au champ d'honneur. Ce militaire était mon parent. La campagne d'Italie s'ouvrait riche de gloire; il y avait là des palmes à cueillir pour tout le monde. Oserais-je avancer qu'il sut en moissonner sa part; on le verra plus loin.

—

Campagne d'Italie (1796). — Général en chef Bonaparte ; 40,000 hommes. — 1er régiment de hussards, six escadrons ; colonel Bougon-Duclos, mort au champ d'honneur.

INSCRIT AU DRAPEAU :

Castiglione, 1796 ; Arcole, 1796.

« Campagne d'Italie, où sa noble auréole
» Se forma de ces mots : *Castiglione, Arcole.* »

Ainsi ma muse avait-elle dit un jour; en effet, cette noble auréole de la campagne d'Italie resplendit des étincelles les plus brillantes; elle porte les noms et dates, comme suit; ce sont :

22 avril 1796, victoire de Mondovi;

25 avril 1796, victoire de Cherasco;

8 mai, passage du Pô à Plaisance;

10 mai, bataille de Lodi; *Lodi*, la rivale de ses sœurs, Castiglione et Arcole.

Il s'agissait là de franchir, à la baïonnette, le pont de *Lodi*, gardé par 16,000 hommes et 24 pièces de canon. Cette tâche est confiée à 6,000 grenadiers, l'élite de nos régiments de ligne.

Masséna, Lannes, Dallemagne sont à leur tête; les grenadiers participent à l'intrépidité de pareils chefs.

La cavalerie, 1er et 7e de hussards, plusieurs régiments de dragons ont ordre de tourner l'ennemi.

Les deux mouvements s'exécutent au pas de course et au galop des chevaux.

La colonne d'infanterie est foudroyée par l'artillerie autrichienne qui la prend d'écharpe; la tête entière est renversée; n'importe, le pont est franchi; l'infanterie ennemie, brisée, renversée, foudroyée, laisse entre nos mains 2,000 prisonniers.

La charge de nos hussards et de nos dragons achève la victoire.

Halte un instant; on le sait, les haltes sont indispensables à la vie du soldat; ici, c'est la grande halte de la victoire elle-même, qui veut réunir sous les yeux du lecteur tous les triomphes de l'armée française. C'est elle qui chargeait Bonaparte de parler en sa place, dans la proclamation suivante, qui trouve peu d'égale dans les fastes de l'antiquité :

« Soldats,

» Vous avez remporté, en quinze jours, six victoires, pris
» 21 drapeaux, 55 pièces de canon, plusieurs places fortes et
» conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait
» 15,000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10,000 hommes....

» Dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné
» des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait
» des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie
» et souvent sans pain..... grâces vous en soient rendues. »

De pareils faits sont marqués au coin du prodige; jamais plus beaux fleurons à la couronne de nos soldats. Mais poursuivons :

30 mai, affaire de Borghetto;

31 mai, affaire des plus chaudes, près Rivoli;

Enfin, les 3 et 5 août, nous sommes à Castiglione, et, ici, constatons, avec bonheur, que le 1er régiment de hussards a été cité à l'ordre du jour dans toutes les campagnes du général Bonaparte, en Italie. Celui de Castiglione est des plus remarquables; il est ainsi conçu :

« Wurmser, général autrichien, ayant été rejeté au-delà du
» Mincio, le capitaine Lemarrois, à la tête de 50 hussards Ber-

» cheny, s'élança à sa poursuite; emporté par son ardeur, il
» tombe sur une colonne autrichienne qu'il essaie de couper,
» mais bientôt, il est enveloppé de toutes parts, percé de plu-
» sieurs coups de sabre et renversé de son cheval. Instruit du
» danger que court cet officier, le régiment, tout plein encore
» de l'enthousiasme de la victoire qu'il vient de remporter au
» pont de Castiglione, fond à son tour sur les Autrichiens, les
» culbute et dégage Lemarrois. Mais ce succès a coûté la vie
» au colonel Bougon, qui a conduit la charge. Sa mort a été
» celle d'un brave; elle est digne d'envie. »

Colonel, les fils et les petits-fils de tes hussards te saluent et te remercient, car tu leur apprends à mourir!

L'histoire comparée porte en ses flancs un immense intérêt, parce qu'elle rapproche le passé et le présent, les hommes et les choses.

De nos jours, le colonel Oudinot, frère de l'ancien colonel du 1er hussards, depuis vainqueur de Rome en 1849, charge les Arabes à la tête du 2e chasseurs d'Afrique qu'il commande, tombe sous leurs coups, s'incline et meurt.

Le lientenant-colonel Berthier, du 4e de chasseurs d'Afrique, trouve la mort au milieu de ses soldats qu'il conduit à l'ennemi.

C'est là la vie, ou plutôt la mort du soldat; car dans les sentiers si âpres de la guerre, les étapes sont marquées, plus encore par des cyprès que par des lauriers.

Aussi bien, tressons une couronne funéraire de plus; élevons un nouveau saule-pleureur, aux pieds d'un laurier. Le colonel Carrowé succède au colonel Bougon-Duclos dans le commandement du 1er hussards; il lui succède aussi dans le glorieux trépas du champ d'honneur. Nous l'allons voir.

—

1er régiment de hussards (toujours campagne d'Italie); colonel Carrowé, mort au champ d'honneur.

C'était, disons-nous, le 5 août, à Castiglione, que le colonel Bougon-Duclos avait été tué à l'ennemi; à partir du 10 août suivant, il est remplacé au corps par le colonel Carrowé, sortant des officiers supérieurs de la même armée d'Italie.

A peine le nouveau chef avait-il été reconnu devant le front du 1er régiment de hussards, qu'arrive l'ordre de marcher en avant. De Castiglione, le régiment et le reste de l'armée devaient avancer jusqu'aux montagnes du Tyrol, les franchir et se porter sur Roveredo. Cette ville est, de ce côté, la clé du pays.

On sait ce que c'est que les montagnes du Tyrol, cimes abruptes et couvertes de neige, étroits défilés, gorges profondes, sentiers presque impraticables, le tout bien gardé, muni de palissades, de baïonnettes et de canons; voilà ce qu'il fallait emporter d'assaut. Les Tyroliens, du reste, sont bons soldats et surtout excellents tireurs. C'était de nouvelles Thermopyles, avec de nouveaux soldats de Léonidas. C'était toujours aussi l'armée autrichienne.

Les dix premiers jours de marche n'offrent pas de difficulté; l'ennemi ne paraît pas; ce sont des promenades militaires à l'instar de celles de nos garnisons.

Le 25, l'armée est aux pieds des montagnes et prend position; les grand'gardes sont placées et les bivouacs établis. On fait les dispositions d'attaque.

Le 27, on doit monter à l'assaut, déloger l'ennemi et escalader les pitons pour descendre dans la plaine.

Le 1er régiment de hussards fait tête de colonne, et pendant

qu'au signal donné, l'armée s'ébranle sur toute la ligne, le colonel Carrowé lance ses échelons au galop pour couronner les hauteurs et charger les bataillons qui veulent l'arrêter. Dans un instant, la mêlée devient terrible; tout est emporté à la pointe du sabre et de la baïonnette, par le régiment et l'armée qui se précipitent, comme une avalanche, sur l'ennemi qui abandonne ses positions et fuit en désordre. Mais la mort qui frappait partout, se trouvait là en embuscade derrière un rocher. Elle saisit au passage le colonel du 1er régiment de hussards, au milieu de ses soldats qu'il entraîne. Désarçonné, il tombe de cheval au milieu des rangs. Il n'existait déjà plus.

C'était le deuxième colonel du régiment tué à l'ennemi, depuis moins d'un mois.

Mais l'ennemi va payer cher le sang du héros. Exalté de la perte de son chef, un escadron, aux ordres du lieutenant Bohn s'élance sur une colonne autrichienne, la met en pleine déroute, et rapporte, aux pieds de son colonel qui meurt, 16 pièces de canons, 7 drapeaux et 500 prisonniers.

C'était le trophée de son sacrifice.

Trompettes de Bercheny, sonnez donc à présent le glas funèbre; voilez d'un crêpe lugubre vos bras, vos sabres et vos étendards; présentez les armes et rendez les honneurs militaires aux guerriers qui sont morts en vous commandant.

Allez! 16 pièces de canons, 7 drapeaux et 500 prisonniers sont un assez beau triomphe; reportez-en la gloire à vos colonels. Les lauriers croîtront sur leur tombe et le Dieu des armées, toujours, je l'ai déjà dit, si bon, si miséricordieux, les recevra là-haut dans son sein. Cette espérance, ce désir, ce bonheur seront le précieux baume qui consolera leurs derniers neveux.

C'était aussi la conséquence des trois célèbres victoires que

l'armée française venait de remporter sans coup férir et où le 1er régiment de hussards avait dépassé le niveau de sa valeur et de sa réputation habituelle.

27-28 août, passage des montagnes du Tyrol que nous décrivons;

2 septembre, autre victoire dans les gorges de ces montagnes;

4 septembre, victoire d'Ala, prise de Roveredo et poursuite de l'ennemi, qui nous laisse une grande partie de son matériel.

Mais, hélas! le colonel Carrowé n'était plus!

Le colonel Bougon-Duclos venait de le précéder dans la tombe!

Tant de braves du régiment, officiers et soldats, étaient tombés avec eux, sans profiter des faveurs de la victoire, qui, pour compensation, s'il en est toutefois dans la mort, les avait comme ensevelis dans les plis de ses drapeaux triomphants.

Tels les héros de Castiglione et de Roveredo.

Et pour qu'aucun ne manque sous le linceul de gloire, dont nous couvrons nos héros, rappelons, par anticipation, mais avec le plus profond chagrin, que le brave capitaine Lemarrois que nous venons de voir, à Castiglione, désarçonné, percé de plusieurs coups de sabre par les Autrichiens et sauvé par le 1er hussards, dont il était une des gloires, au prix du sang de son colonel, est le même qui commanda, comme colonel lui-même et avec beaucoup de distinction, le 2e de chasseurs à cheval, du 20 novembre 1801 au 29 août 1803; général de brigade à cette dernière date, de division en 1805, il vint mourir à Friedland, le 14 juillet 1807.

Hélas! la mort ne connaît ni distance, ni intervalle, ni personne.

Son nom, ainsi que les noms de bien d'autres, vivront à jamais dans les fastes du 1er régiment de hussards, où il avait

pris tous ses grades et dont il avait fait toutes les campagnes, dans la période que nous décrivons.

Cependant, le régiment venait de recevoir pour colonel l'adjudant-général *Picard,* officier de la plus haute distinction, dit le général en chef Bonaparte, dans son rapport du 30 août 1796. C'était lui qui l'avait nommé, et il s'y connaissait à coup sûr.

C'est donc lui qui va commander le 1er régiment de hussards, aussi distingué que son chef.

Le 5 septembre, le colonel Picard entre triomphalement à Trente, à la tête de son régiment; l'ennemi est en déroute, il le poursuit jusqu'à Lavis;

Le 7, il combat à Brenta;

Le 8, à Bassano;

Le 13, il contribue à la prise de Legnano;

Le 15, dans une rencontre heureuse à Saint-Georges, 300 cuirassiers autrichiens tombent au pouvoir de nos hussards;

Le 24 octobre, il est, une seconde fois, à Bassano, où il cueille de nouveaux lauriers. Enfin, la grande affaire est au pont d'Arcole, les 15, 16 et 17 novembre.

Je ne parlerai pas de ces trois horribles journées, nos histoires en sont remplies; le burin les a mille fois reproduites; elles sont partout; je ne parlerai ni des prodiges du général en chef, ni de ceux de l'armée, ni des feux croisés de l'artillerie, ni des charges de l'infanterie à la baïonnette, ni des sonneries des trompettes réunis des hussards, des chasseurs et des dragons; je veux relever un fait inconnu; il me suffit de dire que le succès de la troisième journée est dû presque en entier au caporal Dumontet, de la 51e demi-brigade qui prit un drapeau, franchit le pont d'Arcole, entraîna les troupes qui se jetèrent, à l'arme blanche, sur les Autrichiens et les mirent en fuite, tandis qu'un détachement du 1er hussards, conduit par le capitaine

Nicolas, tournait l'ennemi, que le général Augereau essayait en vain d'entamer depuis plusieurs heures, et complétait sa déroute et la victoire (1).

Le 18 novembre, le colonel Picard traverse Vérone avec son régiment, se met à la poursuite de l'ennemi et le refoule, le 21 dudit, jusque dans les gorges du Tyrol.

C'est là, pour cette année 1796, le terme de nos succès; l'année qui suit en verra surgir d'autres et nous en transmettra la chronique. La chronique est comme la télégraphie du temps.

Dans le courant de cette année 1796, et dès le 20 mai, les vides du 1er de hussards avaient été comblés par 100 hommes du 13e de l'arme, qui y avaient été versés.

(1) Le caporal Dumontet, dit le soldat d'Arcole, est né le 30 mars 1771. — Soldat, caporal à la 51e demi-brigade de ligne, criblé de blessures au pont d'Arcole, pensionné d'une retraite de 275 francs après la campagne; depuis, chevalier de la Légion d'honneur et garde champêtre à Confolans, où il est mort, il y a environ quinze ans.

Je pourrai transmettre, en son temps, à la monographie de son régiment, d'autres détails qui lui sont relatifs.

Je dois ce souvenir au brave 51e de ligne, auquel j'avais offert, des premiers, dans la personne du sous-lieutenant de voltigeurs Henri Bayle de la Martinie, plusieurs exemplaires de mon livre : l'*Aumônier de Régiment;* je le dois en particulier à cet excellent officier (aujourd'hui capitaine au 88e), ainsi qu'à sa compagnie de voltigeurs, qui m'avait alors, d'enthousiasme, donné droit de cité dans ses rangs (1852-1853).

Depuis douze ans, ce souvenir est rajeuni au premier jour de chaque année, par une lettre de son ancien vieux sergent. Chez nous soldats, on le voit, les cœurs ne vieillissent pas.

J'ai dit *le succès de la troisième journée;* et cet héroïsme du caporal de la 51e ne fait qu'ajouter à celui du général en chef, qui en avait donné le glorieux exemple, le premier jour de la bataille. Dumontet avait imité Bonaparte. Les nobles exemples ont parfois des imitateurs dignes d'eux.

—

Campagne d'Italie (1797); général en chef Bonaparte. — 1er régiment de hussards, six escadrons, colonel Picard; sous-lieutenant, à la suite, le futur prince Eugène de Beauharnais.

Le 2 janvier 1797, le capitaine Lemarrois, du 1er hussards, aide de camp du général Bonaparte, venant d'Italie, porteur de quatre drapeaux pris à Arcole, les remet solennellement au pouvoir exécutif, à Paris.

Rivoli, la Favorite et Tagliamento, telles sont les trois victoires qui signalent et terminent cette dernière période de la campagne d'Italie.

La bataille à jamais mémorable de Rivoli fut livrée les 14 et 15 janvier 1797; les armées de ces temps héroïques, dit le major en retraite Merson, ne connaissaient point de quartier d'hiver. Les 1er de cavalerie, 8e et 15e dragons, le 22e chasseurs étaient en ligne de bataille; le 1er hussards, faisant diversion à l'ennemi, le prenait en flanc, sous Anghiari.

Le 16, à la Favorite, le régiment rivalise avec la 57e demi-brigade, qui mérita, dans ce jour, le surnom de *Terrible*, apposé depuis sur son drapeau. Le 1er hussards avait aussi lui, prouvé, dans toute cette campagne, qu'il était digne de la même qualification; le 16 même, un simple hussard de chez nous, *Marchet*, venait de prendre un étendard autrichien.

En février et près de Trévise, le 4e escadron seul charge la cavalerie ennemie, l'enfonce et la poursuit jusqu'à Lovadina.— Ce furent nos derniers triomphes en Italie; Mantoue venait de capituler; le général Wurmser, dont nous avons déjà parlé, était prisonnier de guerre avec 13,000 hommes; Bonaparte allait porter son armée en avant et envahir l'Autriche.

Le 9 mars, le général en chef est à Bassano; il lance de là la proclamation suivante :

« Soldats !

» La prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous
» a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie.

» Vous avez été victorieux dans quatorze batailles rangées et dans soixante-six combats.

» Vous avez fait 100,000 prisonniers, pris 500 pièces de
» campagne, 2,000 de gros calibre, 4 équipages de pont.

» C'est en vous que la patrie met ses plus belles espérances;
» vous continuerez à vous en rendre dignes...... »

Cependant, le mouvement en avant s'exécute; le 1er régiment de hussards est déjà sur la Piave, rivière qui sépare l'Italie du Frioul.

Le 11, il ouvre le feu avec son entrain ordinaire.

Le 12, cette rivière est franchie; une belle manœuvre, ordonnée par le général en chef, tourne l'armée du prince Charles d'Autriche, le bat, disperse une partie de ses soldats et prend Feltre, Cadore, Bellune et Trévise.

Le 1er régiment de hussards a sa grande part dans cette affaire; il charge les hulans, les culbute, les poursuit jusqu'à Conégliano et fait 22 prisonniers.

Le 16, les deux armées sont en présence, sur les deux rives opposées du Tagliamento; c'est la dernière grande bataille de la campagne.

Il est neuf heures du matin, le canon tonne des deux côtés; la cavalerie légère, le 1er régiment de hussards en particulier, exécute, avec distinction, plusieurs charges à l'arme blanche. Le général en chef ne s'engage pas; il médite une surprise, fait former les faisceaux et rompre la ligne. L'ennemi reprend ses bivouacs. A onze heures et sans bruit, Bonaparte reforme ins-

tantanément son front, franchit le fleuve et tombe sur les Autrichiens qui ne s'y attendaient plus.

Tout est emporté à la baïonnette, cette *arme terrible de l'infanterie française.* L'ennemi est battu à plates coutures et mis dans la déroute la plus complète.

En dix-sept jours, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, les deux armées du prince Charles avaient été défaites; tout le pays était conquis; on n'était plus qu'à trois marches de Vienne.

L'armée française était au bivouac devant Simmering; c'est de là et dans la position la plus belle qui fût jamais pour un général, que Bonaparte écrivit au prince Charles, son adversaire, la lettre suivante, qui restera dans les archives de la France, comme un des plus beaux monuments de notre histoire militaire.

« Les braves militaires font la guerre et désirent la paix.
» Celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans? Avons-nous assez
» tué de monde et causé de maux à la triste humanité? Elle
» réclame de tous côtés.... » Puis, après une magnifique ouverture de paix, il ajoute et termine par ces mots : « Quant à
» moi, Monsieur le général en chef, si l'ouverture que je viens
» de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'esti-
» merais plus fier de la couronne civique, que je me trouverais
» avoir mérité, que de la triste gloire qui peut revenir des succès
» militaires. »

L'abnégation, dans les choses ordinaires de la vie, est toujours un héroïsme; mais, l'abnégation, dans l'enivrement du succès, est l'apogée de cet héroïsme.

Le 16 mars 1797, le 4e escadron du 1er de hussards s'avança sur les derrières de l'ennemi et poussa une reconnaissance sur Gradisca; le reste du régiment, détaché en éclaireurs, se distingua, par affaires partielles, à Trieste, Sainte-Croix, Prévald

et sur la route de la Styrie. C'est là que les préliminaires de la paix, signée le 17 avril à Leoben, vinrent arrêter le mouvement du régiment et celui de toute l'armée.

La paix conclue, la campagne était, de fait, terminée.

Nous venons de voir, au commencement de ce chapitre, le capitaine Lemarrois porter à Paris les drapeaux d'Arcole ; l'honneur d'y porter ceux du reste de la campagne est réservé au doyen de nos capitaines, dont suit l'âge et les états de service.

16 avril 1797 : « Je vous envoie, écrit Bonaparte au Direc-» toire, par un capitaine de hussards qui a quatre-vingts ans, » plusieurs drapeaux pris à l'ennemi. »

Ce capitaine était le nommé Jantzen, dont nous rappelons ici qu'il était né à Ingelsheim, s'était engagé en 1738, aux hussards de Bercheny ; sous-lieutenant en 1771 ; nommé capitaine en 1793 ; pensionné pour blessures graves en 1794 ; resté néanmoins au régiment, il avait, lorsqu'il fut chargé de cette honorable mission, quatre-vingt-cinq ans d'âge, soixante ans de service effectif et vingt campagnes.

A soixante-trois ans d'intervalle, le neveu donna une 2e édition de cette formidable guerre, et, sur le point d'entrer en campagne, il disait à ses soldats : « Chaque étape vous rappel-» lera une victoire. Dans la voie sacrée de l'ancienne Rome, » les inscriptions se pressaient sur le marbre, pour rappeler au » peuple ses hauts faits ; de même aujourd'hui, en passant par » Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, vous » marcherez dans une autre voie sacrée, au milieu de ces glo-» rieux souvenirs. » (Proclamation de l'empereur Napoléon III à la nouvelle armée d'Italie, en 1859).

Et le neveu a vaincu comme l'oncle et a demandé la paix, comme lui ; car l'oncle avait dit : « Les braves militaires font la » guerre et désirent la paix. »

De pareilles paroles sont trop en faveur de l'humanité, pour ne pas être immortelles.

Il ne nous reste plus, à présent, qu'à faire connaître les lauréats de la victoire, pendant cette mémorable campagne; nous allons voir qu'elle n'a pas été avare pour le 1er régiment de hussards.

Donc, les premiers prix, mais ceux-ci, hélas! recouverts d'un voile funèbre et ensanglanté, aux colonels Bougon-Duclos et Carrowé, tous deux colonels du régiment, tous deux morts au champ d'honneur, en moins de deux mois; elle est cruelle aussi, parfois, la victoire!

Les autres principaux lauréats sont :

Le capitaine Lemarrois, à Castiglione;

Le hussard Rabold, à Crêma;

L'adjudant Greff, à Borghetto et Roveredo;

Le lieutenant Morin;

Le sous-lieutenant Boshertz;

Le maréchal des logis Neiderst;

Les hussards Grasse, Cordurier et Vis;

Les brigadiers Steingel et Layé;

Ceux-ci à Roveredo et Ala.

Le capitaine Nicolas;

Le lieutenant Bohn;

Le hussard Moy;

Ceux-ci à Anghiari et la Favorite.

Le capitaine Mathis;

Le capitaine Juniac de Bégougne;

Les lieutenants Charnier et Elichinger;

Le sous-lieutenant Dagoreau;

Les brigadiers Vameroy et Philippe;

Les hussards Billot, Cordier, Garnier, Schneider, et Ivant

tous ces derniers, notre vieux lieutenant de 1780, Müller, alors chef d'escadron : tous, en avant de Trévise, à la Piave, à Gradisca et Trieste.

L'histoire comparée va dérouler, sous nos yeux, de nouveaux charmes, en comparant les hommes et les temps.

Nous venons de voir le chef d'escadron Müller, le capitaine Lemarrois, les capitaines de Juniac de Bégougne, Nicolas, Mathis, Jantzen, tous vieux de Bercheny; tous dont on ne savait plus, dès cette époque, de quelle manière faire l'éloge.

Nous avons dit que le capitaine Lemarrois était devenu colonel du 2e de chasseurs à cheval; le capitaine Mathis fut son deuxième successeur dans ce grade et dans ce même régiment. La Restauration même le conserva dans son grade en 1815, lui et bien d'autres; parce que si, en 1792, une partie de l'honneur français était passée dans l'émigration, une autre partie était restée sous les drapeaux, non pas pour l'amour de l'ordre de choses de cette époque, mais uniquement pour préserver la France de l'invasion étrangère.

Telle l'union du 1er de hussards avec le 2e chasseurs à cheval; les Juniac de Bégougne, les Lion et combien d'autres noms qui nous appartiennent, ont marqué dans les rangs de ce régiment et de différents corps de cavalerie.

Aussi bien, l'histoire comparée est pleine de similitudes et de contrastes; ainsi, nous verrons, dans la campagne de 1800 et 1801, le général Laboissière, qui avait été colonel du 2e chasseurs, de 1792 à 1794, commander le 1er hussards faisant brigade avec le 10e dragons, etc., etc.

C'est ainsi que les régiments deviennent solidaires de leur gloire. C'est l'échange de la fraternité. Que n'aurions-nous pas à dire sous ce rapport, si nos limites ne nous arrêtaient pas!

Pacification de l'Italie (1798). — Le 1er régiment de hussards y reste comme pacificateur.

L'Italie respirait enfin à l'ombre et au souffle de la paix. On y laissa une partie de l'armée aux ordres de Championnet, puis de Schérer, généraux français, pour y maintenir la tranquillité et assurer la conquête ; car, comme l'a parfaitement dit le maréchal Bugeaud, duc d'Isly, le plus difficile n'est pas de soumettre les populations et les villes, mais de savoir les conserver. Cette mission de paix fut confiée au 1er régiment de hussards, dans la Valteline.

Pendant ce temps et le 30 mai 1798, 35,000 hommes de cette même armée, vainqueurs de Lodi et d'Arcole, faisaient voile pour l'Égypte, sous le commandement du général en chef de l'ancienne armée d'Italie, Bonaparte.

Nous ne suivrons pas le jeune vainqueur dans cette nouvelle phase de sa gloire militaire ; laissons-le élever ses lauriers à la hauteur des pyramides et au sommet du mont Thabor ; le Nil effrayé semble reculer devant lui ; la mer Rouge s'entr'ouvre en vain pour l'engloutir ; les Arabes, prosternés à ses pieds, l'appellent *le Sultan juste ;* soixante-cinq ans plus tard, nos Arabes d'Afrique seront à ceux de Napoléon III ; laissons-le ; quarante siècles le contemplent encore. Il suffit au souvenir du 1er régiment de hussards, de lui avoir prêté, pour aide de camp, pendant cette campagne, le prince Eugène, sorti de ses rangs, et à la ville de Fontenay-le-Comte, de lui avoir donné pour général, dans cette même expédition, le comte Belliard, un de ses glorieux enfants, dont j'ai parlé en son lieu.

Bientôt, les Pyramides, le Thabor formeront, avec le Saint-Bernard, un triangle au sommet duquel le général Bonaparte

va venir planter le premier fanion d'une nouvelle campagne d'Italie.

Après de célèbres victoires et des prodiges d'habileté militaire, celui-ci fut rappelé en France, où il toucha le 6 octobre de l'année 1799, après une absence de un an quatre mois et sept jours.

Dans le cours de cette année 1799 et le 12 mars, le 1er régiment de hussards avait été renforcé par 50 hommes du 7e *bis* de l'arme, détachement dont le corps principal faisait précisément la campagne d'Égypte, à dos de chameaux et de dromadaires. C'était les hussards du désert.

—

Reprise des hostilités en Italie (1799). — 1er régiment de hussards, toujours commandé par le colonel Picard.

L'absence du général Bonaparte se fit vivement sentir en Italie.

Cette armée avait été accoutumée à y cueillir des lauriers toujours verts; ils allaient bien à la main d'un général de vingt-sept ans; il était vert comme eux; il avait assez de force pour les arracher à l'ennemi; mais la main du général Schérer qui lui succédait, à l'âge de soixante-dix ans, se trouva trop vieille pour les cueillir et trop faible pour les porter; la victoire, mécontente et mal servie, se mutina, devint infidèle et nous fit défaut.

Le 1er régiment de hussards, déjà vieux, mais toujours jeune, sut en cueillir, malgré l'infidèle, et en former un respectable faisceau avec les palmes des :

26 mars 1799, combat de Pastringo; attaque et prise des

redoutes de Polo; passage de l'Adige et déroute de l'ennemi;

5 avril, bataille de Magnano, près de Vérone; retraite sur Alexandrie et Valence;

12 mai, combat de Bussignano, près Valence;

16 mai, affaire en avant d'Alexandrie;

20 juin, combat de San-Juliano;

15 août, devant Gênes, Savone et Novi.

Nous avons dit que la victoire était parfois difficile; il est donc bon, parfois aussi, de lui forcer la main; c'est ce qu'ont fait, dans les batailles ci-dessus dénommées, les lauréats suivants :

Le lieutenant La Harpe; le fourrier Stein, tous deux à Pastringo et Polo;

Le lieutenant Elichinger; le maréchal des logis Berdellée; le hussard Hakel, tous trois à Magnano;

L'adjudant Hermand, à Bussignano;

Le brigadier Didiot, sous Alexandrie;

Le hussard Schérer, à San-Juliano;

Les capitaines Nicolas et Decker; les sous-lieutenants Hatti et Greff, au même San-Juliano;

Les capitaines Nicolas et Tourner; le lieutenant Marter et le brigadier Georges, à Novi.

L'armée d'Italie avait fait un mouvement rétrograde des plus prononcés. Malgré tant de bravoure et de succès partiels, le 1er régiment de hussards et l'armée toute entière ne se trouvaient plus au niveau des événements et devenaient incapables d'en soutenir le poids; c'en était fait; il leur fallait le géant des batailles, leur ancien général. Bonaparte, en effet, revenu d'Égypte et nommé premier consul, partit le 16 mai 1800, pour reprendre le commandement de l'armée d'Italie.

Il ramenait avec lui la victoire.

Campagne d'Italie (1800). — Général en chef Bonaparte, 1er consul. — 1er régiment de hussards, six escadrons, colonel Picard. — Corps d'armée Murat; division Kellermann, 1er et 12e hussards, 3e de cavalerie, 22e chasseurs. La brigade de hussards est commandée par le général Rivaud.

Le 18 mai 1800, l'armée française est sur la cime du grand Saint-Bernard. C'est le premier prodige de cette campagne et une reproduction du passage des Alpes par Annibal et François Ier. Les pieux cénobites de ces solitudes fournissent à nos soldats tout le confortable qui est en leur main, plus un hôpital pour leurs malades. Bonaparte reste une heure au monastère.

L'abnégation, le dévouement et le sacrifice, nous l'avons dit et c'est notre devise, sont le propre de l'héroïsme chrétien, comme de l'héroïsme militaire. Là, sur ces cimes abruptes, ces deux héroïsmes se donnent la main; car les grands cœurs sympathisent et les extrêmes quelquefois se touchent, comme me l'écrivait, en 1855, un officier supérieur du 12e de chasseurs à cheval; puis les soldats descendent du Saint-Bernard pour mourir; les religieux y restent pour souffrir; c'est toujours le même principe. Aussi bien, qu'est-ce, hélas! que mourir! souffrir est bien plus, comme je l'ai dit au volume : l'*Aumônier de Régiment*. Souffrir, en effet, pendant une existence entière, dans des lieux inhabitables, excepté pour la vertu, y vivre au milieu des frimas et des neiges, sans feu, sans eau-de-vie, presque sans pain, y jeûner et y coucher sur la dure, et cela, pour le soulagement de l'humanité souffrante ou en péril; souffrir ainsi, c'est bien plus que mourir! Qui oserait le nier!...

En même temps, le général Moncey traversait le Saint-Gothard, avec 20,000 hommes; Béthancourt, le Simplon, avec

3,000; Chabran, le petit S[t]-Bernard, par la vallée d'Aoste (1), avec 4,000, et Thureau, le mont Cenis et le mont Genèvre, avec son corps d'armée.

Le 20 mai, Bonaparte lui-même avait franchi le Saint-Bernard, revêtu de la fameuse redingote grise, qui est devenue historique.

Avec de telles dispositions, l'envahissement n'était pas douteux, ni la victoire incertaine.

Le 27, le gros de l'armée se concentrait à Ivrée; là, se trouvait la brigade Rivaud, avec une partie du 1[er] hussards; le reste du régiment était aux ordres du prince Murat, dans une autre direction.

Le 28, marche en avant.

Le 2 juin, le général en chef fait son entrée à Milan.

L'armée, forte de 58,000 hommes, occupe déjà la moitié de l'Italie. « Le résultat de ces marches hardies surpassa tout ce » que l'on pouvait attendre, » dit l'*Histoire de l'Armée.*

(1) La vallée d'Aoste fut à jamais célèbre par le martyre qu'y subit la vieille légion thébéenne, forte de 6,000 soldats romains, tous chrétiens, et commandée par saint Maurice, colonel, saint Candide et saint Exupère, officiers supérieurs.

Le christianisme a laissé ses souvenirs partout.

C'est cette légion que le général d'Aurelles de Paladines proposait pour modèle à la légion franco-romaine partant pour Rome, dans son discours du 9 septembre 1866.

« Dans l'avenir qui vous est réservé, soldats, vous pouvez, par votre » valeur, égaler la renommée des vieilles légions romaines; mais n'ou» bliez pas qu'il en est une qui s'est immortalisée par son héroïsme » chrétien : c'est la légion thébéenne. Puisse son souvenir vous guider » et vous servir d'exemple toujours et partout. »

Soit dit, en passant, à l'honneur de saint Maurice, patron des soldats et de ma paroisse.

Le 6 juin, le général Lannes passe le Pô.

Murat se rabat sur Plaisance, avec une division d'infanterie et sa cavalerie. C'est là qu'agit l'escadron du 1er hussards, dont nous avons parlé.

Le même 6 juin, cet escadron combat avec la plus haute distinction, au pont devant Plaisance ; cette ville est emportée. C'est le premier signal de la victoire de Marengo.

Le 9, le général autrichien veut dégager cette ville. Il arrive à Casteggio et fait attaquer les hauteurs qui l'entourent. Sa réserve est à Montebello.

Il a devant lui Lannes avec 8 à 9,000 hommes. Les forces ne sont pas proportionnées, mais la division Chamberlach arrive au pas de course.

A gauche, le 1er hussards, avec le reste de la brigade Rivaud, chasse l'ennemi des hauteurs, serre de près Casteggio, pendant que la droite tourne ce village, qui est immédiatement enlevé par le centre.

Alors, la droite et la gauche dirigées par Chamberlach, se replient sur Montebello ; l'ennemi, vigoureusement attaqué, lâche prise ; sa déroute est complète ; 5 ou 6,000 hommes sont hors de combat.

Lannes reçoit le titre de duc de Montebello.

On allait vite encore à cette époque, quoiqu'il n'y eût pas de voies ferrées.

Le 14, nous sommes à Marengo.

Dans cette journée, le 1er régiment de hussards rend à l'armée les services les plus signalés. « Le capitaine Juniac de » Bégougne, dit la chronique du temps, le même qui, à » l'armée des Alpes, avait refusé le grade d'adjudant-général » et qui, sept ans après Marengo seulement, fut nommé colonel

» du 1er hussards, enleva 17 postes autrichiens, à la tête d'un » faible détachement. »

La bataille de Marengo dura quatorze heures.

De toutes les victoires qui illustrèrent les armes françaises, celle-ci fut une des plus célèbres et des plus chèrement achetées. L'infanterie et la cavalerie y rivalisèrent de zèle ; les généraux, d'habileté. La division de cavalerie Kellermann eut de prodigieux succès ; le général Rivaud y fut grièvement blessé à la tête du 1er hussards ; trois autres généraux eurent le même sort ; le brave et regrettable Desaix y trouva la mort.

L'ennemi avait perdu 7,000 hommes, dont 300 officiers hors de combat, et laissait dans nos mains 3,000 prisonniers et 25 pièces de canon.

Un armistice fut conclu, le 15 juin 1800 ; la paix faite, l'Italie rendue aux Français, le général en chef était à Paris, le 3 juillet suivant.

Hâtons-nous, en ce qui concerne le 1er régiment de hussards, de signaler les nouveaux lauréats de la victoire et de consigner ici les prix qu'elle décerne à ses amis, à l'occasion de cette campagne.

Le 1er grand prix est au prince Eugène de Beauharnais, alors chef d'escadron aux guides, mais que nous avons vu, en 1797, compter comme sous-lieutenant au 1er de hussards ; son beau-père, le général Bonaparte, le plus fidèle interprète de la victoire, se charge de le notifier en ces termes à Joséphine, son épouse et mère propre du héros : « Madame, votre fils marche » rapidement à la postérité ; il s'est couvert de gloire dans toutes » les affaires que nous avons eues en Italie ; il deviendra un » des plus grands capitaines de l'Europe. »

Le 2e grand prix est au général Rivaud, blessé à Marengo, en dirigeant les mouvements du régiment.

Le 3e au capitaine de Juniac de Bégougne, pour les dix-sept actions d'éclat enregistrées plus haut en son nom.

Les accessits sont aux hussards Biscogne, Visconti et Michel.

—

Situation du 1er régiment de hussards, pendant la campagne de 1800.

Corps Murat, détachement.	130	hommes.
id. division Kellermann.	151	*id.*
Corps de Toscane, division Miollis, brigade Pino	220	*id.*
Total.	501	hommes.

Cependant, on touchait au moment où la fin de l'armistice allait être dénoncée ; les Autrichiens avaient encore besoin d'une puissante leçon, pour conclure une paix durable.

Le général Brune fut chargé de continuer et de terminer la guerre. Le général Macdonald devait franchir le Spulgen, traverser le Saint-Gothard et se jeter dans le Tyrol, pour déborder la ligne des Autrichiens et paralyser leurs mouvements en Italie.

L'armée se composait de 12,000 hommes. C'est là que nous allons suivre le 1er régiment de hussards, au milieu des péripéties de tout genre qui l'attendent.

On verra que sa constance égale sa valeur.

—

Campagne d'Italie (1800-1801). — Armée des Grisons, général Macdonald. — Brigade Laboissière, 1er hussards, colonel Picard ; 10e dragons, colonel Cavaignac.

Entreprendre une pareille campagne au cœur de l'hiver,

c'était encore l'impossible à réaliser. Le passage du Saint-Bernard et la retraite de Russie ne sont rien en comparaison de cette ascension du Spulgen, et cependant le courage des Français sut en triompher. L'*Histoire de l'Armée* a quelques belles pages sur les énormes difficultés dont ils ont été vainqueurs.

Le 24 novembre 1800, marche en avant; la première colonne est aux ordres du général Verrières; c'est le génie et l'artillerie.

A une marche de distance, suit Laboissière, avec ses hussards et ses dragons, qui traversent Corvi, remontent le Rhin et sont, le soir même, à travers mille précipices, au pied du Spulgen.

Le 27 novembre, cette dernière colonne gravit la montagne; 30 dragons sont emportés par une avalanche. La colonne est obligée de rétrograder.

Le général Laboissière avait atteint le sommet, avec quelques hommes. Transi de froid, accablé de fatigues, porté par deux paysans, il arrive à un monastère, bâti, comme celui du Saint-Bernard, dans ces solitudes affreuses. Sa colonne, le 1er hussards et le 10e dragons, reste quatre jours sans pouvoir être dégagée. Ils sont sans vivres et presque sans espérance, entourés de précipices.

Le 1er décembre, elle est secourue par la brigade du général Dumas.

On commande en avant. Le 10e dragons revendique l'honneur de l'avant-garde, pour se venger des éléments, qui l'avaient si maltraité.

Le 2e et le 73e de ligne sont à sa suite. On avance.

Les obstacles que venait d'éprouver l'avant-garde n'étaient rien en comparaison de ceux qu'allait éprouver le général en

chef, à la tête de la colonne du centre. Le cadre restreint de cet ouvrage ne me permet pas d'en essayer la description. Ce fut le 6 décembre seulement que l'armée toute entière se trouva réunie à Cambo-Dolcino ; Brune ne l'apprit que le 10 et commença ses opérations en conséquence, de concert avec le corps d'armée de Macdonald.

Le 25, eut lieu la célèbre bataille de Pozzolo, village qui fut pris et repris six fois ; la victoire resta à l'armée française ; les pertes des deux côtés furent immenses ; mais le but du général en chef était atteint, le Mincio franchi. L'Adige le fut le 31 ; les Autrichiens culbutés n'étaient plus en force de s'opposer à la pleine possession de l'Italie par les troupes françaises.

La conséquence de cette campagne fut une paix définitive, conclue à Lunéville et dont le premier consul dicta seul les conditions le 9 février 1801.

La part spéciale que revendique le 1er régiment de hussards et le 10e dragons, dans ces derniers événements (fin de 1800 et commencement de 1801), sont :

Le passage de la Brenta, sous le feu des Autrichiens, qui sont refoulés ;

La prise de Fontaniva et de Citadella, et les combats de Pozzollo, de Montebello et de Castel-Franco.

Un juste et légitime repos était dû à ces deux régiments, qui commencèrent à goûter, dès l'Italie, les douceurs de la paix.

J'ai dit que le général Laboissière, commandant cette brigade, avait trouvé, au monastère du Spulgen, le même empressement qu'avait rencontré Bonaparte au Saint-Bernard. Cette faveur fut, comme l'autre antérieurement, un bienfait ménagé de Dieu pour l'armée française. Elle y trouva un bivouac inattendu, du feu, du pain, de l'eau-de-vie, le veau gras, peut-être.

Le 1er hussards et le 10e dragons leur doivent, en particulier, reconnaissance à ces héros de l'humanité, à ces dignes représentants de Jésus-Christ, des soins donnés à leur général, presque mourant, et de ce ravitaillement improvisé.

C'est que le prêtre est toujours l'ami de l'homme, l'ami du soldat. Il est la sentinelle avancée et penchée sur l'abîme, pour crier : qui vive? au malheureux qui va périr. Il a dans ses yeux une larme, dans son cœur une aspiration, dans sa bouche un mot d'amour et de charité, dans sa bourse une obole, pour soulager la douleur et consoler l'infortune.

Les vieux hussards de Bercheny et les dragons, en remontant à cheval, ont dû, aux sonneries de leurs trompettes, présenter les armes à ces pauvres moines qui les avaient sauvés et dont la prière continuait à les bénir et allait les accompagner au milieu de périls et de combats nouveaux.

A tant d'années d'intervalle, je les remercie moi-même, prêtre comme eux, au nom de mon régiment et au nom de celui de mes parents le hussard, depuis maréchal des logis *Schérer*, qui s'y trouvait alors. Merci de tant de bienveillance.

Ces pauvres moines furent là, les vrais aumôniers de l'armée française.

Nous verrons de nouveau le 1er hussards, en 1865, au milieu des trappistes de Staoüeli, en Afrique, et nous nous rappelons qu'en 1775, il avait un religieux pour aumônier.

Je ne laisserai pas cet abrégé de la campagne des Grisons, sans appeler l'attention de mes lecteurs sur une fleur naissante de notre régiment.

Vers cette époque et pour que les gloires que nous perdions par les armes fissent moins de vide dans nos rangs, venait s'inscrire à côté de celles que nous gardions, pour en conserver l'heureuse tradition, un tout petit jeune homme, à peine sorti

du collége de Sorrèze (tenu de nos jours par le célèbre Lacordaire), où il avait fait d'excellentes études.

Il s'engagea, comme simple soldat, le 23 septembre 1800, au 1er régiment de hussards, qu'il rejoignit en Italie. La campagne des Grisons fut son étrenne ; presque aussitôt brigadier, il passait maréchal des logis le 1er décembre suivant.

Il s'appelait *de Marbot* (Jean-Baptiste-Antoine-Marcellin), fils d'un général de division. Nous le verrons plus tard, colonel d'un régiment de cavalerie qui me fut très cher, le 8e de chasseurs à cheval, en 1829, et mourir général de division, lui-même. Nous y reviendrons en son lieu.

Le 1er régiment de hussards, des gorges du Tyrol et de la Valteline, se trouvait à moitié chemin de la Hongrie, où s'était retiré le colonel de Bercheny. Les échos répercutés des montagnes devaient lui renvoyer les sonneries triomphales de son ancien régiment, qu'il avait quitté depuis dix ans. La fidélité est honneur, ai-je dit, elle est aussi sacrifice et je n'en connais pas de plus grand pour un colonel, que celui de laisser un vaillant régiment; aussi bien, le régiment est sa famille.

Nous avons dit que lorsqu'il était en garnison à Fontenay-le-Comte, le colonel de Bercheny était allé au château du Parc-Soubise, rendre visite à la famille de Chabot qui l'habitait. Cette excellente famille avait émigré. C'est vers ce temps qu'elle retrouva en Hongrie les Bercheny, ses parents et reçut à son tour, de leur générosité, l'hospitalité qu'elle lui avait autrefois donnée.

Le 18 janvier de cette année 1801, avait paru une circulaire ministérielle, ordonnant, dans tous les régiments de l'armée, la rédaction d'un historique du corps.

—

Après tant de campagnes, les bienfaits de la paix, le repos, les récompenses.

Revenons donc à notre 1er régiment de hussards et cette fois, trompettes, sonnez le repos et la paix ; faisons ici la grande halte de cet ouvrage, et formons les faisceaux.

Il y avait juste dix ans, que le 1er hussards était aux prises avec l'ennemi sans débrider. J'ai dit tout à l'heure que le repos, après dix ans de combats continus, est un repos justement acquis. Le régiment l'eut en 1802 et 1803.

Nous avons relaté les actions d'éclat en général et les beaux faits en particulier du régiment, pendant la période qui finit. Les citations ne nous ont pas manqué, on l'a vu ; notre tâche n'est cependant pas remplie. La patrie et l'armée ne se croyaient pas quittes avec de pareils soldats.

Le 10 mai 1802, elles voulurent distribuer, aux plus méritants, des armes d'honneur. Nous allons désigner, quant au 1er régiment de hussards, les noms des nouveaux élus.

Didiot (Pierre), maréchal des logis au 1er de hussards, reçut un sabre d'honneur, pour s'être fait remarquer dans une charge contre une colonne d'infanterie, à laquelle il fit plusieurs prisonniers.

Filleul (Célestin), maréchal des logis, obtint un mousqueton d'honneur, pour avoir tué un chef d'escadron autrichien et délivré son capitaine qui venait d'être fait prisonnier.

Fritz (François), brigadier, un sabre d'honneur, pour action d'éclat à Marengo et y avoir fait plusieurs prisonniers.

Lahaye (Charles), maréchal des logis, eut un sabre d'honneur, pour avoir enlevé une pièce de canon, dans une charge de cavalerie.

Michel (Joseph), hussard, un mousqueton d'honneur, pour avoir pris une pièce de canon dans une charge et avoir fait plusieurs prisonniers.

Poncet (Philippe), hussard, un mousqueton d'honneur, pour avoir fait plusieurs prisonniers.

Schérer (Gaspard), hussard, un mousqueton d'honneur, pour avoir fait un officier prisonnier et s'être emparé d'une pièce de campagne, dans une charge de cavalerie, à Marengo.

On se rappellera la note que j'ai mise à l'endroit de ce hussard, dans le cours de ce qui précède, pages 69 et 86.

Je tiens aussi à grande gloire pour le régiment, d'apposer ici la note suivante :

Pozac (Joseph-Simon), maréchal des logis chef au 12e de hussards, reçut, à la même date, un sabre d'honneur, pour avoir donné des preuves de la plus rare intrépidité aux batailles de Montebello et de Marengo.

Vingt-huit ans après, l'intrépide Pozac était colonel du 1er régiment de hussards, qu'il a commandé avec beaucoup de distinction, du 17 août 1830 au 11 août 1835. Je salue, en lui, notre futur colonel.

Lors de l'institution de l'ordre de la Légion d'honneur, en 1801, l'article 1er du titre 2e, portait :

« Sont de droit, membres de la légion, tous les militaires » qui ont reçu des armes d'honneur. »

Un arrêté du 15 août de l'année précédente (1800), avait prescrit que les noms des militaires qui avaient obtenu des armes d'honneur, seraient inscrits sur une table de marbre dans l'enceinte de l'hôtel des Invalides, avec désignation du département et de la commune où ils étaient nés.

C'est la dernière, mais la plus belle palme de ce chapitre ; il ne pouvait être mieux terminé.

Mais, je m'aperçois qu'un nom manque à l'appel : ***Marchet,*** cité plus haut pour avoir pris un drapeau et qui reçut, en récompense, une arme d'honneur. Manquent aussi à la panoplie que nous érigeons quatre autres drapeaux, pris par le régiment le 21 juin 1794, au combat des postes de l'*Étoile* et de *Bézalu*. J'ai recueilli, après coup et à force de recherches, ces fleurs oubliées ailleurs et je m'empresse d'en consigner le souvenir; car ici, il ne doit y avoir aucune absence, aucune omission.

Notre appel est, à l'endroit du 1er de hussards, ce qu'est l'appel de Latour-d'Auvergne à l'égard du 46e de ligne.

Dans nos fastes, on est présent même après la mort; on compte toujours à son escadron.



CHAPITRE III.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN BERCHENY (1804 A 1815).

Empire français (1804). — Inauguration de la Légion d'honneur. — Distribution des aigles. — Camp de Boulogne, 80,000 hommes, dont le 1er régiment de hussards aux ordres du colonel Rouvillois (cinq escadrons).

Après la République romaine, advint l'Empire romain; de même, après la République française, advint l'Empire français, avec cette différence que le César français put jouir de ses œuvres, avantage que n'eut pas le César romain.

L'ordre du jour est l'Empire; le mot d'ordre est Napoléon.

Les signes du ralliement sont l'inauguration de la Légion d'honneur et la distribution des aigles. Le quartier-général de la première est dans la chapelle de l'hôtel des Invalides, le 14 juillet 1804; le quartier-général de la seconde est au camp de Boulogne, le 15 août de la même année, pour le moment; bientôt, il sera partout où il y a une capitale, en Europe.

Nous sommes en 1804, à la distribution des aigles; c'est là

que le 1er régiment de hussards reçut, comme tous les autres, son nouveau drapeau. Quarante-huit ans plus tard (10 mai 1852), eut lieu, à la veille d'un second Empire, une autre distribution semblable. J'avais le bonheur de me trouver là et de voir, de mes yeux, bénir cette aigle, fille de la première, déposée aux mains du colonel d'alors, comte Lion, aujourd'hui général.

Ici, ce fut le colonel Rouvillois, nouvellement promu, qui eut cet insigne honneur.

Ainsi, l'histoire d'un siècle est à peu près l'histoire de tous les siècles; les hommes et les choses sont toujours les mêmes. Aussi, l'observateur qui se pose au-dessus de l'horizon des temps, pour en contempler la suite, est comme Dieu; il embrasse tout d'un seul coup d'œil.

« Son vaste souvenir embrasse le présent, le passé, l'avenir. »

C'était de belles étrennes, que celles que venait de recevoir le colonel Rouvillois, pour prise de possession du 1er régiment de hussards. Le brave Picard, noté comme tel, avons-nous vu, par Bonaparte, à sa promotion et qui l'avait commandé, en grandissant toujours, depuis 1796 jusqu'à 1803, venait d'être nommé général de brigade. Rouvillois était digne de son aîné. Tout cela était un faisceau de nobles prémices qui demandaient et promettaient beaucoup; car *noblesse oblige.* Cet officier supérieur sut se mettre au niveau de la position que les événements lui faisaient; il sut même, comme bien d'autres, la dominer. Car, aussi lui, il avait fait ses preuves.

Le colonel de Rouvillois sortait du 5e de dragons. Ce régiment et le 1er de hussards étaient déjà de vieilles connaissances. Ils avaient servi ensemble, en 1792, à l'armée du Nord, sous Kellermann; en 1796 et 1800, à l'armée d'Italie, sous Bonaparte; en 1800, lors de la victoire de Marengo, il y avait même

un escadron de chacun des deux régiments, détaché, comme escorte, près du prince Murat, commandant la cavalerie de réserve.

La vie des camps a son intimité, et le commandant Rouvillois, du 5e dragons, n'était pas du tout *dépaysé* colonel du 1er hussards. C'est une belle chose que la fraternité qui règne dans tous les corps, surtout en campagne. Du reste, bien entendue, c'est la fraternité de l'Évangile.

En même temps, je l'ai insinué, le nouveau colonel apportait au régiment de beaux titres de gloire.

La chronique du temps rapporte qu'à Brixen, en 1796, le chef d'escadrons Rouvillois, du 5e dragons, à la tête de quarante de ses soldats, mit en déroute un escadron ennemi.

Le même jour, il se trouve, avec un trompette et un brigadier d'ordonnance, en face de cinquante hommes d'infanterie; il les charge, les force de se rendre et les fait prisonniers avec leur commandant.

A Clausen, il est un instant distancé de son trompette et de son brigadier; surpris par six dragons autrichiens, il passe au milieu d'eux, comme un éclair, frappant d'estoc et de taille, au galop de son cheval; son sabre se brise; il est blessé; ses deux soldats le rejoignent, le dégagent et font mettre bas les armes aux dragons.

Tel le colonel Rouvillois. Tel le dévouement et le sacrifice puisés à l'ombre du drapeau, qui est un des emblèmes de ces vertus.

Neuf aujourd'hui, resplendissant d'or ou d'argent, nous le reverrons, ce drapeau, après s'être reposé sur l'Europe entière, nous revenir noir de poudre, de sang et en lambeaux; tels avons-nous vu retourner ceux de 1852, après la guerre de Crimée et d'Italie. C'est que le champ d'honneur, où nos braves

se mesurent, est, avant tout, le champ du sacrifice. Donc, dévouement partout; partout sacrifice.

—

Campagne d'Autriche (1805). — Grande armée; 6e corps, maréchal Ney; 1re division, général Dupont; 1er régiment de hussards, trois escadrons, colonel Rouvillois; — division de cavalerie, général Tilly; brigade Dupré, deux escadrons du régiment; — dépôt à Coblentz.

> **Ses campagnes de Prusse et surtout les lauriers,**
> **Que surent à Eylau moissonner ses guerriers.**
> **Ses campagnes d'Autriche et, plus tard, les Espagnes**
> **Unissant à leur tour, dans diverses campagnes,**
> **Les lauriers de l'Empire aux lauriers de nos rois;**
> **Ici, mil huit cent neuf.....**
>
> ***(Inscription au drapeau.)***

Le 28 août 1805, le 1er régiment de hussards quitte le camp de Boulogne et part d'Étaples; il traverse le nord de la France, de l'ouest à l'est, en vingt-huit jours.

Le 25 septembre, il est à Hagueneau; le 26, il passe le Rhin à Spire, sur un pont volant.

Avant de franchir ce nouveau Rubicon, l'empereur avait adressé la proclamation suivante à son armée :

« Soldats!

» Votre empereur est au milieu de vous; vous êtes l'avant-» garde d'un grand peuple; s'il est nécessaire, il se lèvera tout » entier à ma voix, pour confondre et dissoudre cette nouvelle » ligue.... Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à » faire, des fatigues, des privations de toute espèce à endurer. » Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons et

» nous ne prendrons pas de repos que nous n'ayons planté nos » aigles sur le territoire de nos ennemis. »

Le 27 septembre et jours suivants, le 1er régiment de hussards est en marche sur Stuttgard, Esslingen et Weilhem.

Le 7 octobre, il arrive à Heidenheim, avec le corps d'armée dont il fait partie; le 9, il se porte sur Albeck, Langenau, Güntzbourg et Leiphem; le 11, le corps d'armée est devant Ulm et en face de l'ennemi.

C'est le maréchal Ney, avons-nous dit, qui le commande. L'empereur arrive, le même jour, à son quartier-général et ordonne l'attaque du pont d'Elchingen. Ce pont est enlevé, comme par enchantement, à la baïonnette de nos fantassins et l'arme blanche de nos cavaliers : 3,000 hommes sont faits prisonniers par le maréchal Ney, qui, à partir de ce jour, devint duc d'Elchingen.

Son corps d'armée avait tout balayé sur son passage; les autres corps partis de différentes directions et convergeant vers un point convenu, qui était l'importante ville d'Ulm, en avaient fait autant. Le prince Ferdinand, traqué de toutes parts, est obligé, avec le reste des troupes que nos armes n'ont pas dispersées, de se réfugier dans cette place.

Le 11, au soir, Ulm était complètement investie. Impossible de songer à la résistance. L'empereur, pour éviter le sang du soldat, fait offrir une entrevue au prince autrichien, lui montre l'impossibilité de la défense et l'engage à capituler. C'était le 15 octobre; le prince demande deux jours de réflexion et le 17, les conditions de la capitulation sont réglées.

En conséquence, le 28 octobre, à trois heures du soir, 18 généraux, 27,000 autrichiens, 60 pièces de canon, défilent devant l'empereur, après avoir mis bas les armes.

« J'avais remporté depuis dix ans, bien des succès, dit Napo-

» léon, mais jamais je n'avais joui d'un triomphe pareil à celui » d'une armée entière, défilant à mes pieds et déposant ses » armes, ses canons, ses drapeaux. »

Nous avons eu de nos jours, en 1863, un fait d'armes à peu près identique dans la reddition de Puebla, au Mexique. Nos lauriers naissent également dans l'ancien et le nouveau Monde; tous les climats leur sont hospitaliers.

Pendant ce temps, le 1er régiment de hussards ne se reposait pas.

Dès le 15 octobre et pendant les préliminaires de la paix, il avait fait, avec la 1re division, un mouvement en avant sur Albeck et rejoint la cavalerie de réserve du prince Murat. Il dut à ce mouvement le bonheur de se trouver au combat de Donawert, où lui, 1er de hussards, opérant de concert avec le 1er de carabiniers, exécute une charge si heureuse, que ces deux régiments seuls s'emparent de tous les parcs d'artillerie et de tout le bagage du corps d'armée du général autrichien Mack.

Sans coup férir, il est sur les traces du général Werneck, qui bat en retraite sur Giengen. Le 1er de hussards le serre de près, le refoule à Nehrenstetten, le charge à Neresheim et le fait capituler devant cette ville.

C'était la première campagne des aigles françaises; quinze jours leur avaient suffi; elle était terminée.

L'armée autrichienne était anéantie; 60,000 hommes sur 100,000, étaient prisonniers.

200 pièces de canon, tout le parc, 90 drapeaux, tous les généraux, voilà les fruits de la victoire. Le 1er hussards en avait cueilli sa part; aussi, les témoignages de satisfaction donnés par l'empereur, dans le dixième bulletin de la grande armée et l'ordre du jour du 20 octobre, vont-ils, en ce qui le concerne, directement à son adresse.

Les conséquences valaient les prémices.

Mais, l'armée russe arrive à marches forcées, recueille les restes des vaincus et recommence la guerre. Le 1er régiment de hussards et sa division rejoignent le maréchal Mortier, sur la rive gauche du Danube. On marche sur Vienne; c'est là le mot de ralliement de la grande armée.

Le 24 octobre, Napoléon était à Munich; le 5 novembre, le quartier-général est à Lintz.

À Amstetten, l'armée russe, culbutée par les dragons et les grenadiers d'Oudinot, bat en retraite, traverse le Danube et laisse Vienne à découvert.

Murat, impatient d'y entrer le premier, part au galop de ses chevaux et ne s'arrête qu'à deux lieues de cette capitale. Entraîné par l'impétuosité de Murat, Mortier se précipite à sa suite; la division Galzan, qui l'accompagne, s'avance au pas de course; mais il existe malheureusement entre elle et les divisions Dupont et Dumonceau qui suivent, un jour de marche d'intervalle.

Le 11 novembre, Mortier rencontre l'avant-garde russe et la repousse; mais tandis qu'il marche en avant, 10,000 russes, descendant des hauteurs de Dirnstein, lui ferment le défilé, l'enveloppent et le coupent. Le carnage devient affreux; il charge à la baïonnette, mais les russes sont inébranlables; la division Galzan, à moitié détruite, n'a plus de munitions; elle va succomber sous le nombre, quand le 1er régiment de hussards de la division Dupont se précipite, avec le reste de l'infanterie, au milieu des coups multipliés de la mort et culbute l'ennemi. Celui-ci est en déroute; le champ de bataille est à nous; alors les soldats de la division Galzan se jettent dans les bras de ceux de la division Dupont; hussards du 1er et fantassins s'embrassent, se remercient, et les secourus s'écrient :

« Braves camarades, c'est à vous que nous devons la vie. »

Cette victoire amena la capitulation de Vienne, qui eut lieu le 13 novembre.

Le 29 novembre, la grande armée faisait sa jonction avec l'armée venant d'Italie, et le 1er décembre eut lieu la fameuse journée d'Austerlitz, gagnée par l'empereur Napoléon sur les deux empereurs d'Autriche et de Russie.

L'ennemi y perdit 45,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers, 20 généraux et plusieurs aides de camp.

Les Français prirent 200 canons, 400 voitures d'artillerie et 45 drapeaux, parmi lesquels ceux de la garde impériale russe.

Le général Rivaud, qui, en 1800, avait une brigade de cavalerie, où se trouvait le 1er de hussards, commandait ici une division. Notre ancien colonel, le général Picard, y était à la tête d'une brigade composée du 2e hussards, colonel Barbier, et du 4e, colonel Burthe.

Le parent dont j'ai parlé, brigadier depuis, gagna, pendant cette campagne, les galons de maréchal des logis au régiment.

J'annote à la gloire de ma ville natale (Fontenay-le-Comte), que le chef d'état-major de toute la cavalerie était le général de division comte Belliard, dont j'ai eu occasion de parler ailleurs.

Trois jours après, Napoléon dictait de son bivouac même d'Austerlitz, à l'empereur d'Autriche, les conditions de la paix de Presbourg (5 décembre 1805).

Campagne de Prusse (1806). — Grande armée; 6e corps, maréchal Ney; 1re division, général Dupont; 1er régiment de hussards, colonel Rouvillois. — Depuis : réserve de cavalerie, prince Murat; division de cavalerie légère, général Lasalle; brigade Savary, 1er régiment de hussards, 7e régiment de chasseurs.

L'empereur des Français reçoit du roi de Prusse, un défi pour le 8 octobre 1806. Accepté; dès le 6, Napoléon, parti de Paris, était à son quartier-général de Bamberg.

L'armée française compte 180,000 combattants, divisés en six corps, commandés par les maréchaux Bernadotte, Davoust, Soult, Ney, Lannes et Murat.

Le 8 octobre, l'empereur est à Crosnach; tous les corps opèrent leur mouvement en avant.

Murat, avec sa cavalerie légère, s'avance jusqu'à Saalburg; il franchit le Saal, malgré une vive opposition de l'ennemi.

Le 9, les Prussiens sont en fuite; Scheleitz est emportée. La cavalerie légère les atteint, les attaque et les bouscule.

Les honneurs de ces deux journées sont pour le 4e hussards, le 5e chasseurs à cheval, les 25e et 27e d'infanterie légère.

D'un autre côté, la division Suchet formant la tête de colonne de l'aile gauche, rencontre, le même jour (9 octobre), l'avant-garde des Prussiens, commandée par le prince Louis de Prusse. L'infanterie se précipite sur eux au pas de course et y jette le désordre. Le 9e et le 10e de hussards s'y couvrent de gloire, enfoncent la cavalerie ennemie, tandis que l'infanterie, coupée du reste de l'armée, est jetée dans un marais ou dispersée dans les bois.

1,000 prisonniers, 600 tués, 30 pièces de canon, tel est le résultat de la journée; pour comble de malheur, l'infortuné prince Louis est tué d'un coup de pointe, par un maréchal des

logis du 10e régiment de hussards, dans la belle charge poussée par ce corps, conjointement avec le 9e de l'arme. D'autre part et comme compensation, car tout vit d'équilibre dans ce monde, ce dernier y perd son colonel, le valeureux Barbanègre. Pendant ce temps, le 1er régiment de hussards et le 7e chasseurs à cheval avaient été détachés du corps de cavalerie Murat, pour opérer une diversion à gauche sur un corps d'armée prussien qui menaçait notre droite. Ils poussèrent jusqu'à Wismar, sur la Baltique, sous les ordres du général Savary.

Cette brigade eut le bonheur de trouver l'ennemi qu'elle cherchait et de se mesurer avec lui de la manière la plus brillante. Le colonel Rouvillois fut une fois de plus content de son 1er hussards, qui, pour cette action d'éclat, fut cité à l'ordre de l'armée, dans le vingt-huitième bulletin. Ce ne fut pas tout. L'ordre du jour, daté de Berlin, le 7 novembre 1806, portait : « L'empereur a témoigné sa satisfaction au 1er de hussards et » au 7e de chasseurs; ces deux régiments, sous les ordres du » général Savary, ont tourné, près de Wismar, sur la Baltique, » le général prussien Husduun et l'ont fait prisonnier avec deux » brigades de hussards et deux bataillons de grenadiers. Ils ont » pris aussi plusieurs pièces de canon. »

Telle fut la belle part que notre régiment prit à la sanglante bataille d'Iéna, qui eut lieu le 14 octobre de cette année 1806.

60 drapeaux, 300 pièces de canon et des magasins immenses étaient tombés en notre pouvoir. Un tiers de l'armée prussienne détruit ou prisonnier; 30 généraux tués, blessés ou pris et 324 autres officiers partageant relativement le même sort, arguent de la perte de l'ennemi.

Le 25 octobre, les Français firent leur entrée solennelle dans Berlin.

Un seul général avait échappé et essayait de recueillir les

débris des Prussiens et d'en centraliser le commandement; c'était le prince de Hohenlohe; mais Murat, avec sa cavalerie légère, est à sa poursuite. Atteint et battu par nos troupes, le prince est deux fois sommé de se rendre; il répond deux fois : *Non*. — *Eh bien!* dit Murat, *je le ferai sabrer!*

A ces mots, 16,000 hommes d'infanterie de la garde, 6 régiments de cavalerie, 45 drapeaux, 64 pièces d'artillerie nous sont rendus.

Sur ces entrefaites, le brave Lasalle, cet autre Yusuf du temps passé, avait pris l'extrême avant-garde, avec sa division de cavalerie légère, à laquelle appartenait le 1er régiment de hussards. Il se présente devant Custrin, déjà loin au nord de Berlin, somme le gouverneur de se rendre; celui-ci sollicite la faveur de sortir avec armes et bagages. Lasalle s'y refuse, et, chose presque inouïe dans l'histoire de la guerre, une place de premier ordre, armée de 150 canons, se rend, avec 6,000 hommes de garnison, à une division de cavalerie légère.

La campagne de Prusse n'avait duré que sept semaines; c'est encore un prodige des temps modernes.

Rentrons donc à nos bivouacs, pour nous compter, nous renouveler, dire adieu aux uns, à revoir seulement aux autres et nous réorganiser un moment; et ici, à revoir au 7e régiment de chasseurs à cheval, qui cesse de faire brigade avec nous.

Nous nous retrouverons plus tard, à l'armée d'Espagne, en 1823, formant de nouveau brigade ensemble, aux ordres du général de La Rochejacquelin, le balafré de la Moskowa.

Les régiments, comme corps, se succèdent; ils ne meurent pas.

Ajoutons ici par anticipation et pour ne pas interrompre le récit de la campagne suivante, qu'à la fin de 1806, le colonel Rouvillois laissa le 1er régiment de hussards. Il eut le bonheur

de cueillir quelques-uns des premiers fleurons de la campagne de Pologne, qui commença dès le 20 novembre de cette année, et qu'il fit pendant un mois environ; le reste de ses lauriers fut au compte de son successeur, le digne baron de Juniac de Bégougne.

C'est le même qui avait pris tous ses grades au régiment, que nous avons vu figurer par mille actions d'éclat dans nos rangs et qui nous appartenait à tant de titres; homme du devoir, comme son prédécesseur, modèle aussi du dévouement et de l'honneur, l'une des gloires du 1er hussards.

Dix-sept jours après, c'est-à-dire le 17 janvier 1807, le 1er régiment de hussards faisait ses adieux à une autre de ses gloires, le commandant Mathis, qui avait, pendant et depuis tant d'années, si bien conduit ses escadrons dans le chemin de la gloire. Cet officier supérieur était nommé colonel du 2e de chasseurs à cheval, en remplacement du colonel Bousson, admis à la retraite.

C'était, avec le colonel Lemarrois, le deuxième chef de corps que le 1er de hussards fournissait à ce régiment, depuis huit ans, comme je l'ai mentionné plus haut.

—

Campagne de Pologne (fin de 1806-1807). — Grande armée; réserve de cavalerie, prince Murat; division de cavalerie légère, général Lasalle; 1er régiment de hussards, six escadrons, colonel Rouvillois, fin 1806; passé, en 1807, aux ordres du colonel de Juniac de Bégougne; — dépôt à Coblentz.

Les points de ralliement de cette campagne sont Eylau et Friedland, deux des batailles les plus meurtrières du premier Empire. Cette fois, nous avions affaire non-seulement à l'armée

prussienne, encore formidable malgré sa défaite, mais à une armée russe qui s'avançait précipitamment sur nous.

La grande armée était toujours la même, sauf quelques modifications de détail. En somme, eux et nous, nous étions les soldats d'Austerlitz.

En campagne, on est heureux d'être dans la cavalerie légère, parce que l'avantage de l'avant-garde lui est généralement réservé.

Dès le 20 novembre 1806, nos troupes avaient atteint la Vistule ; Murat, à la tête de sa cavalerie, précédait les généraux Lannes et Augereau.

Le 27, on est en vue de Varsovie ; le 30, Murat et Davoust y font leur entrée ; le 19 décembre au soir, l'empereur y fait la sienne.

Pendant ce temps, le 1er régiment de hussards, qui avait eu la mission de se porter en avant, sur la gauche de l'armée, pour couvrir l'entrée de nos troupes à Varsovie et garder la Vistule, rencontre les cosaques près le pont du Bug, que nous avions tout d'abord occupé. Le colonel Rouvillois est là, avec un escadron du régiment, soutenu par le 13e chasseurs à cheval ; l'occasion était belle, attrayante pour les soldats ; les hussards du 1er allaient commencer le coup de main de ce côté. Les cosaques se précipitent sur eux, avec leurs cris et leur fureur ordinaires. Mais ils ont affaire à ces vieux hussards de Bercheny, qui portaient presque tous leurs trois chevrons sur leur bras gauche. On se bat à l'arme blanche. Les cosaques sont reçus de pied ferme ; battus, sabrés par nos soldats, ils sont poursuivis, tués ou faits prisonniers.

C'était là le coup d'essai du 1er hussards pour cette campagne, et ce coup d'essai parut si beau à l'empereur, qu'il le fit porter à l'ordre du 44e bulletin de la grande armée.

Là, le cours de la Vistule était à nous; le général Lasalle dirige le 1er régiment de hussards sur Thorn, ainsi que le reste de sa cavalerie, y entre avec le corps du maréchal Ney et poussant en avant, dans une ligne parallèle à celle qui conduisait à Varsovie, mais plus au nord de cette place, couvrant toujours le gros de l'armée, arrive à Biezun et s'en empare. Un corps prussien, commandé par le général Lestocq, veut le déloger; mais nos escadrons le repoussent et lui font quelques centaines de prisonniers.

Le 24, le régiment est à Nasielk et se bat avec beaucoup de distinction, sous les yeux mêmes de l'empereur.

Le 26 décembre 1806, il est à la bataille de Pultusk, où il se couvre de gloire.

Cette bataille fut comme l'inauguration du nouveau grade qui mettait le colonel de Juniac de Bégougne à la tête du 1er régiment de hussards. Un grade est toujours bien inauguré, quand il l'est par la victoire. Aussi bien, la victoire le connaissait depuis longtemps et était accoutumée à lui départir ses faveurs.

Nous n'avions là que 18,000 hommes, aux ordres de Lannes, contre 45,000 russes. On se battit un jour et une nuit entière avec le plus grand acharnement. Enfin, vaincus là et repoussés par les autres corps, sur une étendue de vingt-cinq lieues, les Russes opérèrent un mouvement rétrograde pour se concentrer et aviser.

On resta en observation jusqu'au 25 janvier 1807. Profitons de ce court intervalle pour enregistrer avec bonheur l'acte de prise de possession de notre nouveau chef de corps et le voir officiellement placé à la tête du régiment.

Et vous, ô vieux de Bercheny, vous, noble 1er hussards, vous le connaissez bien celui qui depuis plus de vingt ans, con-

duit vos pas à la victoire, le brave commandant de Juniac de Bégougne.

Eh bien! de par l'empereur, vous le reconnaîtrez pour colonel.

Hussards, présentez armes; trompettes, vos fanfares au nouveau colonel.... Il est installé.

Mais, doucement, attention, c'est la charge qui sonne; c'est le réveil du lion; les trompettes de Bercheny sont toujours heureux; l'ennemi recule.

Le mouvement de retraite de l'armée russe est sur Eylau. L'ennemi recule, dis-je, lentement, en défendant chaque position pied à pied.

Le colonel de Juniac de Bégougne est à cheval, à la tête de ses hussards.

Le 1er février, Passenheim est enlevé de vive force; le 1er de hussards, comme corps, y paye chèrement et rudement de sa personne.

Le 5, il poursuit les Russes au-delà de la Passarge, sur les hauteurs de Valtersdorf; le 7, au matin, il fait grand'halte à Ziegelhof, près d'Eylau.

C'était aussi le grand jour, comme je l'ai dit ailleurs, et le grand jour de la cavalerie surtout.

On se rappelle ces quatre-vingts escadrons, réunis, sur l'ordre de l'empereur, par Murat et qui chargèrent avec lui; rien ne put tenir contre cette impétuosité qui décida la victoire.

La bataille d'Eylau était gagnée ce jour-là même, 7 février 1807.

Le 1er de hussards, qui, dès le matin, avait le sabre au poing, eut, dans l'après-midi principalement, plusieurs engagements très honorables pour lui.

Nous avions enlevé à l'ennemi, depuis trois mois, 66 pièces

de canon, 16 drapeaux; nous l'avions poursuivi, l'épée dans les reins, l'espace de quatre-vingts lieues; tué, pris ou blessé plus de 40,000 hommes.

Nous avions nous-mêmes fait des pertes immenses; puis l'hiver était là, l'hiver des steppes de Russie, hiver terrible, s'il en fut jamais. L'empereur voulut faire reprendre à son armée ses cantonnements sur la Vistule et le leur annonça par une proclamation en date du 19 février 1807. Elle se termine par ces mots : « Au milieu des frimas des hivers, comme au com» mencement de l'automne, nous serons toujours les soldats » français et les soldats de la grande armée. »

Pendant cet intervalle de repos, tous les régiments furent, autant que possible, portés au complet de guerre. Le 1er de hussards reçut un fort détachement de recrues venant de Coblentz, son dépôt.

Les quatre divisions, qui étaient devenues disponibles par la prise de Dantzick, rejoignirent l'armée, dont l'effectif fut porté à 170,000 soldats.

Il en était temps; les Russes, impatients de rompre l'armistice, reprirent les armes le 4 juin.

Du 4 au 8, concentration de notre armée. Le 9, Soult franchit la Passarge à Wolsdoy et menace les communications de l'ennemi avec la ville de Heilsberg. Ce mouvement obtient un plein succès.

Les Russes rétrogradent sur Gulstadt; appuyé par la cavalerie de Murat, le 1er régiment de hussards les poursuit, les atteint, les déloge et y inscrit son numéro et son nom, comme premier titre de gloire de cette campagne.

Le 10, nouvelle inscription de sa bravoure à Heilsberg. Là, l'affaire fut des plus chaudes; en voici le résumé :

Murat, en poursuivant l'ennemi avec son impétuosité ordi-

naire, se trouve en présence de toute l'armée russe. Il s'arrête, rallie toute sa cavalerie : la division de cuirassiers du général Espagne, la divison de dragons de Latour-Maubourg et sa division chérie de hussards et de chasseurs, général Lasalle. Trois divisions d'infanterie suivent en colonnes. Inférieurs en nombre, nous demandions beaucoup à la victoire; aussi se fit-elle beaucoup prier; le champ de bataille nous resta et nous y couchâmes au milieu de 18,000 cadavres français et russes.

Le 12, l'empereur transporte son quartier-général à Eylau.

Le 13, Murat reçoit l'ordre de se porter sur Kœnigsberg, toujours en avant. Le 1er de hussards est dans ses rangs et le colonel de Juniac de Bégougne le seconde vigoureusement partout, là comme sur le Prégel et vers Schirwindt.

Le même jour, l'armée, dont le 9e de hussards forme l'avant-garde, est en vue de Friedland.

Le 14 juin 1807, les Russes débouchent sur le pont de cette ville, au nombre de 80,000 hommes; 200 bouches à feu couvrent leur front.

Nous n'avons d'abord que 26,000 soldats à leur opposer. Nous les tenons en échec depuis trois heures du matin, jusqu'à midi. Les autres corps arrivent au pas de course; l'empereur lui-même accourt au galop de son cheval, réunit ses généraux, leur donne ses instructions et prenant le maréchal Ney par le bras, lui dit, en lui montrant Friedland : « Là...., en avant! » Et le soir, à la nuit tombante, nous étions là..., rendus et vainqueurs. Mais laissons Napoléon lui-même décompter ses glorieuses étapes, dans la proclamation suivante :

« Soldats!

» Le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos cantonnements
» par l'armée russe.

» Dans les journées de Gulstadt, de Heilsberg, dans celle à » jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne » enfin, nous avons pris 120 pièces de canon, 25 drapeaux; » nous avons blessé ou fait prisonniers 60,000 russes, enlevé à » l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambu- » lances, la place de Kœnisberg, les 300 bâtiments qui se trou- » vaient dans ce port, chargés de toute espèce de munitions, » 160,000 fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos » ennemis.

» Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés à ceux du » Niémen, avec la rapidité de l'aigle. Vous êtes dignes de vous » et de moi; vous rentrerez en France couverts de vos lauriers » et après avoir imposé une paix glorieuse. Mes bienfaits vous » prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de mon » amour.

» Au camp impérial de Tilsitt, le 22 juin 1807. »

L'empereur de Russie, aux abois, demanda la paix; elle fut convenue et signée par Alexandre et Napoléon sur un radeau établi au milieu du Niémen, le 9 juillet 1807.

Le 27 juillet suivant, Napoléon était à Paris.

Cette campagne est une des plus prodigieuses de l'histoire; mais si grande qu'y ait été notre gloire, cette gloire n'entre pas en parallèle avec le sang qu'elle nous a coûté.

Le sang est en effet la grande rançon de l'humanité; il faut, de temps en temps, dans la vie des siècles, pour expier les fautes des nations, du sang et par conséquent des victimes; toujours et partout le sacrifice! Espérons que tant de sang n'aura pas été inutile pour le grand pardon de Dieu.

Le retour en France de nos phalanges héroïques fut célébré par des fêtes splendides, dit l'*Histoire de l'Armée;* l'entrée à

Paris de la garde impériale fut un véritable triomphe, et, après en avoir décrit la splendeur, l'auteur ajoute : « Fêtes splendides, temps héroïques, qu'êtes-vous devenus? »

Oh! ils n'avaient pas disparu pour toujours; nous les avons vus aussi beaux, aussi glorieux de nos jours, après la campagne de Crimée, en 1856, et celle d'Italie, en 1859.

Tant d'actions d'éclat, tant de valeur individuelle attiraient nécessairement sur le soldat les récompenses de la patrie. La plus belle du temps était la décoration de la Légion d'honneur.

La part décernée au 1er régiment de hussards, à la suite des campagnes précédentes, fut la suivante : la croix de chevalier fut accordée au capitaine Lefebvre, au capitaine adjudant-major Briolle, aux sous-lieutenants Salvatte et Courderier, au maréchal des logis chef Henrion, aux maréchaux des logis Antony et Godefroy, au hussard Garnier.

Honneur au régiment, toujours!

—

Campagne d'Espagne et de Portugal (1808, 1809, 1810, 1811).—Armée d'Espagne et de Portugal : 2e corps, maréchal Soult; division Lasalle; brigade Debelle, 1er régiment de hussards, six escadrons, aux ordres du colonel de Juniac de Bégougne, dirigé de Prusse sur l'Espagne; le dépôt, de Coblentz sur Fontenay-le-Comte (Vendée).

Celui qui écrit l'histoire doit en général s'identifier avec son sujet et donner à son pinceau les coloris du genre et de l'espèce, pour se trouver dans le vrai. Il doit savoir à propos disposer ses groupes et ses détails, ses jours et ses ombres, pour l'harmonie du tout.

Nous écrivons celle-ci un peu à la hussarde, au galop de notre plume, sans trop tenir compte des conditions que nous

avons la témérité d'assigner ici. C'est qu'à peine pouvons-nous suivre la rapidité de nos chevaux, encore moins le vol impétueux de nos aigles; quand on charge, en effet, il faut charger. Le déficit de nos peintures et de nos descriptions sera donc au compte de l'indulgence de nos lecteurs. Aussi bien, j'ai appris depuis longtemps qu'à l'article *Indulgence*, on trouve toujours, en première ligne, le soldat et l'officier français.

Continuons donc à vol d'oiseau, je veux dire à vol d'aigle.

Hélas! le ciel chaud, doux et beau de l'Espagne ne les a pas autant favorisées nos aigles, que le ciel glacé de la Prusse et de la Pologne. C'est que, là, il fallait changer de tactique. C'était, indépendamment des forces que pouvait centraliser l'Espagne, indépendamment de la valeur de ses soldats, c'était, dis-je, une guerre de surprise, une guerre de montagnes, de vallées; une guerre de guérillas, une guerre de travail individuel, une guerre qui vous tuait de partout, aux avant-gardes, en arrière, sur les flancs, aux reconnaissances, sans qu'on eut le temps de se garer; c'était la guerre d'Afrique de nos jours. Nos aigles, cependant, ont toujours été dignes d'elles-mêmes.

Châteaubriand a dit que les Espagnols avaient du sang arabe. Ces peuples se ressentent de leur voisinage et de leur ancienne fusion; les Espagnols sont les Arabes chrétiens; c'est, en effet, le sang qui fait l'individu. Donc, à la guerre arabe, et prenons garde.

Ce fut vers le milieu du mois d'août 1808, que le 1er régiment de hussards, aux ordres de son nouveau colonel baron de Juniac de Bégougne, reçut l'ordre de partir de Prusse pour l'Espagne; son dépôt, de Coblentz pour la ville de Fontenay-le-Comte (département de la Vendée), ancienne garnison du corps, lorsqu'il était Bercheny, en 1777-1780, etc., etc.

Ainsi, en avant.... Trompettes des anciens Bercheny, sonnez

le rappel.... Fidèles à vos sonneries réitérées, nos escadrons sont en bataille; on part, au commandement du colonel, qui les précède avec dignité; et, nous, par la pensée, prenons place là, tout près de lui; on le sait, c'est celle réservée à l'aumônier. Hélas! que n'y étais-je pour en remplir les nobles fonctions!

Du moins là, tout près aussi, dans les rangs des escadrons de guerre, se trouvait le maréchal des logis Schérer, mon parent, et, tout près encore, un jeune homme, son frère, affecté d'abord à l'infanterie, mais qui avait demandé, à cause de lui, à être versé au 1er hussards.

C'était bien mon régiment de famille, et ma famille au régiment. Puis, dans les compagnies de dépôt partant pour Fontenay-le-Comte, était présent un autre de mes parents que le sort venait de désigner pour les armes.

Je disais tout à l'heure : hélas! que n'étais-je à côté d'eux, pour remplir les nobles fonctions d'aumônier!

En effet, couvrons, dès aujourd'hui, l'étendard d'un crêpe funèbre; le régiment allait en Espagne, pour y être plus que décimé, presque détruit; mes parents y allaient : deux, pour mourir, l'autre pour être blessé au champ d'honneur.

En arrivant à Fontenay-le-Comte, avec le dépôt, le 8 septembre 1808, le jeune hussard mon parent, qui, comme les précédents, était sorti de la Lorraine (département de la Moselle), fut reçu par son vieil oncle, mon aïeul, le hussard de Bercheny des anciens jours (1780), alors lieutenant d'une compagnie de la garde nationale, et par mon propre père, le soutien de son âge déjà avancé. Il y fut reçu, dis-je, comme un fils et comme un frère; patronné comme tel, jusqu'à son départ pour l'Espagne, qui eut lieu après un stage de plus d'un an, où il avait appris à devenir homme, cavalier et soldat.

Il y avait vingt ans et plus que l'uniforme n'avait pas paru à

Fontenay-le-Comte; depuis cette époque, il avait combattu avec une haute distinction en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Prusse et en Pologne.

Cette année-là même (1808), venait de s'engager au 1er de hussards et d'arriver au dépôt de Fontenay-le-Comte, un tout petit jeune homme, comme je l'ai dit à propos de M. de Marbot. Il était, je crois, enfant de Paris et avait quatorze ans (1). Cinquante-huit ans après, j'eus l'honneur de faire sa connaissance et de lui lire, en manuscrit, le récit des campagnes qu'il allait faire alors (1808) et qu'il avait faites à cette époque (1866), depuis si longtemps. C'est un des anneaux vivants de la chaîne traditionnelle de cette histoire du 1er régiment de hussards et, en ce qui le concerne, un témoin oculaire de ma narration, qu'il a trouvée, du reste, frappante de vérité.

Pendant ce temps, le 1er régiment de hussards traversait lestement la France, qu'il avait déjà parcourue tant de fois, toujours plein de gloire et d'honneur. En marche depuis près de quatre mois, il arrive aux Pyrénées, les franchit, entre en Espagne; mais il lui reste près de quatre-vingts lieues à faire pour atteindre le 2e corps; il pousse vigoureusement en avant et le rejoint dans les environs de Saldana, vallée du Carrion, le 20 décembre 1808.

Venant directement de Friedland et du Niémen, il avait littéralement parcouru les trois quarts de l'Europe.

Parti de Paris dans les premiers jours de novembre, Napoléon était, avant le 8 dudit, à la tête de son armée.

Le 3 décembre, il faisait investir Madrid; dans la nuit du 4, cette capitale *capitulait* aux français.

(1) Aujourd'hui doyen de notre Société de Secours mutuels des anciens frères d'armes de tous les régiments de hussards.

L'empereur fit son entrée dans Madrid d'une manière triomphale. Mais il n'eut que le temps de vaincre; il n'eut pas celui de jouir et de profiter de sa victoire.

Une nouvelle guerre avec l'Autriche l'appelait à Paris et de là, à Vienne.

Il laissa au maréchal Soult la mission d'expulser de l'Espagne les Anglais accourus au secours de la Péninsule.

Outre les Espagnols, nous avions donc devant nous une armée anglaise. Cette occurrence se trouvait à merveille pour le 1er régiment de hussards, qui, pour étrennes, allait leur donner des éperons, car nous touchions au commencement de l'année 1809.

Le maréchal se porta sans retard sur le versant des montagnes de la Galicie, vers Calcabellos. C'est là que l'attendait la réserve du général anglais sir John Moore, qui venait de la rallier lui-même avec le gros de son armée déjà vaincue et qui avait fui avec tant de précipitation depuis Burgos, qu'il avait coupé le jarret de ses chevaux, abandonné ses malades et jeté ses bagages dans les rivières et les ravins.

Le général anglais s'était fortifié dans cette position, déjà défendue par sa rivière et la nature de ses escarpements. Il nous oppose 2,500 hommes d'infanterie et 1,000 de cavalerie.

Le 3 janvier 1809, on est en présence; huit escadrons de cavalerie vont reconnaître l'ennemi. Soult ordonne de marcher en avant. Les voltigeurs des 2e et 12e léger, brigade Merle, sont en échelons pour soutenir nos hussards. Le général de Colbert est à la tête de la division; il s'élance au galop, atteint les Anglais, les culbute, en jette une partie dans la rivière, la traverse et poursuit le reste. La déroute est complète; la victoire est à nous; mais, hélas! la vie du jeune et illustre général en est le prix. Il meurt frappé d'une balle au front. Le colonel de Juniac de Bégougne accourt sur leurs traces, escalade les hauteurs de

Prieros, les suit jusqu'au défilé de Villafranca; l'ennemi, vivement pressé par son régiment, 1er de hussards, fait vingt-cinq lieues en quarante-huit heures; la panique est telle, qu'il laisse sur sa route, armes et bagages, munitions, caissons, chevaux, etc., etc. Le butin est immense; nous prenons 10 drapeaux; la caisse même de l'armée anglaise tombe en notre pouvoir; il y avait un million. Tel le trophée du 1er de hussards, des 2e et 12e léger.

On arrive à Ferreira; l'ennemi voit nos escadrons prêts à charger, il ne les attend pas et fuit jusqu'à Lugo.

Le 5 janvier, l'ennemi s'arrête et feint, dans le but seulement de réorganiser sa retraite, de vouloir accepter la bataille.

Du 6 au 7, le maréchal Soult concentre son armée; il a, sous sa main, 24,000 soldats, anciens enfants de la victoire et bien décidés à la cueillir encore ici. Vain espoir! La guerre a ses ruses, comme la diplomatie, comme tout ici-bas. Les Anglais avaient allumé de grands feux sur toute leur ligne, dans la nuit du 8 janvier, et sous ce simulacre de présence, ils s'étaient mis en marche, à la faveur des ténèbres.

Le lendemain, point d'ennemis. Les Français entrent dans Lugo et s'emparent de 15 canons.

Le 11 janvier, l'armée anglaise aperçoit la Corogne; c'est là le terme de ses fatigues et le point de son embarquement.

Le 12, nous sommes à Castroburgo; le pont se trouve rompu, le maréchal le fait rétablir.

Le 14, on passe; l'armée française se trouve en présence de l'ennemi, qui, cette fois, avait pris position pour bon.

Le 16, le combat eût lieu à Elvina; ce village fut pris et repris plusieurs fois et le succès resta acquis aux Français, malgré l'acharnement des Anglais. La nuit sépara les combattants.

Le matin, les Anglais abandonnent leurs positions, délogent

sans tambours ni trompettes, traversent la Corogne et s'embarquent. Le 17 au soir, la flotte était hors de vue.

Le maréchal Soult avait reçu l'ordre de s'emparer de Lisbonne, après avoir chassé l'armée anglaise. Nous avions déjà perdu beaucoup de monde; nous étions sans vivres et sans munitions, n'importe; 25,000 au plus, épuisés de fatigues, moissonnés, en tout sens, par la mort; n'importe encore, en avant.

Un très fort détachement du 1er régiment de hussards est en extrême avant-garde. C'est le chef d'escadrons Nicolas qui le commande; il s'approche de Vigo et fait sommer le gouverneur de se rendre. La ville et la citadelle ouvrent leurs portes aux vieux Bercheny.

Le 1er février 1809, le corps d'armée se met en mouvement pour passer le Minho, à Tuy. Ce village et le petit fort de Guardia, à l'embouchure du Minho, étaient déjà occupés par le détachement du commandant Nicolas. On passe; l'ennemi se concentre à Monterey, pour nous arrêter. Les Français l'en chassent, enlèvent 10 canons, 7 drapeaux et une grande quantité de munitions.

Le général Franscheschi venait de remplacer le général Debelle dans le commandement de la brigade de cavalerie, où se trouvait le 1er hussards. Franscheschi lance ses soldats à la poursuite de l'ennemi, jusque dans les montagnes. On fait 2,500 prisonniers, qu'on relâche sur parole; c'était le 6 mars.

Le 30 mars, on enlève Braga, avec son artillerie, ses munitions, sa caisse et ses bagages.

Le 18 avril, on arrive devant Oporto; 25,000 hommes de troupes régulières et 50,000 d'irrégulières la défendaient. Ce fut l'affaire de dix jours.

Le 29 avril, cette nuée de paysans et de soldats, qui gardait Oporto, fut enfoncée et la ville prise.

Le 1er de hussards qui formait l'extrême droite, dans une charge magnifique, poussa les fuyards jusque dans la ville et y entra pêle-mêle avec eux. Le chef d'escadrons Nicolas, chargé d'éclairer l'armée, traverse la ville et nettoie le pays jusqu'au Duero.

Ce fut là le terme de cette glorieuse, mais infructueuse expédition. Une armée anglaise, débarquée à Lisbonne, marchait sur les Français, dans la direction d'Oporto; une autre armée s'avançait pour nous couper. Il fallait songer à la retraite; le maréchal Soult l'effectua, avec les plus grandes difficultés, d'Oporto sur Braga, Orense et Lugo, où son avant-garde débloqua le général Fournier.

Le maréchal avait sauvé son armée, mais il n'avait plus ni artillerie, ni bagages, et son effectif avait considérablement diminué. Le 1er hussards, quoique réduit de moitié, eut sa bonne part dans les honneurs de la retraite; la valeur sait doubler les hommes.

Nous sommes au 20 mai 1809. Là commence, pour les Français, une série de revers. Les aigles françaises, accoutumées à la victoire, ne l'étaient pas à la retraite, et, quand il fallait reculer, nécessairement elles faisaient fausse route, malgré le courage individuel du soldat et l'habileté des chefs.

Le 30 mai, Soult faisait sa jonction avec le maréchal Ney; Mortier, de son côté, s'était mis en communication avec eux.

Le 2 août, Soult se porte sur la gauche des Anglais, pour les couper, les prendre entre deux feux et leur fermer l'accès du Tage qu'ils avaient franchi; il arrive trop tard; l'ennemi lui échappe; il y eut seulement quelques beaux combats de cavalerie.

Son corps d'armée s'échelonne dans l'Estramadure et plus tard dans l'Andalousie. C'était la guerre des guérillas que l'armée

et le 1er de hussards allait faire ou plutôt subir. De chaque maison espacée dans la campagne, de chaque ravin, de chaque pli de terrain, de droite, de gauche, partait une balle invisible qui venait frapper nos soldats. De tous côtés, la mort se tenait en embuscade et nous faisait sentir ses coups.

Au commencement de 1810, le 1er régiment de hussards est détaché au 8e corps de l'armée d'Espagne, commandée par le maréchal Junot, duc d'Abrantès, qui l'emmène à Valladolid et à Astorga. C'était des marches et des contremarches sans fin et dans les directions les plus opposées. C'était à n'y plus tenir, ni hommes, ni chevaux.

En effet, à la mi-juin de cette année 1810, le 1er régiment de hussards que nous avons vu si beau, si brillant et si brave, avait perdu la moitié de ses officiers, la moitié de ses sous-officiers et les trois quarts de son effectif. A peine y restait-il 300 hommes. Sa belle musique du temps passé n'existait plus. Tant de valeureux soldats qui s'étaient distingués dans cent combats, depuis vingt ans, avaient mordu la poussière, et quant à ce qui me concerne, la mort n'avait pas épargné les miens.

On se rappelle le jeune hussard qui faisait partie du dépôt et qui, avec lui, avait été dirigé sur Fontenay-le-Comte, en 1808; il avait rejoint, vers 1810, le régiment en Espagne. Envoyé en reconnaissance avec 25 hommes et un officier, il fut, avec ce détachement, enlevé par l'ennemi. On ne les a pas revus depuis.

Le brave maréchal des logis Schérer fut frappé, dans une marche du régiment, par une balle perfide et imprévue.

Leurs cendres à tous deux reposent là-bas en Espagne et le troisième hussard de ma famille, le frère du sous-officier susnommé, reçut au pied une blessure qui brisa sa carrière militaire. Il fut, avec les autres blessés, évacué sur le dépôt, à Fon-

tenay-le-Comte, et c'est de sa propre bouche que nous tenons ces détails.

Lorsqu'il reçut, dans cette ville, son congé définitif, mon propre père alla lui faire la conduite, portant, sur son épaule, son sabre de cavalerie, qu'on lui avait laissé, sur sa demande, en souvenir de ses campagnes. Il partait pour la Lorraine, notre foyer commun. Nous autres, nous avions définitivement fixé nos tentes en Vendée. Telles sont les vicissitudes des mutations de garnison.

Revenons au 1er régiment de hussards et à son digne colonel. L'intrépide baron de Juniac de Bégougne était, avec les commandants Nicolas et Müller, les rares survivants de cette race de héros. Fatigué par tant d'années d'un rigoureux service, par tant de campagnes consécutives, comptant plus de blessures que de campagnes et plus de lauriers encore, le colonel sentait son physique s'affaisser sous le poids de ses souffrances; son moral, non.

Il aima mieux briser sa carrière militaire que de ne pas remplir ses fonctions de chef de corps, au gré ou selon les exigences de son esprit militaire; cette immolation de lui-même, il sut la faire à sa patrie; c'était, à sa façon, mourir pour elle; aussi bien, cette immolation a son mérite à part.

Vers le milieu de cette année, le colonel baron de Juniac de Bégougne donna sa démission, remit son régiment au colonel Merlin et fut nommé général honoraire.

O bon colonel de Juniac de Bégougne, bon général, le temps viendra et il sera venu avant la fin de ce volume, où, sous l'égide de votre fils, aussi colonel et général, et sur les renseignements donnés par sa tendresse filiale, je continuerai votre excellent souvenir dans le 1er hussards d'aujourd'hui, qui ne vous a pas connu sans doute, mais qui, en apprenant à vous con-

naître, sera toujours fier de ce que ses pères vous ont eu pour colonel et de ce que vous les avez, au temps passé, tant de fois conduits à la victoire.

La perte du colonel baron de Juniac de Bégougne n'était pas la seule que nous avions à faire; au 1er de hussards, pendant cette campagne; nous avions eu aussi le chagrin de voir s'éloigner de nos rangs, un autre de ceux que je viens de caractériser *les rares survivants de cette race de héros.* Tout en nous laissant, ils devaient vivre encore, grâce à Dieu, de longues années, pour l'exemple de leurs survivants.

Le commandant Nicolas avait été promu lieutenant-colonel du 6e régiment de hussards, le 13 février 1809, et, à cette date, avait rejoint son nouveau corps.

Rien de plus honorable que ses états de service au régiment.

Nicolas (Jean-Baptiste), était né à Remonville (Ardennes), le 13 mars 1773.

Enrôlé volontaire au 3e régiment de hussards, le 16 juillet 1793; brigadier, le 3 août; fourrier, le 1er septembre; maréchal des logis, adjoint à l'état-major de l'armée, le 19 juin 1794; il fit les campagnes de 1793 et 1794 à l'armée du Nord et celle de 1795 à celle des Pyrénées-Orientales; fut promu sous-lieutenant au 1er régiment de hussards, le 24 mars 1795; lieutenant, le 2 avril 1796, et, passé à l'armée d'Italie, il se distingua, le 7 mai, au combat de Codogno, où il fut blessé.

A Arcole, le 15 novembre il s'empara de plusieurs canons et caissons. Il y contribua à la jonction des généraux Guyeux et Augereau.

Nommé capitaine, toujours au 1er hussards, par Bonaparte lui-même, sur le champ de bataille, le 25 novembre, à cause de sa belle conduite en cette affaire.

Le 15 janvier 1797, il se fait remarquer à la bataille de la Favorite.

Le 17 mars, dans une reconnaissance sur Grandiska, il charge l'ennemi et le culbute; il y est blessé, ainsi qu'à la bataille d'Alexandrie.

Le 20 juin 1799, au combat de San-Juliano, il tue ou fait prisonniers un grand nombre de russes et d'autrichiens.

Il sert ensuite à l'armée des Grisons, de l'Ouest, des côtes de l'Océan et reçoit la croix d'honneur, en 1804.

Aide de camp du général de brigade Augereau, le 14 décembre de cette année, le capitaine Nicolas fait, avec une grande distinction, les campagnes de Prusse, d'Allemagne et de Pologne; passé chef d'escadron au 1er régiment de hussards, le 18 novembre 1806.

Sa brillante valeur à Eylau, où il reçut une nouvelle blessure, le fit nommer au grade d'officier de la Légion d'honneur, le 10 mai 1807.

Lieutenant-colonel au 6e de hussards, le 13 février 1809; il recevait, dès le 11 septembre 1812, le commandement du 11e régiment de chasseurs à cheval.

Campagnes de Russie, en 1812; de Saxe, en 1813; de France, en 1815.

Commandeur de la Légion d'honneur, en 1814; chevalier de Saint-Louis, en 1815.

Voilà les belles agraffes de notre ancien commandant.

Ainsi s'en vont les hommes et les choses; ainsi passe, comme dit l'Écriture, la gloire de ce monde; heureux quand il reste, comme ici, de ceux qui nous ont précédés, le souvenir de leurs vertus : *abnégation, dévouement, sacrifice,* et comme c'est là ma devise, on le sait, je ne dois pas m'arrêter ici à donner d'inutiles larmes à mes parents morts ou blessés au champ

d'honneur, à mon régiment plus que décimé et à tant de braves qui ont porté glorieusement son numéro et qui ne sont plus ; je serais inconséquent à mes principes. Mon devoir de parent et d'aumônier est de lever les mains vers le ciel et de les offrir en holocauste, pour le salut de l'armée et de la patrie. Je l'ai déjà dit : le sang sert toujours à quelque chose, depuis qu'il a coulé sur le calvaire.

On comprendra facilement alors quels sont les liens qui m'attachent au 1er régiment de hussards et à l'armée : ce sont les liens du sang et des principes :

Abnégation, dévouement, sacrifice,
Le tout pour Dieu et l'humanité.

Campagne d'Espagne et Portugal (1811, 1812 et 1813). — Armée d'Espagne : 2e corps, maréchal Soult ; division Lasalle, brigade Franscheschi, 1er régiment de hussards, six escadrons, colonel Merlin. — Dépôt à Fontenay-le-Comte (Vendée).

C'était le 4e de hussards qui nous cédait son major pour colonel. Ce régiment faisait aussi partie de l'armée d'Espagne. M. Merlin était donc à notre portée.

La prise de possession du 1er de hussards se fit à l'ordinaire devant le front du régiment, en tenue de campagne, à cheval, aux fanfares de nos trompettes noircies par la poudre ; le général de brigade le fit reconnaître pour colonel, en rappelant l'obéissance et le respect dus à un chef de corps, dans tout ce qui concerne le service. L'obéissance est aussi la vertu du soldat.... On remit le sabre au fourreau et l'on resta chevaux sellés. L'ordre de départ arrivait.

Le maréchal Masséna allait, en effet, opérer une nouvelle invasion dans le Portugal; le 1er de hussards en faisait partie. Nommé colonel du régiment le 10, Merlin était, le 15 septembre 1810, en route avec l'armée expéditionnaire; on rencontra l'ennemi le 24.

L'armée anglaise était rangée en bataille, sur la montagne d'Alcoba. Sa position était inexpugnable tant par la nature que par l'art. 50,000 hommes étaient échelonnés en amphithéâtre, couverts par 80 pièces de canon.

Le 27 septembre, les Français montèrent à l'assaut en cinq colonnes d'attaque. L'acharnement fut extrême des deux côtés; impossible de déloger l'ennemi. Nous eûmes 1,800 tués et 5,000 blessés. Force fut de contourner la montagne.

On fit mouvement en avant sur Lisbonne, en face des Anglais qui en faisaient autant. Arrivé devant cette ville, Masséna se trouve en présence de 140,000 à 150,000 hommes. Il n'en avait que 50,000. Il n'osa présenter la bataille; mais il l'attendit pendant deux mois.

Le 5 mars 1811, commença le mouvement rétrograde de l'armée française, poursuivie par les alliés, avec escarmouches et combats continuels. C'était bien l'affaire de nos hussards.

Le 3 avril 1811, on est à Sabugal; on dégaîne; c'est le coup d'essai spécial du nouveau colonel; à la tête d'un seul escadron, il disperse un régiment d'infanterie anglaise et lui reprend une pièce de canon; il est nommé, sur ce fait, officier de la Légion d'honneur.

Le 4 avril, Masséna était de retour à Alméida, point de départ de l'expédition; nous avions de moins, dans nos rangs, 30,000 soldats, la moitié tués à l'ennemi ou faits prisonniers.

Pour fin de compte, le combat d'Albuéra du 16 mai suivant, faillit anéantir le reste de notre armée; sans son peu d'artil-

lerie, c'en était peut-être fait du corps d'armée du maréchal Soult. 6,500 hommes hors de combat, 2 généraux tués, 3 blessés; tel, dans ce jour, le chiffre de nos malheurs.

Le 19 juin, l'armée eut occasion de repasser sur le champ de bataille d'Albuéra. A lire le récit que nous en a donné un témoin oculaire; à la vue de ces cadavres laissés sans sépulture, noircis et brûlés par le soleil et rappelant les momies d'Égypte à l'aspect effrayant, on se croirait transporté au jour non moins néfaste où, après le massacre de Sidi-Brahim, en Afrique (1845), le 2e de hussards, formant la colonne Cavaignac, alla rendre les honneurs funèbres aux restes de son 1er escadron et à ceux du 8e bataillon de chasseurs à pied, morts au champ d'honneur pour la patrie. Ces deux époques sont bien éloignées, trente-quatre ans les séparent; mais les similitudes effacent les dates et les distances; aussi bien, le cœur sait les unir.

Pourquoi mon cœur d'aumônier est-il obligé de déposer ici, par la pensée, dans une même tombe, le 1er hussards du temps passé, à côté du 2e de nos jours!

En effet, il s'était fait tant de vides dans nos rangs, par suite de tous ces combats, qu'il fallut, avant tout, songer à nous reconstituer une fois de plus.

En conséquence, le 11 juin de cette année 1811, le régiment reçut les trois premiers escadrons de chasseurs de la légion hanovrienne. L'effectif du 1er hussards se trouva porté alors à près de 500 hommes et autant de chevaux. C'était, dans les circonstances où nous nous trouvions, beaucoup d'un côté et peu de l'autre.

Nous arrivâmes ainsi à l'année 1812.

Le 6 avril, le 1er régiment de hussards était accouru, avec le corps d'armée du maréchal Soult, jusqu'aux portes de Badajoz, assiégée par les Anglo-Portugais. Il était trop tard. Ce jour

même, cette ville, malgré la valeur du général Philipon et celle de 4,000 français qui la défendaient, venait d'être emportée d'assaut par 25,000 alliés.

Nos généraux et nos soldats étaient les hommes de l'impossible; mais que pouvaient tant d'habileté et de courage contre des armées nombreuses, régulières, et le débordement entier du pays. Ajoutons encore l'invasion dans notre armée de la fièvre jaune.

Plusieurs corps opéraient donc de force leur mouvement de retraite. Le nôtre se mit en marche sur le royaume de Léon et la Vieille-Castille; c'était la route du rapatriement.

L'ennemi se portait partout pour nous barrer le passage; partout, pour fatiguer notre marche.

Le 22 juillet, l'armée française rencontra les alliés aux Arapyles. L'affaire fut sanglante. C'est à l'intrépidité du 1er de hussards que nous dûmes l'honneur de la victoire; nous prîmes 11 canons, 2,000 hommes; l'ennemi en perdit 5,000; quant à nous, parmi nos morts, hélas! déjà bien nombreux, nous avions trois généraux, et cinq parmi les blessés; c'est assez dire l'acharnement du combat. En somme, le 1er régiment de hussards avait sauvé l'armée.

Le 29 septembre, au combat de Monasterio, le chef d'escadron Hulman est cité à l'ordre du jour, pour l'intrépidité avec laquelle il entraîna ses hussards.

Le 23 octobre, entre Burgoz et Santianez, sur le Rio Hormanra, le 1er de hussards, conduit par son colonel, charge le 16e dragons anglais, le culbute, fait 33 prisonniers, dont le lieutenant-colonel de ce corps, et poursuit Wellington jusqu'à Zamora. La prise du lieutenant-colonel anglais fut le trophée du brigadier Decroix. Enfin, le dernier fleuron que cueillit, pour cette année, le régiment, fut celui de Villadrigo, le 25 octobre.

Le 1er régiment de hussards n'ayant plus de lauriers à cueillir en Espagne, n'avait conséquemment plus rien à y faire; ou plutôt, les différentes péripéties de ce grand drame de la guerre de la Péninsule s'évanouissant l'une après l'autre, il n'avait plus qu'à laisser ce pays, de souvenir si cruel pour lui, et qu'à suivre le mouvement rétrograde de l'armée française. Tels étaient les ordres; tel fut le soin du colonel Merlin.

On va doucement, lorsqu'on recule; quand l'impossible arrête leur marche en avant, les aigles sont apprises, en se retirant, à défendre le terrain pied à pied. Elles n'auraient pas été dignes d'elles-mêmes, si elles eussent agi différemment.

Le 27 juin 1813, les différents corps d'armée opéraient leur entrée en France, par les différentes gorges des Pyrénées.

Les Espagnols demeuraient insoumis; ce n'était pas en effet dans l'espace de six ans, que l'on pouvait soumettre une nation de la trempe de l'Espagne. L'Arabe n'est point si facile à subjuguer; trente-six ans de campagne d'Afrique nous l'ont bien appris, et nous avons dit que les Espagnols tenaient des Arabes, par le sang et un reste d'habitude.

A cette époque, le 1er régiment de hussards se trouvait en France. Sa feuille de route portait : Lyon. « Nous étions en » tout 220 hommes, officiers, trompettes, hussards. Nous avions » à traverser tout le sud de la France; nous partîmes par étapes » et un peu à marches forcées. Vingt jours après, nous étions » à destination. »

Le 14 juillet, le colonel Merlin reçut sa nomination de général de brigade et remit le régiment aux mains du colonel Clary, son successeur.

Les états de services d'un chef de corps sont toujours précieux pour son régiment; mes nombreuses notes ont conservé ceux du colonel Merlin, les voici :

Merlin (Antoine-François-Joseph-Eugène), fils du célèbre jurisconsulte Merlin, de Douai, né à Douai, le 27 déc. 1778;

Volontaire en 1793, attaché à l'état-major;

Sous-lieut. au 7e chasseurs à cheval, le 30 octobre 1795;

Aide de camp du général Bonaparte en Égypte, choix spécial, le 2 mai 1798;

Lieutenant, récompense de son courage, le 8 janvier 1799;

Capitaine au 1er chasseurs à cheval, le 25 mars suivant;

Chef d'escadrons au 14e de cavalerie, depuis 23e de dragons, le 19 février 1801;

Passé au 4e hussards, le 3 août 1803;

Décoré le 11 décembre 1803;

Campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, de 1805 à 1807;

Major, le 20 février 1807;

Colonel du 1er régiment de hussards, le 1er septembre 1810;

Officier de la Légion d'honneur, le 11 avril 1812, pour l'affaire de Sabugal;

Général, le 14 juillet 1813.

La suite n'est pas moins glorieuse, nous la toucherons en temps et lieu.

—

Campagne d'Italie (1814). — Corps d'armée du prince Eugène de Beauharnais; 1er régiment de hussards, colonel Clary (sauf un escadron en Russie, 3e corps d'armée). — Campagne de France (1815). — Le régiment à la réserve de cavalerie du comte de Grouchy.

Nous sommes à Lyon, le 14 juillet 1813; 220 hommes, un nouveau colonel, c'est tout le 1er hussards; les soldats sont exténués, les chevaux rendus, et cependant il faut encore faire

campagne; le colonel Clary reçoit l'ordre de mettre d'urgence son régiment sur pied de guerre; en même temps, des détachements de presque tous les corps de hussards, hommes et chevaux, sont dirigés sur Lyon, pour être versés dans ses rangs; ce sont les 4e, 5e, 7e, 9e et 10e de l'arme qui nous fournissent le plus.

Aussitôt arrivés, aussitôt incorporés, aussitôt inspectés, de façon qu'à la première revue, nous avions en ligne presque tous les uniformes de hussards. En même temps, accouraient en toute hâte de Fontenay-le-Comte à Lyon, les compagnies de dépôt du 1er hussards, pour prêter leur concours à cette réorganisation forcée et pourvoir aux besoins et à l'uniformité de l'habillement.

En moins d'un mois, le 1er régiment de hussards présentait un effectif de 1,100 hommes, bien habillés, bien équipés, et 1,000 chevaux passables.

Aussitôt, et d'urgence aussi, le régiment se biffurque; quatre escadrons de guerre partent pour l'Italie, aux ordres du colonel Clary. Ils vont rejoindre le prince Eugène, sous-lieutenant de chez nous, en 1797, et alors général en chef de cette armée.

Puis, le 1er escadron est dirigé à toute la vapenr de ses chevaux, sur la Russie, pour contribuer, suivant ses forces, à arrêter l'ouragan qui menaçait de nous engloutir. A la mi-octobre, il est sur l'Elbe, dans les environs de Leipsick, et classé au 3e corps. Il avait bien marché. Le temps était précieux; nous allions être débordés; soldats, sentinelles, prenez garde à vous!

Aussi bien, les soldats français ne laissent pas le terrain sans faire sentir ce qu'ils sont. L'escadron du 1er hussards détaché à la grande armée se distingua pleinement à Wachau, Leipsick et Hanau, les 16, 17, 18, 19 et 30 octobre 1813.

Il rencontra, sous Leipsick, le 3e régiment des gardes d'hon-

neur de l'empereur, où servait une partie de la noblesse de la Vendée, et, en particulier, avec le grade de lieutenant en premier (capitaine dans la ligne), le chevalier Alexandre de Chabot, du château du Parc-Soubise, l'un des parents, comme je l'ai dit ailleurs, du colonel de Bercheny; ce digne chevalier m'en parlait quelquefois avec l'émotion de la famille et du soldat.

Ces deux corps firent mouvement en arrière ensemble, jusqu'à leur retour en France, partageant les mêmes souffrances et cueillant les mêmes lauriers partiels.

Le régiment, de son côté, arrivé en Italie, n'eut aucun combat à livrer. C'était toujours des escarmouches, des affaires d'avant-postes, etc., etc.; l'ennemi ne se livrait pas, et la valeur française était forcément comprimée.

Il y eut cependant un trait de bravoure et d'audace qui fait le plus grand honneur au 1er de hussards; je tiens d'autant plus à la mentionner ici, qu'il me vient d'un témoin oculaire, aujourd'hui l'un des plus honorables membres de notre Société d'anciens frères d'armes.

C'était le 8 février 1814, le 2e escadron du régiment, commandé par le capitaine *Guérard*, était en tirailleurs devant le village de *Volla*, en Italie, quand le prince Eugène, à qui rien n'échappait, s'approche du capitaine et lui demande s'il n'aperçoit pas dans le lointain un groupe d'hommes, que l'éloignement empêchait de distinguer. Sur la réponse négative de celui-ci, le prince ordonne d'envoyer un brigadier et quatre hommes pour éclairer.

Ce groupe n'était autre qu'un poste d'infanterie autrichienne, fort de 300 hommes.

Ces 300 hommes furent faits prisonniers et ramenés par les quatre hussards, que commandait le brigadier *Houdard*.

Le brave Houdard ne fut nommé chevalier de la Légion

d'honneur que sous la Restauration, vers le mois de juillet 1814 et reçut sa croix des mains du colonel Clary, sur la place du Pont-d'Austerlitz, à Paris.

Mais, bientôt forcé de subir le cours des événements et de se replier sur France, le 1er régiment de hussards est évacué sur Nice, Draguignan, Arles, Avignon. Là, se passe une scène qui faillit être sanglante.

Nous étions fin d'avril 1814, le roi était entré à Paris; le 1er hussards portait encore la cocarde tricolore et le soldat était logé chez l'habitant. L'ami dont je viens de parler tout à l'heure et qui se trouvait là comme sous-officier, allait remplir ses fonctions près de son escouade, tranquillement et le sabre au fourreau, sur l'épaule; on l'entoure, on l'insulte.... S.... Bonapartiste, par-ci; s.... Bonapartiste par là. C'était une véritable émeute; force fut à lui de dégaîner. L'autorité municipale accourt, les officiers de même, et le colonel Clary s'adressant au nouveau maire, lui parle en ces termes : « Monsieur je maire, » le 1er régiment de hussards que j'ai l'honneur de commander, » n'est point un régiment rebelle; je n'ai aucun ordre de Paris. » Aussitôt que j'en aurai reçu, je m'empresserai de m'y con- » former; en attendant, vu l'aspect de la population, le vais » faire sortir mes hussards et camper hors de la ville. » Il n'en fnt pas besoin; à cette déclaration, chaque bourgeois prend un hussard au bras, l'emmène chez lui; tout le monde est d'accord et l'on va tant soit peu faire, ce qu'on appellerait de nos jours, la noce.

Et ce temps d'arrêt fut bien court et la tempête montait, montait sans cesse, et le 1er hussards eut encore une belle page de bravoure, à Fleurus; ce devait être la dernière du moment.

Puis, vint le grand cataclysme qui emporta tout, les admi-

nistrations, les corps de l'État, les individus, l'empereur lui-même.

Un instant, nous n'avions plus d'armée; un peu plus, nous n'avions plus de France.

Aussi bien, ma plume s'arrête là; elle n'est pas en effet taillée pour écrire les revers, mais les triomphes de l'armée française. Le soldat de Rocroy, de Fontenoy, d'Austerlitz est toujours pour moi le premier soldat du monde, comme le soldat d'Alger, de Constantine, de Crimée et d'Italie. Voilà pourquoi je pleure, quand je lui vois, par la force des événements, déposer ou rendre les armes.

L'armée brisée en 1815, ma plume se brise aussi, pour reprendre, avec l'armée réorganisée, une nouvelle ardeur, un nouveau courage. Car c'est toujours sur et pour des soldats français que j'écris.

A cette date de 1815, comme pour ensevelir mes regrets de famille avec l'armée, mourait mon aïeul, le hussard de Bercheny, du temps passé.

Ayant rempli très fidèlement ses devoirs envers Dieu et envers le prochain, ce qui est le précepte de l'Évangile, comme il avait rempli très fidèlement ses devoirs de soldat, il est monté vers un monde meilleur, recevoir la récompense de ses mérites.

A cette même époque, je naissais, pour remplacer, près du 1er régiment de hussards, lui et les trois autres parents qui avaient compté vivants, morts ou blessés, dans ses rangs. Ma charge était lourde. Par bonheur, le souvenir de leurs vertus est venu l'alléger, ainsi que l'honneur d'avoir servi l'armée et le régiment, pendant trente ans de ma vie.

Je ne l'ai pas servi, moi, comme soldat ou officier. Je l'ai servi comme prêtre. Quatre hussards du 1er, un du 2e et quatre

prêtres dans ma famille, c'était plus qu'il n'en fallait pour satisfaire mon cœur. Mes relations de ces trente années en sont la preuve irrécusable.

Puis, à côté de ma croix de bois, j'ai leur croix d'honneur, leur médaille de Sainte-Hélène, le souvenir de toutes leurs campagnes, glorieuses agrafes du temps passé, ainsi que plusieurs autres attributs précieux du 1er hussards.



CHAPITRE IV.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN BERCHENY (1815 A 1835).

Royaume de France (1814-1815). — En 1814. l'ordre du jour est la Royauté; le mot d'ordre, Louis XVIII; le signe du ralliement, la fleur de lis et le drapeau blanc.

Tout change; Dieu seul est permanent.

J'ai besoin, pour donner plus d'ensemble et de suite à mes opérations, de faire moi-même ici un mouvement rétrograde, afin de présenter, sous un même coup d'œil, les modifications que subit à cette époque le 1er régiment de hussards.

Cette nouvelle ère fut inaugurée, en ce qui concerne le régiment, par deux célébrités militaires; le marquis Oudinot de Reggio et le comte de Castellane, l'un nommé colonel, l'autre lieutenant-colonel du corps.

—

1er régiment de hussards, dits hussards du Roi; colonel, le marquis Oudinot de Reggio; lieutenant-colonel, le comte de Castellane. — A Paris, 1814.

L'ordonnance royale du 14 mai 1814 donnait à l'ancien

1er hussards, conservé tel qu'il était, la dénomination de *régiment du Roi*, et y versait, pour le compléter, les escadrons du même nom (hussards du Roi), qui venaient d'être formés avec des volontaires. Elle assignait au 1er de hussards, la première tête de colonne que nous venons d'indiquer.

Ces deux officiers supérieurs de haute capacité étaient très dignes du commandement qui leur était confié.

Tous deux connaissaient le régiment, tous deux avaient fait campagne avec lui; le colonel Oudinot de Reggio, à l'armée d'Espagne, en 1810 et 1811, comme aide-de-camp du maréchal Masséna; le lieutenant-colonel de Castellane, dans la campagne de Russie, où se trouvait, avons-nous dit, un escadron du 1er hussards, et où il servait lui-même, dans son même grade, au 1er régiment des gardes d'honneur. Tous deux ont laissé sur leur écusson les insignes de maréchal de France : le marquis Oudinot, par son père, le maréchal duc de Reggio; lui est devenu général en chef de l'armée française à Rome, en 1849; le comte de Castellane les a portés lui-même et en propre, depuis le 2 décembre 1852, jusqu'en septembre 1864.

Cet état de choses dura peu de temps. Il y eut un dernier entr'acte dans le grand drame du premier Empire, ce fut les Cent-Jours, du 20 mars au 8 juillet 1815.

Napoléon laisse l'île d'Elbe le 1er mars; il rentre à Paris et aux Tuileries, le 20.

Un décret du 15 avril 1815 rend au 1er régiment de hussards sa seule dénomination de 1er de l'arme.

L'ancien colonel Clary en reprend le commandement.

Nous l'avons vu à Fleurus; son histoire n'enregistrera pas le désastre de Waterloo; le 1er hussards n'y était pas. Des pages, comme celles de Waterloo, sont toujours de trop dans l'histoire de l'armée française. Il n'y a pas plus de place dans ses fastes,

pour cette néfaste journée, que dans celles de l'Eglise, pour la Saint-Barthélemy.

Le 8 juillet de cette année 1815, Louis XVIII faisait de nouveau son entrée dans la capitale. L'aigle française prenait un vol forcé vers l'île de Sainte-Hélène.

Le 16 juillet suivant, une ordonnance royale confirme le licenciement général de l'armée déjà prononcé par celle du 23 mars précédent. Le maréchal Gouvion de Saint-Cyr ne se prêta qu'avec la plus haute répugnance à cette mesure qu'il regardait comme très inopportune.

Le chef d'escadron de Vernon, dont l'historique du 2e de chasseurs à cheval a un mérite incontestable, a, dans cet ouvrage, de très belles lignes sur cet article.

J'ai déjà parlé maintes fois d'abnégation, de dévouement et de sacrifice, mais ce cachet militaire se trouve partout dans la vie du soldat; c'est le bon grain fructifiant au centuple, et certes, dans cet acte patient et résigné de nos vieux soldats, regagnant leurs foyers un bâton à la main, il y avait plus d'abnégation, de dévouement et de sacrifice, que dans les beaux jours de Wagram et d'Austerlitz. Ces vertus ne coûtent guère sur le chemin de la victoire; elles coûtent beaucoup dans le malheur, et la défaite est le grand malheur du soldat; d'autant plus, et ce sont les paroles propres du ministre : « Qu'une » ardeur infatigable les animait encore, une patience héroïque » les soutenait, et quand ils quittèrent leurs drapeaux, ils avaient » encore à offrir à la France d'immenses trésors de force et de » bravoure. » (Discours du maréchal Gouvion de Saint-Cyr, à la Chambre des députés, séance du 26 janvier 1818.)

Reprenons. Par ordonnance du 16 juillet et du 30 août 1815, les corps de cavalerie sont réorganisés dans l'armée. J'ai dit qu'on avait formé seulement six régiments de hussards.

En août, le fond du 1er entra au 4e de l'arme, de nouvelle formation (hussards du Nord), dont le colonel Oudinot, primitivement de chez nous, eut le commandement.

Notre ancien lieutenant-colonel, le comte de Castellane, fut nommé colonel du 5e de l'arme (hussards du Bas-Rhin), qu'il fut chargé d'organiser.

Quant au nouveau 1er régiment de hussards actuel, sa formation fut confiée au colonel marquis de Venevelles, dans les conditions qui vont suivre.

C'est la spécialité de l'histoire du régiment que nous allons reprendre.

Constatons quelques rapports de plus avec le 2e de chasseurs à cheval.

Le 9 juin de cette année 1815, le baron Mathis que nous avons vu plusieurs fois, se distinguer dans les rangs du 1er hussards, comme capitaine et chef d'escadron et qui commandait le 2e chasseurs à cheval, comme colonel depuis 1807, fut nummé général de brigade et remplacé, dans ce dernier régiment, par le baron Robert-Dubreuil, ancien aide de camp du général Belliard. ancien colonel du 26e chasseurs (1).

D'autre part, en sortant du 1er hussards comme colonel, le général Merlin avait eu sous ses ordres une brigade composée des 2e et 7e chasseurs; à cette époque, le dépôt du 2e est à Niort; il est licencié le 13 novembre 1815, pour faire place au nouveau 1er de hussards qui vient se constituer dans cette ville et qu'il viendra remplacer à son tour, en 1823, à Niort même.

Ces trois régiments, 1er hussards, 2e et 7e chasseurs sont inséparables, on le voit, dans l'histoire de l'armée.

(1) La famille du colonel Robert était originaire de la ville de Fontenay-le-Comte (Vendée), où il est mort en 1819, à l'âge de trente-

Ensevelissons encore dans cette même période de temps, puisqu'il lui appartient, le général Franceschi, qui avait si bien conduit, en 1809 et 1810, la brigade de cavalerie où se trouvait le 1er régiment de hussards, en Espagne. Il mourut dans ce grade de général de brigade, bien capable de monter plus haut. Outre ceux que nous avons cités, un des plus beaux traits de sa vie est, qu'en juin 1800, le 9 juin, le maréchal Soult étant avec 8,000 hommes, cerné par 22,000 autrichiens, lui Franceschi, alors chef d'escadron, fut chargé d'aller chercher du secours et qu'il y réussit, en traversant, comme par miracle, deux divisions ennemies. A la fin de l'action qui s'en suivit, il enleva huit drapeaux et fit mettre bas les armes à 800 hommes.

Ce général était bien digne de commander aux vieux Bercheny.

Donnons-lui sa bonne part dans nos larmes et nos regrets.

—

1er régiment de hussards, dits hussards du Jura; colonel, le marquis de Venevelles; lieutenant-colonel, le chevalier de l'Orme. — Quatre escadrons à Niort (1816).

L'ordonnance du 16 juillet 1815 qui réorganisait l'armée, portait, à la spécialité du 1er de hussards, que ce régiment,

six ans, quinze ans de service, douze campagnes. On avait mis sur son tombeau l'épitaphe suivante :

« Intrépide soldat, à son pays fidèle,
» Il fut des chevaliers l'honneur et le modèle ;
» Colonel à trente ans, il meurt persécuté ;
» Passant, ne le plains pas, ses malheurs ont cessé. »

Quand on a de pareils états de service, on peut bien mourir de regret de voir sa carrière brisée.

tout en conservant son numéro, y ajouterait le nom de hussards du Jura;

Qu'il serait formé à Niort, département des Deux-Sèvres;

Et qu'il serait commandé par le colonel marquis de Venevelles;

Tous points qui furent, comme de droit, observés avec l'exactitude et la précision militaires.

Le 1er régiment de hussards fut donc recruté avec les éléments suivants :

1° Le fond de l'ancien 3e de l'arme;

2° Le 3e escadron du 7e id.;

3° Des engagés volontaires et recrues;

4° Avec des cavaliers en congé illimité;

5° Enfin, avec un supplément d'officiers de divers corps, venus de la non-activité;

Le tout à quatre escadrons seulement.

La tenue était modifiée en ce sens, que le 1er hussards prenait les tresses rouges, espacées de noir, au lieu des tresses blanches; le reste était maintenu, c'est-à-dire pelisse et dolman bleu ciel, pantalon rouge, ceinture en poil de chèvre rouge avec agréments blancs, schako rouge pour les quatre escadrons, le kolback réservé aux trompettes et aux musiciens, comme nous l'avons expliqué en son lieu.

L'armement : sabre avec sabretache, mousqueton, pistolet.

Outre les colonel et lieutenant-colonel sus-nommés, les officiers supérieurs étaient : les chefs d'escadrons Vidal de Léry et de Suzainnecourt; le major vicomte Lodin de Mauvoir.

Le corps d'officiers ayant été promptement et parfaitement constitué, on se hâta d'établir, sur le meilleur pied possible, les quatre escadrons, et de donner aux hommes l'homogénéité et l'esprit de corps qui fait le régiment.

L'habillement, l'équipement, la remonte en chevaux surtout,

emportèrent un temps considérable; enfin, quand le régiment eut pris mine, l'ordre du jour fut à la reconnaissance du colonel, à la constatation de l'existence du régiment, à la revue et à l'inspection, place de la Brèche, à Niort. La troupe étant assemblée, le général procède à l'accomplissement de chacune de ces formalités, reconnaît le colonel et les autres officiers, déclare que le corps existe et qu'il doit être connu sous le nom de 1er régiment de hussards. Puis, les trompettes sonnent au drapeau; le général leur remet solennellement l'étendard, reçoit le serment de fidélité au roi et fait défiler.

Le régiment continue de tenir garnison à Niort, jusqu'en 1818. Alors, l'ordre arrive de partir pour Schelestadt; c'était, pour le 1er hussards, traverser la France entière dans sa largeur; l'étrenne était bonne, pour apprendre aux jeunes soldats à gagner leurs éperons.

D'un autre côté, le colonel de Venevelles nous laissa après deux ans de présence au corps, qu'il avait commandé de 1816 à 1818.

Un officier supérieur qui reçoit la mission d'organiser un régiment, qui en a l'honneur et qui en prend la peine, a toujours de grands mérites; l'organisation, fille du génie, laisse toujours de grandes difficultés à vaincre; le régiment n'oubliera pas la reconnaissance qu'il doit sous ce rapport et sous bien d'autres au colonel marquis de Venevelles, ainsi qu'au major vicomte Lodin de Mauvoir.

—

1er régiment de hussards : colonel de Verdières; lieutenant-colonel de l'Orme, à Schelestadt (1819); aumônier, M. l'abbé Didier (Jean).

En même temps qu'avaient paru les ordonnances royales

portant réorganisation de l'armée, avait émané du Cabinet de Sa Majesté, celle rétablissant l'aumônerie militaire, biffée de nos cadres depuis 1792.

Excellente institution! mais qui, pour être bien réalisée, a besoin d'être bien comprise et qu'on ne devrait jamais improviser. Pour le service religieux de l'armée, il faut des hommes spéciaux, par conséquent des études spéciales; on a vu improviser des officiers; des aumôniers, rarement, à moins que, par une permission de la Providence, on soit né tel et qu'on puisse dire effectivement : *Ego autem et natus sum* (1). J'en ai parlé au long et exposé mes idées dans l'*Aumônier expéditionnaire* et l'*Aumônier de Régiment,* par un ancien aumônier du 1er de hussards.

Ainsi, chaque corps de toutes armes allait avoir son aumônier, avec le rang de capitaine. La grande aumônerie était aux ordres du cardinal prince de Croï, archevêque de Rouen.

1819.—Celui donné au 1er hussards était l'abbé Didier (Jean).

1820. — Le vicomte de la Malle est nommé lieutenant-colonel au régiment, 29 novembre.

1821. — Le 1er de hussards est à Thionville. Nomination du major Corréard, 5 décembre.

1822. — M. l'abbé Didier donne sa démission d'aumônier.

1823. — M. l'abbé Daënen (Pierre-Joseph) le remplace au régiment en la même qualité.

1823. — Le régiment à Gray, en Franche-Comté; ce fut la dernière garnison du colonel de Verdières qui, après l'avoir conduit en cette ville, remit le 1er hussards aux mains du colonel Simoneau, qui comptait déjà dix ans dans ce grade, sa première promotion étant du 28 septembre 1813.

(1) Je suis né pour cela. (Actes des Apôtres, XXII-28.)

Reposons-nous un instant sous nos armes, pour rappeler un souvenir du passé.

Nous sommes à Gray, là même, où quarante-six ans auparavant, en 1777, nos pères les hussards de Bercheny avaient reçu leur feuille de route pour l'Amérique, campagne qu'ils ne purent effectuer, on le sait; plus heureux cette fois, le jeune régiment va partir de Gray, entrer en Espagne et enregistrer cette nouvelle expédition à l'entête de son histoire d'alors.

1823 (janvier). — A peine arrivés à Gray, les escadrons sont portés au complet de guerre, sur l'ordre reçu du ministère que le 1er de hussards est désigné pour faire campagne. En février, départ pour l'armée d'Espagne. Il y avait juste dix ans que le 1er hussards de l'Empire en était sorti. La voie était encore fraîche.

—

Campagne d'Espagne (1823). — Armée des Pyrénées. — 1er corps aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio. — Division de cavalerie du général Bourck. — Brigade La Rochejacquelin; 1er régiment de hussards, colonel Simoneau; 7e régiment de chasseurs, colonel de Wimpfen; M. de la Malle, lieutenant-colonel au régiment.

..... Là, mil huit cent vingt-trois!

(Inscription au drapeau du 1er hussards.)

Avant d'entrer en campagne, nous avons aussi à jeter un coup d'œil d'ensemble sur notre haut état-major; nous avons de nouveaux rapprochements à ajouter à ceux que nous avons signalés déjà, de nouvelles pierres précieuses à placer auprès de celles que nous avons déjà vu briller dans notre récit; de grands noms à enregistrer à côté des noms passés.

Et d'abord, nous avons dit qu'en 1814, le marquis Oudinot,

fils aîné du maréchal duc de Reggio, était colonel du 1er hussards ; aujourd'hui (1823), c'est le maréchal lui-même, père de notre ancien colonel, qui commande le corps d'armée, où se trouve le régiment. Citer le maréchal Oudinot, c'est, sans contredit, citer une des premières célébrités du premier Empire.

Le général Bourk, notre divisionnaire, est un vieux soldat qui a gagné tous ses grades à la pointe de son épée ; qui a fait toutes les guerres depuis quarante ans ; a servi sous tous les généraux de l'Empire et personnifie leur vieille expérience des camps.

Enfin, dans cette campagne, notre chef de brigade est le général de La Rochejacquelin, parent par alliance de l'ancienne famille des Bercheny, noble de cœur, de sentiments et d'épée, comme eux.

J'avais annoncé que je parlerais, en son lieu, du balafré de la Moskowa ; ce balafré, c'est le général de La Rochejacquelin que je nomme.

La Rochejacquelin avait reçu de l'empereur, pour la campagne de Russie, en 1812, le brevet de sous-lieutenant au 1er régiment de carabiniers. Ce jeune officier fit cette campagne avec distinction ; mais, à la bataille de la Moskowa, son escadron s'étant trouvé distancé, fut chargé et cerné par un corps de cavalerie supérieur en nombre ; La Rochejacquelin se défendit en vrai soldat qu'il était ; il allait peut-être échapper, quand, désarçonné et tombé de cheval, il reçoit, étendu par terre, cette belle balafre qui décore si bien sa noble figure militaire. Resté sans défense et presque sans vie sur le champ de bataille, il demeura prisonnier de guerre à l'ennemi (1).

A sa promotion au grade de général de brigade (maréchal de

(1) *Récits des veillées du château du Parc-Soubise.*

camp, sous la Restauration), il était colonel du 1er régiment de grenadiers à cheval de la garde royale. Tout lecteur initié à l'étude de l'armée, sait que la tenue de ce corps était magnifique.

On se rappelle la peinture grandiose que j'ai faite du colonel de Bercheny, de sa haute taille et des mille parures d'or ou d'argent de son uniforme ; eh bien ! La Rochejacquelin ne lui cédait en rien, et si vous l'eussiez vu, avec son long bonnet à poil et son plumet blanc, sous le costume de colonel du 1er régiment de grenadiers de la garde à cheval, lui, haut de près de six pieds et couvert des plus riches brandebourgs, vous l'eussiez pris, sans peine, pour un nouveau Bercheny.

Avant de laisser son régiment, La Rochejacquelin voulut donner à sa dame le spectacle d'une grande revue. Elle eut lieu à Paris. Madame la comtesse y parut à cheval, vêtue en amazone. Madame de Bercheny en avait fait autant à Metz, en 1775, comme je l'ai dit ailleurs.

On eut pu se tromper encore là, s'il n'y avait pas eu la distance du temps et la différence d'uniforme.

La noblesse, quand elle est digne d'elle, fait toujours bien ce quelle fait.

Il restera, dans mes meilleurs souvenirs, celui d'avoir, un jour, reçu dans mon presbytère, la précieuse visite du général de La Rochejacquelin et celui de l'avoir entendu parler de la campagne présente et de mon 1er hussards. Je puis, dans ma vie, avoir vu d'aussi belles figures de soldat ; jamais de plus martiales.

Mais j'allais oublier que nous faisons partie du 1er corps d'armée et que nous sommes conséquemment d'avant-garde ; allons, mes petits trompettes du nouveau Bercheny, vous avez appris à sonner le boute-selle, vite à cheval et en avant ! Le

7e de chasseurs qui fait brigade avec nous, est déjà en bataille; honneur à vous, 7e de chasseurs; nos pères se rappellent avec bonheur, qu'ils ont été autrefois réunis dans la même brigade, dans les mêmes lauriers et dans la même citation à eux décernée par ordre du jour daté de Berlin (7 novembre 1806), contenant la satisfaction de l'Empereur. C'est d'un bon augure pour l'avenir; serrons nos rangs et en avant.

—

L'armée française entre en Espagne et franchit la Bidassoa (7 avril 1823).

Les avant-postes des Espagnols sont sur l'extrême ligne de frontière. — Qui vive? — France! — Quel régiment? — 1er de hussards! — Quelle destination? — Guerre d'Espagne! — Halte aux Français.... c'est l'ennemi; et la baïonnette demeure croisée.

En même temps, un parti de transfuges se présente à nos avant-postes, porteur d'un drapeau tricolore, pour ébranler la fidélité de nos soldats. Le général Vallin les reçoit par une volée de mitraille (1).

Le gros de l'armée se porte sur Tolosa, où il est passé en revue par le duc d'Angoulême, général en chef.

Puis, la division Bourk, où se trouve la brigade La Rochejacquelin, rompt à droite, s'empare de la citadelle de Fontarabie.

(1) Je ferai remarquer ici, puisque j'ai, dans cet ouvrage, souvent parlé du château du Parc-Soubise, que c'est un artilleur natif de Mouchamps, commune où se trouve ce château, qui tira le premier coup de canon contre les prétendants. — Mouchamps, arrondissement de Napoléon-Vendée. (Archives de cette commune, in-4°, par l'auteur de cette Histoire.)

du port dit du Passage, refoule l'ennemi jusqu'à Saint-Sébastien, bloque les Espagnols et les déloge.

Ce n'était pas si mal commencé pour de jeunes soldats; les vieux de l'Empire tressaillaient déjà, sous leur tombe, de les voir s'illustrer sitôt et si bien.

Le 17 avril, la division est à Guetaria, qui lui ouvre ses portes sans coup férir;

Le 9 mai, elle atteint Burgos;

Le 1er corps d'armée poursuit sa route sur Madrid, qui capitule le 24 mai; le duc d'Angoulême y entre triomphalement.

De Burgos et pour faire diversion en avant, à droite, la division Bourk est lancée à la poursuite des ennemis qui, comme les Anglais, en 1809, se dirigent vers la Corogne.

Ici commencent, pour le 1er régiment de hussards, les mêmes étapes de gloire que son prédécesseur, le 1er hussards de 1809, avait parcourues à cette date. On dirait que les jalons en avaient été laissés exprès par son devancier pour marquer la route de nos jeunes hussards. En 1809, c'était les jalons, sinon toujours de la victoire, du moins toujours de la bravoure et de la valeur. Ici, en 1823, ce sera l'un et l'autre; chaque jalon rajeuni aura son laurier.

Le 2 juin, le 1er de hussards touche aux portes d'Astorga. Le chef d'escadron Vidal de Léry, qui commande les pelotons d'extrême avant-garde, les lance sur l'ennemi, sabre au poing; celui-ci hésite, se débande et fuit devant une poignée de hussards. Ce commandant et le lieutenant Joleau ont les honneurs de la journée.

Le 26 juin, le régiment est à Mansanalès; il pousse l'ennemi l'épée dans les reins; ce n'est plus en retraite, c'est en fuite que sont, encore une fois, les Espagnols.

Le 13 juillet, la division, qui suit à marches forcées, atteint le

gros des forces ennemies. Retranchés derrière des rochers presque inaccessibles et des hauteurs escarpées à pic, les Espagnols nous attendent de pied ferme, l'arme en arrêt.

Le 7e léger est en tête de colonne, formé par échelons. Derrière, à droite et à gauche, sont en bataille :

Les 15e, 22e, 30e et 35e de ligne.

Les généraux Bourk, La Rochejacquelin, les colonels Lambot, du 7e léger, de Rascas (1), du 15e de ligne, etc., etc., ont mis pied à terre : « Soldats, s'écrie le général Bourk, en montrant » les collines hérissées, d'où pleuvait la mort, c'est à vous qu'est » réservé l'honneur d'enlever ces retranchements.... L'ennemi » est là.... En avant, à la baïonnette et au pas de charge. »

Il dit. Les généraux et les colonels dirigent l'assaut; on marche, on grimpe, on s'élance sous une pluie de balles. N'importe, les hauteurs sont couronnées, les rochers escaladés et l'ennemi, stupéfait de tant d'audace, s'enfuit dans toutes les directions qu'il peut rencontrer.

La division s'y couvrit de gloire; la principale en revint au 7e léger.

Le lendemain, 14 juillet, le 1er de hussards, toujours en avant-garde à la poursuite des Espagnols, les atteint à Bétanzos et les sabre d'importance ; leurs débris se renferment dans la Corogne.

Cette place est immédiatement investie. Le général Bourk commence le feu de ses batteries, le 6 août ; la justesse de notre tir contraint l'ennemi à mettre bas les armes ; cinq jours après, il demande à capituler.

Le 12 août, la division fait son entrée dans la Corogne.

(1) Le baron de Rascas était beau-frère de MM. de Chabot, du Parc-Soubise.

Pendant ce temps, le 1er régiment de hussards, décrivant un arc de cercle à gauche, se porte en toute hâte sur Vigo, pour ne laisser aucun repos à l'ennemi. C'était précisément le même mouvement qu'avait opéré le régiment en 1809, lors de la poursuite des Anglais et la reddition de la même place de la Corogne. Tout ce qui se passa dans ces deux places, en ces deux campagnes, est d'une identité frappante.

Cette pointe sur Vigo dura du 27 juillet au 3 août suivant.

Le 1er hussards et le 7e chasseurs, ainsi détachés de la division, occupée au siége de la Corogne, eurent fort à faire contre des ennemis nombreux et bien armés. Mais ils furent là, comme toujours, les enfants de la vaillance, de l'honneur et de la victoire.

Le 18 août, le lieutenant Joleau s'attache, avec 25 hussards, aux traces de l'ennemi, prépare le beau mouvement de la brigade sur Orense et y entre le premier ;

Le 28, il s'acharne à sa poursuite et le conduit battant devant lui, d'Orense à la Puebla de Sanabria.

Pendant que le gros de la division Bourk, après avoir soumis la Galicie, se dirigeait vers la vieille Castille, le général de La Rochejacquelin, avec sa brigade, se rabattait sur le Tage, prêt à toute éventualité. Son but était de couper l'ennemi, de l'empêcher de franchir le fleuve ou de le traverser lui-même et de l'aller chercher dans l'Estramadure. Il n'eut pas la peine d'aller bien loin. Il apprend que les Espagnols sont près de Almaras, dans la vallée de Puerto del Mirabete, rangés en bataille, présentant outre leur infanterie, une ligne de huit escadrons de cuirassiers et d'autre grosse cavalerie.

La Rochejacquelin n'a que son 7e léger, son 1er de hussards et son 7e de chasseurs à leur opposer. A son commandement, on passe le Tage et le colonel Lambot, avec ses carabiniers, couronne les hauteurs.

Puis, la charge sonne ; on s'aborde avec impétuosité de part et d'autre ; les cuirassiers espagnols arrivent lourdement, la latte en avant. Nos hussards et nos chasseurs s'élancent, croisent le sabre ; la mêlée est générale ; elle devient affreuse ; c'est un combat d'homme à homme ; chacun prend son adversaire ; c'est un grand duel, cent et cent fois reproduit ; c'est le travail individuel de l'Afrique. Le colonel Simoneau, à la tête du 1er hussards et le colonel de Wimpfen, avec ses chasseurs, font le coup de feu et de sabre avec des officiers supérieurs ennemis, auxquels ils font mordre la poussière. Bientôt, ces fiers Espagnols font honteusement demi-tour devant notre cavalerie ; leur déroute est complète, et ils laissent entre nos mains leur artillerie et un grand nombre de prisonniers.

C'est ainsi que le 1er hussards se montrait toujours digne de lui-même et de son numéro.

Ce beau fait du 30 septembre 1823 termina, par ce dernier laurier, la série des actions d'éclat du régiment, pendant cette campagne.

Le duc d'Angoulême revint en France, le 23 novembre et fit, à la tête de notre jeune armée, son entrée solennelle à Paris, le 2 décembre suivant.

Telle cette belle campagne d'Espagne, effectuée dans moins d'un an.

Le lieutenant-général Bourk fut nommé pair de France.

Dans son ordre du jour sur l'affaire du 30 septembre, le général de La Rochejacquelin témoigna sa satisfaction et offrit ses félicitations au 1er régiment de hussards tout entier ; c'était une belle perle attachée à son nouveau drapeau, et cita, pour s'être plus spécialement distingués :

Le colonel Simoneau ;

Le lieutenant-colonel Vidal de Léry, nouvellement promu ;

Le chef d'escadron de Suzainnecourt;
Le capitaine adjudant-major Clerc, grièvement blessé;
Le capitaine Courtois, grièvement blessé;
Le capitaine de Vigneras;
Le lieutenant Reibell, blessé;
Le sous-lieutenant de Marcé (1);
Le maréchal des logis chef Quinson;
Le maréchal des logis Daclin;
Les brigadiers Samat et Kauffmann;

Les hussards Olliger, Imbrico, Dumoulin, Hervy; enfin, le maréchal des logis Baron, digne athlète des anciens temps, qui, attaqué par quatre cuirassiers espagnols, parvint à les désarçonner et à s'en défaire, malgré la grièveté de ses blessures.

Telles les glorieuses agrafes du 1er régiment de hussards, pendant cette campagne de 1823.

La campagne n'était pas terminée que, le 11 septembre 1823, le lieutenant-colonel de la Malle, du 1er hussards, passait, avec son grade, aux lanciers de la garde royale;

Colonel du 1er chasseurs à cheval, le 26 novembre 1823 (2);

Colonel des chasseurs de la garde royale, le 29 octobre 1828;

Maréchal de camp, le 11 août 1830;

Le général de la Malle est décédé, le 4 avril 1863, au château de Tremblay, commune de Chaulnes, département de la Nièvre.

Il eut, pour remplaçant, le chef d'escadron Vidal de Léry,

(1) Il y a aujourd'hui (1867), au 8e hussards, un jeune sous-lieutenant de ce nom, vicomte de Marcé, natif de la Vendée, y engagé volontaire en 1858. — Soit dit en souvenir de mon amitié pour lui et son régiment.

(2) Le colonel de la Malle vint prendre possession du 1er chasseurs à Libourne et passa, en 1824, à Fontenay-le-Comte, à la tête de ce beau régiment allant de Libourne à Rennes.

du 1er hussards même, nommé en Espagne, pendant la campagne, pour les beaux faits qu'il venait d'y accomplir à la tête de nos détachements d'avant-garde.

Rentré en France, le 1er hussards reçoit l'ordre de se rendre à Valenciennes.

Du Portugal à Valenciennes, la route était précisément l'inverse de celle qu'avait fait, en 1794, le régiment, appelé des confins de la Belgique au cœur de l'Espagne.

—

Etat nominatif des officiers du 1er hussards pendant la campagne d'Espagne (1823).

(Annuaire militaire de 1823.)

ETAT-MAJOR.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.	
Colonel Simoneau.	Delaville sur Illon.	De Strada.	Jourdan.	Jouffroy.
Lieutenant-colonel de la Malle.	Quisard.	De Kermainguy.	Luzignan.	Deg.
Chef d'escadron Vidal de Léry.	De Mamony.	De Nazelle.	Rouillé de la Faye.	Quirias.
Id. De Suzainnecourt.	Frontgous.	Reibell.	Frémy de Saint-Martin.	Cruchy.
Major Corréard.	Ferrier.	De Châteaumorand	Richaud.	De Marcé.
Adjudant-major de Vigneras.	Fleddermann.	D'Estampes.	Maflard.	Dursus.
Capitaine trésorier Vial.	Foissy.	Joleau.	Depointe de Gévigny.	Le Bègue de Germiny.
Capit. d'habillement Carmignac.		Chertemps.	Besson.	Patras de Campaigno.
Porte-étendard Renaud.			Dumas.	
Aumônier Daënen.				
Chirurgien-major Hermant.				
Aide-major Arbel.				

1er Régiment de hussards, dits hussards de Chartres; colonel, S. A. Mgr le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et prince royal. — Toujours titulaire du régiment, le colonel Simoneau; lieutenant-colonel Vidal de Léry; aumônier, M. l'abbé Daënen; 4 escadrons à Valenciennes (1824).

Par ordonnance du 21 septembre 1824, le 1er régiment de hussards ajouta à cette dénomination, le nom de Chartres; il dût cet honneur à la promotion de S. A. le duc de Chartres, au grade de colonel du corps; cette nouvelle position du prince ne changeait rien aux attributions du brâve Simoneau, qui demeurait colonel permanent.

L'ordonnance du 27 février 1825 portant que les régiments de cavalerie cessaient d'être appelés par les noms de départements, qui leur avaient été donnés à leur formation du 16 juillet 1815 et qu'ils ne seraient plus désignés que par les numéros qui règlent leur rang dans l'armée, cette ordonnance, dis-je, n'atteignit pas le régiment, en ce qu'elle avait d'analogue. Le 1er de hussards resta, *quand même,* hussards de Chartres. Il y a de nobles exceptions ici-bas pour les grands de la terre; ces exceptions sont honneur sans doute, mais elles sont devoir, car noblesse oblige.

Philippe-Louis-Charles-Henri, fils aîné de Louis-Philippe, depuis roi des Français, et de Marie-Amélie, duc de Chartres, né à Palerme en 1810, avait alors quatorze ans. Le brillant uniforme de colonel du 1er de hussards devait lui aller à merveille. Son père, duc d'Orléans, était alors colonel-général des hussards, titre créé, comme nous l'avons dit, pour son grand-père, le 22 novembre 1778; c'était une politesse et un cadeau de Louis XVI.

Ainsi, la sabretache était comme innée dans la famille, et,

si l'on peut dire que celle offerte à l'aïeul était un cadeau de Louis XVI, que celle offerte au père en était un de Louis XVIII, on peut ajouter que celle offerte par Charles X, en 1824, au jeune duc de Chartres, était un de ses cadeaux de prise de possession du trône, puisqu'il y montait cette année-là même.

Les familles princières vont vite en éducation et en instruction. Elles sucent, pour ainsi dire, l'une et l'autre avec le lait. Le jeune prince apprit bientôt à être soldat, chef de corps et général.

L'armée et le régiment surtout, lui rendent le témoignage qu'il sut élever, en sa personne, ces trois échelons de l'armée au niveau de son rang. C'est beaucoup dire, mais l'armée, dans ce genre, est un appréciateur qui s'y entend.

Laissons le jeune colonel s'étudier lui-même et étudier sa position ; il ne pouvait avoir de meilleurs guides que le colonel Simoneau et le lieutenant-colonel Vidal de Léry.

1824. — Le 1er hussards a deux nouveaux chefs d'escadron : M. Lestoquoy (Adrien-Louis), en remplacement du lieutenant-colonel Vidal de Léry ; M. Arbory de Mamony (Armand-Louis), capitaine au régiment, en remplacement de M. de Suzainnecourt.

1825. — Toujours à Valenciennes.

1826. — Le régiment part pour Verdun.

1827. — A Verdun

1828. — Il va tenir garnison à Belfort.

Le capitaine de Suremain passe chef d'escadron, en lieu et place du commandant de Mamony.

1829. — Il est à Neuf-Brisac.

Le 22 mars de cette année, notre ancien petit collégien de Sorrèze, notre engagé de 1800 au 1er de hussards, est nommé colonel du 8e régiment de chasseurs, alors en garnison à Fon-

tenay-le-Comte ; il succédait au baron Lelong, y décédé le 7 mars précédent. On se rappelle que son nom était *de Marbot*. Je relaterai, quand il sera temps, ses glorieux états de service.

—

1829. — Aumônerie militaire.

A cette date, florissait en grand l'aumônerie militaire, établie par la Restauration. J'ai recueilli dans mes notes tous les noms des aumôniers militaires de ce temps, et bien que je fusse très jeune encore, la Providence toujours bonne, la Providence qui coordonne tout à ses fins, me ménagea le bonheur d'en connaître personnellement plusieurs. Je faisais alors mes études et c'était comme un premier stage de la vocation d'aumônier à laquelle Dieu m'appelait et que je désirais voir réaliser au 1er régiment de hussards, à cause, je le répète, de mes quatre parents qui y avaient servi. C'est donc à ce titre et à celui de la bienveillance de mes lecteurs militaires, que je réclame l'indulgence, si les circonstances m'obligent ici à parler de ma personne, dont l'existence, on le voit, a tant de traits d'union avec la vie du soldat.

J'ai connu M. l'abbé Watrelos, aumônier du 12e chasseurs à cheval, ancien capitaine audit régiment, décoré, nommé chanoine de Luçon, au titre honoraire seulement, par Mgr Soyer ;

M. l'abbé Coassy et M. l'abbé Blanchard, successivement aumôniers du 8e de même arme ;

M. l'abbé Leconte, aumônier du 9e de cuirassiers, etc., etc.

Je me souviendrai aussi de vous, digne aumônier d'infanterie, de vous qui, un jour, ayant précédé l'arrivée de vos soldats, vîntes attendre le régiment au bureau de mon père ; puis, allâtes à leur rencontre, portant inaperçu, sous la soutane, un

flacon d'eau-de-vie, que vous distribuâtes aux plus fatigués. Je me promettais bien tout bas d'en faire un jour autant et je l'ai fait, grâce à Dieu, étant devenu prêtre (1).

M. l'abbé Daënen remplissait de son côté les fonctions d'aumônier militaire au 1er régiment de hussards. Je dois à sa mémoire quelques détails de famille et de confraternité. Ce n'est pas m'éloigner de mon sujet que d'en parler, puisqu'en droit comme en fait l'aumônier appartient à son régiment.

M. l'abbé Daënen (Pierre-Joseph), aumônier du 1er régiment de hussards de 1823 à 1830, conséquemment pendant la campagne d'Espagne, a servi sept ans. Retraité comme custode des tombeaux de la famille des ducs d'Orléans, à Dreux, en 1830;

A revu pour la dernière fois le régiment en 1856, lors du retour du 1er hussards de Crimée et de son arrivée à Chartres, où l'excellent aumônier s'était rendu et où les officiers lui ont fait une magnifique réception, à cause de ses anciennes fonctions.

Mort à Dreux en 1863.

Je dois ces deux particularités de son existence à un officier du régiment qui me fit le plaisir de m'en donner connaissance, le jour de ma réception, par ces messieurs, à Clermont, en 1862, lors de l'arrivée du 1er escadron de la campagne de Syrie et pendant le déjeuner qu'ils m'avaient offert.

Quand la révolution de 1830 fut consommée et que les aumôniers de l'armée furent licenciés, M. l'abbé Daënen pria son jeune colonel, qui venait de prendre le titre de duc d'Orléans, de lui procurer une position. C'est à la bienveillance du jeune prince, qu'il dut la faveur d'être nommé custode des tombeaux de sa famille.

(1) 1er vol. des Correspondances militaires de l'auteur, in-4o, p. 6.

Là, il vécut en paix, entre la vie et la mort, en se livrant aux douceurs de la science et de la vertu. L'abbé Daënen était un bon prêtre, le prêtre du devoir ; mais il paraît qu'il n'avait pas, pour les spécialités militaires, tout l'attrait d'un amateur.

Avec mes goûts, mes affections, plein du feu sacré qui m'anime, je voulus savoir s'il n'avait pas laissé quelques notes sur le 1er régiment de hussards ; ces notes, bien entendu, étaient à l'adresse de cet ouvrage. Je prends donc mon annuaire ecclésiastique; chercher le clergé de Dreux fut l'affaire d'un instant; son nom..., absent. Je conclus qu'il n'était plus probablement de ce monde ; ma plume et mon cœur vont donc directement s'adresser à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Les Hôtels-Dieu, en général, sont le refuge de ceux qui sont en peine ; la porte là est toujours ouverte, parce que c'est l'hôtel de Dieu, qui est Charité. Je pris donc la liberté d'écrire au digne aumônier de la maison, pour les renseignements que je désirais. Voici sa réponse :

Dreux, 20 août 1865.

« Monsieur le curé,

» Je regrette vivement de vous avoir fait attendre si long-
» temps ma réponse, mais indépendamment de la besogne que
» j'ai eue depuis la réception de votre lettre, je voulais voir les
» nièces du bon M. Daënen, dont vous me parlez ; il les a lais-
» sées pour ses héritières il y a deux ans; celles-ci n'ont jamais
» entendu dire à leur oncle qu'il eut pris des notes sur son an-
» cien régiment ; elles ont encore beaucoup de papiers, qu'elles
» n'ont point pris le loisir d'examiner ; je les ai priées de jeter
» un coup d'œil, le plus tôt possible, sur ces écrits, et si elles
» trouvaient quelque chose qui eût trait au sujet de votre
» lettre, de m'en informer. Elles me l'ont promis. Si donc,
» vous ne recevez pas, avant le 1er octobre, quelques rensei-

» gnements de ma part, vous en concluerez que M. Daënen
» n'a pris aucune note sur le 1er hussards.

» Ce monsieur était tellement occupé de botanique et d'his-
» toire naturelle des insectes, que j'ai la conviction qu'il n'a
» rien fait sur l'objet de votre demande.

» Daignez agréer, etc.

» Cochin,

» Chanoine honoraire, aumônier de l'Hôtel-Dieu. »

Or, je n'ai reçu de cet ecclésiastique, aucune lettre postérieure à celle-ci. La conclusion est donc bien facile à tirer.

En fin de compte, la révolution de juillet a emporté cette aumônerie militaire, qui n'avait fonctionné, on peut le dire, pendant ces dix ans, qu'à titre d'essai, et qui aurait été susceptible, si elle eut duré, de prendre d'excellents développements. Le temps est un grand maître.

1829. — Mais le régiment nous appelle ; il reçoit l'ordre de changer de garnison ; il va de Neuf-Brisac à Joigny. Partons.

1830. — Le 1er régiment de hussards est à Joigny ; c'est là que le trouvent les événements de juillet de cette année.

J'emprunte ici, pour la spécialité de ce qui le regarde, le récit que m'en ont fait deux témoins oculaires, membres de notre Société de frères d'armes, alors sous-officiers au corps :

« Notre jeune colonel, le duc de Chartres, était en ce mo-
» ment à Joigny, pour l'inspection. A la nouvelle de ce qui se
» passe à Paris, il part précipitamment pour la capitale, soit
» qu'il ait été mandé par le télégraphe, soit que ce fut un
» mouvement spontané de sa part ; il arrive, et comme les
» choses se dessinaient en faveur de son père, nommé lieute-
» nant-général du royaume, il est commandé de retourner im-
» médiatement à Joigny et de conduire son régiment à Paris.

» Pendant ce temps, les estafettes se succèdent; les télé-
» graphes jouent; une chaise de poste ramène le prince au ga-
» lop de ses chevaux. C'était le dimanche, il était près de onze
» heures, nous étions allignés pour nous rendre à la messe,
» musique en tête. Arrive une dépêche; le 1er hussards doit
» seller sans retard, se tenir prêt et envoyer un détachement
» au-devant du duc de Chartres. La messe est contremandée;
» on rompt les rangs.

» Sur ces entrefaites on annonce l'approche de la duchesse
» d'Angoulême, revenant des eaux. Le commandant Suremain
» fait mettre le drapeau blanc sur le pont de Joigny; un esca-
» dron était à cheval; on lui offre une escorte d'honneur, elle
» refuse, on lui présente les armes, elle passe.

» L'escadron se porte à la rencontre du prince et rentre en
» ville avec lui. En conformité aux ordres dont il est porteur,
» on forme à la hâte trois escadrons de guerre ; les demoiselles
» de Joigny se réunissent pour la confection des cocardes tri-
» colores, elles nous font, à ce sujet, la gracieuseté de leurs
» rubans et fichus qu'elles découpent de leurs propres mains;
» on dirait que leurs doigts vont à la vapeur. Il n'était que
» temps. On les distribua à huit heures et demie, et à neuf
» heures du soir, on est à cheval pour Paris; on marche nuit
» et jour. A Melun, on rencontre une estafette ; rien de nou-
» veau. On charge les armes. Près de cette ville se trouve une
» partie de la garde royale, qui demeure sans ordre et les che-
» vaux au piquet. On fraternise ; on était tous français. On
» continue; les cinq étapes sont faites en trois jours. L'itinéraire
» d'arrivée est par Vincennes, Saint-Mandé, la barrière du
» Trône; le 3 août, le 1er régiment de hussards fait son entrée
» dans Paris, au milieu d'un concours immense. Le duc d'Or-
» léans, lieutenant-général du royaume, et son épouse, Marie-

» Amélie, sont là pour recevoir leur fils et le régiment ; le duc
» de Chartres descend de cheval et va embrasser son père et
» sa mère. Le cortége s'achemine par la Bastille, les boule-
» vards, tourne sur la place Vendôme et arrive à la caserne du
» quai d'Orsay, à quatre heures et demie du soir. Le peuple
» précédait, suivait en masse, semblable aux flots d'une mer
» en courroux. On commentait les événements en grand, en
» petit. Les hussards ont bien, en effet, la cocarde tricolore,
» mais ils ont la fleur de lis au porte-manteau ; la fleur de lis
» à la sabretache, etc., etc. Les révolutions sont impatientes,
» impitoyables, exigeantes, sous le coup du moment. Nous
» fûmes bientôt mis, en entier, dans le moule du jour et nous
» reçûmes, des mains de Louis-Philippe, notre nouveau dra-
» peau. »

Que si, ami lecteur, il vous prend envie de visiter le musée d'artillerie, près l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris, prenez la première galerie à gauche ; parcourez de l'œil toutes celles de nos gloires militaires qui y sont installées ; longez avec orgueil ces simulacres de coursiers bardés de fer et de chevaliers du moyen âge ; c'est le passé qui rend hommage au présent ; et, à l'extrémité de ce même côté, toujours à gauche, dans l'angle, voyez ce petit étendard de cavalerie, aux nom et chiffre du 1er régiment de hussards, c'est celui dont je parle, avec lequel il a fait la campagne de Belgique et ses autres cantonnements et garnisons jusqu'en 1848. Je l'ai vu de mes propres yeux.

Le changement de dynastie amena le changement de colonel. Le duc de Chartres devint maréchal de camp et duc d'Orléans. Mais, avant de se séparer de son régiment, le prince royal voulut passer une revue d'honneur et d'adieu. Et là aussi, pour que, d'une autre façon, le passé fut réuni au présent, le

jeune prince fit inviter à cette revue celui que l'on peut appeler un des principaux rayons des gloires passées du régiment, le brave général baron de Juniac de Bégougne, ancien colonel du 1er hussards et qui vivait alors retiré à Versailles. C'était pour lui montrer le régiment toujours flambant et beau comme par le passé. On dit que le vieux colonel en pleura de joie. Il dut revivre, en effet, cet excellent homme, et, après tant de lauriers et de campagnes, son grand cœur dut triompher une fois de plus, en voyant les enfants de ses anciens hussards, si dignes de leurs pères, si dignes de lui-même.

De son côté, le brave colonel Simoneau, qui avait commandé le régiment avec tant de distinction, depuis six ans, fut bientôt promu au grade de maréchal de camp. C'était la juste récompense de ses mérites militaires.

La première tête de colonne changea donc complètement et fut remplacée par la tête de colonne suivante, aussi distinguée que la première :

1830. — 17 août. Date de la promotion du colonel Pozac au 1er régiment de hussards.

Le colonel Pozac était un vieux de la vieille, un ancien habitué du 1er hussards du premier Empire ; c'était notre ancien maréchal des logis du 12e de l'arme ; l'un des héros de Marengo ; l'un des lauréats de cette victoire que nous avons vu décorer d'un sabre d'honneur, pour la belle part qu'il y avait prise ;

Lieutenant-colonel : Lanthonnet (Frédéric), 12 août 1830, remplacé par le lieutenant-colonel Lorry de Fontenelles (Louis-Nicolas), 30 août 1831 ;

Chefs d'escadron : De Foissy (Jules-Félix-Godefroy), Gudin (Charles-Gabriel-César), Reibell (Eugène-Louis-Joseph) ;

Major : Carmignac (Jean-Pierre) ;

Capitaine instructeur : Morin (Petrus-Victor).

Le régiment recevait aussi dans ses rangs les capitaines Delmas de Grammont (Joseph-Auguste), Denoüe (Armand) et Lion (Louis) ;

Les sous-lieutenants Gentil de Saint-Alphonse et de Vernon (Paul).

Tous officiers de position et d'avenir, ajoutant un reflet de plus à ceux qui le commandaient déjà..

1831. — 19 février. Ordonnance constitutive de la cavalerie. Les régiments de hussards sont portés à cinq escadrons.

En conséquence, un détachement du 1er de hussards est envoyé en remonte à Metz.

Par cette même ordonnance, il est créé cinq régiments de lanciers. Notre ancien lieutenant-colonel Vidal de Léry passe colonel du 5e de cette arme, formé avec le 5e chasseurs à cheval, alors en garnison à Niort et à Fontenay-le-Comte, et qui part de ces villes pour Poitiers, afin d'y opérer sa transformation.

1831. — Mars. Distribution de drapeaux à la garde nationale et aux régiments stationnés à Paris et aux environs. Le 1er régiment de hussards y assiste et continue de faire le service de la capitale.

1831. — 14 avril. Le lieutenant-colonel de Lanthonnet est nommé colonel du 6e de hussards.

Cet officier supérieur avait pris tous ses grades au 1er de chasseurs à cheval, jusqu'à celui de chef d'escadron, 1815. Remis en activité au 3e hussards, comme chef d'escadron, 28 janvier 1824 ; lieutenant-colonel du 15e chasseurs, 25 janvier 1829 ; passé lieutenant-colonel au 1er hussards, le 12 août 1830 ; colonel du 6e hussards, 14 avril 1831 ; général de brigade, 26 avril 1841 ; mort à Beauvais en 1861.

Campagne de Belgique (1832). — Avant-garde, aux ordres du duc d'Orléans. — 1er régiment de hussards, colonel Pozac ; lieutenant-colonel de Fontenelles. — Le régiment porté à 5 escadrons.

Puis enfin, de nos jours, Anvers et la Belgique.
(Inscription au drapeau du 1er hussards.)

Partant en 1832 de Paris pour la Belgique, le 1er régiment de hussards allait faire campagne, le cœur joyeux et ma foi. toujours en bonne compagnie, comme d'ordinaire.

Nous allions y retrouver le jeune duc d'Orléans, notre général d'avant-garde, les généraux Merlin, de Castellane, Simoneau, Nicolas et de Marbot, tous anciens colonels ou officiers de chez nous.

De son côté, avec le colonel Pozac, les officiers, les sous-officiers et hussards, tels qu'ils étaient, le régiment ne pouvait être ni mieux constitué, ni mieux monté.

L'armée française, aux ordres du maréchal Gérard, était composée de 70,000 hommes. La brigade d'avant-garde, commandée par le duc d'Orléans, ayant pour aide de camp son frère le duc de Nemours, comprenait :

Le 20e léger ;

Le 1er régiment de hussards;

Le 1er régiment de lanciers.

Ce régiment de lanciers avait été formé le 14 août 1830; c'était le premier régiment de cette arme, créé en France, depuis 1815 (j'excepte les lanciers de la garde royale, qui étaient hors ligne), messieurs les étrangers, il paraît, nous ayant interdit, à cette époque, des corps de ce genre. Il avait tout l'uniforme écarlate, revers bleu ciel. Il portait le nom de lanciers de Nemours.

J'ai vu, dans son temps, une gravure représentant l'entrée de cette brigade en Belgique. Elle s'effectua, pour toute l'armée, sous la date du 15 novembre 1832.

Après avoir espacé son armée de la manière la plus convenable pour opérer contre la citadelle d'Anvers, et lancé quelques brigades de cavalerie légère et deux divisions d'infanterie pour couper toutes les communications de l'ennemi, le maréchal Gérard fit sommer le général Chassé de se rendre, et, sur son refus, fit commencer les opérations du siége.

Il n'est pas de mon sujet de faire ici ce qu'on appelle le journal de cette campagne; mon cercle est plus restreint. Je me dois tout entier à l'histoire du 1er hussards. Malheureusement, dans un siége, le rôle de la cavalerie est assez circonscrit; c'est toujours quelques affaires d'avant-garde, de reconnaissance, de grand'gardes, de bivouac, où le résultat n'était pas douteux pour nous, mais où l'importance de l'action n'était pas en raison directe du désir et de la valeur de nos hussards. Je me bornerai donc à relater quelques mots du dernier ordre du jour donné par le maréchal Gérard, à la fin de cette campagne, où le régiment peut revendiquer sa part de gloire.

« L'armée, dit le maréchal, a prouvé qu'elle savait joindre » la constance à la valeur; qu'elle brave les dangers, comme » elle supporte les privations et les fatigues... Dans ce siége » mémorable, il a été ouvert 14,000 mètres de tranchée; tiré » 63,000 coups de canons, pris à l'ennemi 5,000 hommes, » dont 185 officiers; nous avons perdu 608 soldats.

» Toutes les armes ont fait leur devoir; tous les services ont » donné des preuves de dévouement. Les soldats ont campé, » ont bivouaqué, ont quelquefois doublé, triplé quelquefois le » service, sans se plaindre. Les blessés ont fait preuve de cou- » rage. Le maréchal commandant en chef sait ce que chacun

» a fait, ce que vaut chaque soldat, et sera heureux de faire » récompenser chaque mérite. »

Le 23 décembre, la citadelle d'Anvers ouvrait ses portes à l'armée française; cette capitulation finissait la campagne.

1832. — Le dépôt du 1er régiment de hussards est à Lille ; les escadrons de guerre le rejoignent, en entrant en France. Le lieutenant Molitor (Gabriel-François-Joseph) est nommé capitaine au régiment.

1833. — Le 1er de hussards part de Lille pour Rambouillet. Cette année a lieu le rétablissement, sur la colonne Vendôme, de la statue de l'empereur. Le régiment est mandé de Rambouillet à Paris pour la cérémonie. Il reste à cheval depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

1834. — Toujours à Rambouillet. Il nous y arrive deux nouveaux officiers : le lieutenant-colonel de Lesparda et le sous-lieutenant Yvelin de Béville (1).

1835. — Le 1er hussards tient garnison à Vendôme. Le maréchal des logis de Montaigu, sortant numéro 1er de l'école de cavalerie de Saumur, y entre avec son grade. Ce sous-officier est devenu colonel des guides le 24 décembre 1858, et général de brigade le 12 août 1866.

1835. — 11 août. M. Corréard, notre ancien major de 1823 à 1830, lieutenant-colonel depuis le 12 août 1830, est nommé colonel du 4e chasseurs à cheval.

Le major Clavel est son second successeur au corps.

1835. — 15 août. Le colonel Pozac laisse le commandement du 1er régiment de hussards. Son long service militaire, ses campagnes, ses fatigues, ses blessures ne lui permettaient plus

(1) M. de Béville commande aujourd'hui, comme colonel, les lanciers de la garde (1867).

de le continuer. Le gouvernement du roi lui confia celui de l'hôtel du Luxembourg. C'était une douce retraite au milieu de Paris, après tant d'années consacrées au métier de la guerre. Le colonel Pozac est un de ces hommes que l'on regrette ne pas voir avec les étoiles de général. Eh! qui pouvait les avoir méritées plus que lui! C'est que la vie du soldat n'est pas toujours le grain de sénevé qui multiplie ses branches pour abriter sa vieillesse, au gré de ses désirs; ni le blé fertile qui produit le centuple pour le nourrir; ce qui revient à dire que, comme sa vie, son berceau et sa tombe sont souvent marqués au coin de notre vertu favorite : l'abnégation, le sacrifice.

Mlle Pozac, sa fille, avait épousé M. Valcourt de Finance, mort en 1861, chef d'escadrons au 6e lanciers; j'ai sous les yeux une note qui dit : « Officier supérieur très distingué, » gendre du brave Pozac, l'un des héros de Marengo, M. de » Finance laisse après lui les regrets les plus mérités. »

Les souvenirs de cette époque ont été pour mon existence, l'objet d'un épisode qui trouve ici naturellement sa place.

J'étais à Metz, le 1 juillet 1864, au champ de manœuvre, avec trois bataillons du 21e de ligne et le 4e bataillon de chasseurs à pied, ce dernier commandé par un Latour-d'Auvergne, parent de l'ancien premier grenadier de France, et où j'avais beaucoup d'amis parmi les officiers. J'avise un cantinier civil qui se trouvait là, avec un panier de vin, pour arroser, à la pose, le gosier du soldat. C'est le meilleur des entr'actes pour les deux. Mon homme ne se définissant pas précisément la cause de l'apparition d'un prêtre dans ce lieu, s'approche, échange avec moi les premières paroles d'usage, puis, d'un air étonné, me fait part de ses impressions.—Je suis ici, lui dis-je, pour rechercher les souvenirs de mon régiment de famille. — De votre régiment de famille? reprend-il. — Mais, oui. — Quel était-il

donc, ce régiment? — Je réponds : Le 1er de hussards. — Comment, M. l'abbé, le 1er de hussards ! Et de ses yeux partaient des éclairs, et c'est aussi mon régiment à moi ; j'y ai servi sous le colonel Simoneau, le colonel duc de Chartres, le colonel Pozac; j'ai fait avec eux la campagne de Belgique; ah! quand vous avez nommé le 1er hussards, je ne sais ce qui m'a retenu, mais j'ai été sur le point de vous sauter au cou, de vous embrasser, de vous presser sur mon cœur; ah! permettez au moins, monsieur l'aumônier, que je vous serre affectueusement la main..... Je restai stupéfait d'émotions et la lui tendis avec bonheur.

Hélas! tous les sentiments dont je venais de voir scintiller de son cœur la généreuse expression, ces sentiments, je les avais moi-même; le mien en était rempli. A ce mot de 1er hussards, j'aurais voulu, le premier, serrer cet inconnu dans mes bras, lui tendre la joue et lui donner le doux nom d'ami, de frère. Pourquoi donc me suis-je laissé devancer? — N'est-il donc pas vrai que nous nous défions toujours trop les uns des autres; c'est là un des maux de notre triste humanité; pourquoi donc toujours des craintes, toujours des appréhensions; mais c'est là s'avilir!.... Et comment, moi qui faisais si hautement profession de ces principes de fraternité, qui les avais consignés dans le volume : l'*Aumônier de Régiment,* qui depuis vingt-cinq ans, fréquentais l'armée pour la rapprocher du prêtre, comment ai-je fait pour me laisser distancer par un soldat? Je m'en accuse sincèrement; je n'ai pas été, dans cette circonstance, à la hauteur de mon sujet; en fait, j'ai été inférieur à mon cantinier et cependant, Dieu le sait, en cela, comme en toute autre chose, je désire bien ne le céder à personne; car c'est ma mission de prêtre de tendre, le premier, la main à tout individu honnête et dans cette occasion l'initiative

était mon affaire, avant d'être la sienne. Brave hussard du 1er, vrai cœur de soldat, puissé-je, dans ma vie, te rencontrer une autre fois. Ah! j'espère bien alors être plus heureux et plus content de moi qu'aujourd'hui.

Dans cette même année 1835, sortit du régiment un chef d'escadron des plus distingués ; il y avait pris tous ses grades et y avait fourni une longue carrière ; il passait lieutenant-colonel au 6e de hussards, sous la date du 31 décembre. C'était Reibell (Eugène-Louis-Joseph), né à Strasbourg le 11 avril 1796. Sous-lieutenant au 8e hussards en 1814, lors du blocus de Strasbourg, décoré pour sa belle conduite dans la défense de cette place ; il a fait depuis partie du 1er hussards pendant vingt ans. Sous-lieutenant en 1816, lieutenant en 1822, capitaine en 1823, chef d'escadron en 1830, officier de la Légion d'honneur en 1833, toujours au régiment; lieutenant-colonel au 6e de l'arme en 1835, il fut colonel du 2e de cuirassiers en 1839.

La campagne de 1823 lui valut, outre ce que nous avons dit, la décoration de Saint-Ferdinand d'Espagne et une citation à l'ordre du jour de l'armée pour avoir, le 30 septembre 1823, blessé plusieurs cavaliers espagnols et pour, blessé lui-même, avoir arraché un de ses camarades aux mains de l'ennemi.

Celle de 1832 lui procura la rosette d'officier ; maréchal de camp, le 12 juin 1848 ; général de division, le 22 décembre 1851. Là se borna sa carrière militaire, et c'est bien beau.

Comme soldat, je viens de rendre à ses états de service et à sa gloire la justice qu'ils méritent ; comme prêtre, c'est-à-dire ami des hommes, conciliateur entre eux et leur médiateur à l'égard de Dieu (c'est ainsi que j'entrevois ma mission), je voudrais pouvoir en dire autant de sa tolérance religieuse ; il n'en est pas ainsi. Le général Reibell était protestant ; je n'ai point à m'occuper de la spécialité de ce point. Mais, il avait au cœur

un tant soit peu de fanatisme et comme le fanatisme est anti-humain, anti-philosophique et anti-chrétien, c'est à ce titre seul que je relève le gant et que j'offre un cartel à sa mémoire.

Voici le fait. Pendant qu'il commandait une de nos divisions militaires (et il en a commandé plusieurs), un colonel avait proposé à son corps d'officiers de l'accompagner à la messe de minuit. Il n'y avait pas de coaction ; c'était une simple politesse. Ces messieurs acceptent la proposition du colonel, le cortége se rend à la messe de la nuit. De là, le mécontentement du général. Pour ce fait, bien qu'il ne fut, ni dans le fonds, ni dans la forme, opposé aux règlements officiels, le bon colonel fut mis aux arrêts par M. Reibell, son général de division. J'avouerai sans peine que je fus affligé de cet acte et que, pour offrir ma sympathie à cet officier supérieur, je lui écrivis une lettre de condoléance. Je ne me trompais pas ; la lettre du prêtre alla droit au cœur du colonel, qui me répondit en ces termes :

« Monsieur le curé,

» J'ai été profondément touché des quelques mots que vous
» m'avez fait l'honneur de m'envoyer et je vous prie d'en re-
» cevoir tous mes remercîments. Malgré les difficultés que je
» rencontre à chaque pas, j'espère, par des travaux soutenus
» et de bons exemples, faire comprendre à tous, que la société
» ne saurait vivre sans le prêtre et le soldat. L'union des deux
» grands principes, représentés par la croix et l'épée, peut
» seule nous préserver d'une dissolution déjà trop avancée.....
» Si quelquefois, je me laissais aller au découragement, le cou-
» rage renaîtrait, en songeant aux sympathies du presbytère.

» Agréez, etc. Le Colonel du... (1). »

(1) **Correspondances militaires, in-4°, tome Ier, page 27.**

Ne soyons donc jamais fanatiques ; le fanatisme ne convient à personne. J'ai été, pendant bien des années, curé d'une paroisse où se trouvaient 2,000 catholiques et 1,000 protestants. J'ai fait parmi eux profession de ces principes de tolérance et de conciliation et j'ai fait comprendre que la religion catholique bien entendue, n'était l'ennemie de personne et qu'elle abhorrait le fanatisme. Ces sentiments je les ai aussi pratiqués d'une manière relative, à l'égard des Arabes. La demande que j'avais faite, en son temps, de partir pour l'Afrique, comme aumônier de nos colonnes expéditionnaires, renfermait un désir d'étudier le peuple arabe. Aussi bien, j'ai été à même, dans les différentes phases de mon existence, d'en voir plusieurs, je dirais même beaucoup, ainsi qu'un certain nombre de chefs ; j'en ai rencontré un surtout, qui, à l'instar de mon hussard de Metz, m'aurait presque dépassé dans le genre. C'est au colonel Margueritte, du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, que je dus l'occasion de sa connaissance. Il s'appelle *Soliman-ben-Salem*, caïd de Milianah, un de nos alliés les plus anciens et les plus fidèles. Je ne l'approchais d'abord qu'avec la réserve qu'imposait notre position respective. Mais, dès les premiers jours, il se chargea de l'initiative et, à chaque rencontre, le cheick musulman, au teint presque noir, à l'œil sombre, à la démarche lente, au grand costume de spahis, tendait affectueusement la main au prêtre catholique. Cette attention me flattait à la fois et me touchait. Je voyais un homme qui commençait à comprendre la dignité de l'homme et la dignité du prêtre ; j'étais heureux de favoriser en lui de si beaux sentiments. Ne froissons jamais personne ; tendons la main à tous et nous arriverons toujours à bonne fin. C'est encore là le chemin de la grandeur et de la noblesse, c'est-à-dire, encore une fois, le chemin du prêtre et du soldat, parce que là aussi, se trouve le dévouement, l'abnégation et parfois le sacrifice.

C'est à cette période de temps, qu'appartient aussi la mort du lieutenant-général comte Belliard, décédé à Bruxelles, ambassadeur de France, en 1832. Nous avons dit qu'il était né à Fontenay, quelques années avant l'arrivée des Bercheny dans cette ville; nous avons dit qu'il avait passé une partie de sa vie avec le régiment, la preuve est en note ; nous avons dit qu'il était mort presque dans ses rangs; en effet, il mourut en Belgique, alors que le 1er hussards venait de faire cette campagne et qu'il était encore stationné sur la frontière (1).

Le temps n'est que la succession des êtres ; les illustrations disparaissent, d'autres arrivent. Telle est la vie de l'humanité. mais tout ce qui touche à l'honneur et à la gloire d'un corps reste et est trop précieux pour qu'on n'en oublie pas le moindre fleuron.

(1) Parcourant rapidement tous les échelons de la carrière militaire, Belliard était avec le 1er hussards, dès 1794, en Belgique; en 1796, en Italie, à Castiglione, Lodi, Arcole; avec lui aux grandes batailles de l'Empire : en Allemagne, à Ulm, Esling, Eylau ; en Espagne, à Astorga, Vigo, Oporto ;—gouverneur de Madrid ;—avec lui en Allemagne encore, à Leipsick, Hanau ; depuis, pair de France, ambassadeur, etc.



CHAPITRE V.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN BERCHENY (1835 A 1852).

1er régiment de hussards, colonel Lefebvre de Gouy ; lieutenant-colonel de Lesparda ; chefs d'escadrons Guichard et de Bucy ; major Clavel ; 5 escadrons ; à Vendôme (1836).

Le successeur du brave Pozac à l'honneur de commander le 1er régiment de hussards, fut le colonel Lefebvre de Gouy ; sa nomination est du 11 août 1835 ; il était déjà officier de la Légion d'honneur. Il ne faut pas s'en étonner, cet officier supérieur sortait d'abord, comme commandant, d'un régiment qui avait été constamment tenu en haleine ; c'était le 12e de chasseurs à cheval. Campagne d'Espagne, 1823 ; de 1824 à 1826, le 12e de chasseurs était en garnison à Fontenay-le-Comte et Niort ; camp du Nord, 1828 ; formation avec le 17e de même arme d'un régiment de marche pour la campagne d'Alger, en 1830, resté 1er chasseurs d'Afrique et toujours en avant ; voilà les états de service de ce corps, et généralement la valeur des chefs fait la valeur des soldats ; tel Lefebvre de Gouy, comme

chef d'escadron, puis lieutenant-colonel de 1830 à 1835, et de là, colonel chez nous.

1837. — Le 1er régiment de hussards part de Vendôme pour Poitiers.

1838. — A Poitiers. Le régiment reçoit : 1° le lieutenant-colonel Dormoy, en remplacement de M. de Lesparda, nommé colonel du 4e de hussards ;

2° Deux nouveaux chefs d'escadrons, les commandants David et Gaudin de Villaine, en lieu et place de MM. Guichard et de Bucy.

1838. — Le 1er hussards est à Stenay. A peine arrivé dans cette ville, le lieutenant baron Costa fait une chute de cheval et meurt ; il montait un cheval arabe indompté. Sa mère, Mme la baronne Costa, pour y conserver le souvenir de son fils, fonde, à l'hôpital de Stenay, deux lits pour les officiers malades de la garnison. Le régiment rend, avec un profond respect, à son officier, les honneurs de la sépulture. La baronne demeure inconsolable.

1839. — M. de Goyon est nommé major, sous la date du 15 janvier de cette année. C'était une excellente acquisition pour le 1er hussards.

1840-1841. — Toujours à Stenay. Par ordonnance ministérielle de cette année 1840, les tresses blanches sont rendues au régiment en place des tresses rouge-noires qu'il avait depuis 1815. Les tresses blanches étaient celles de sa formation ; il les avait eues de 1720 à 1815.

1841. — 17 mars. Le lieutenant-colonel Dormoy passe colonel au 4e de hussards ; est promu lieutenant-colonel du 1er hussards, le chef d'escadron Richepanse, sortant du 2e de chasseurs à cheval. C'était un nouveau cadeau que nous faisait

ce régiment, en retour de ceux que nous lui avions fait en ce genre.

Sous la date de cette année 1841, nous enregistrons, avec de nouvelles larmes et une immense douleur, la mort du très regrettable baron de Juniac de Bégougne, ancien colonel du 1er de hussards de 1807 à 1811. J'avais promis qu'un monument lui serait élevé dans les colonnes de cet ouvrage. Ce n'est pas ma faible plume qui va en dresser le piédestal, mais la tendresse de son fils, aujourd'hui général. On va voir que le monument érigé par le fils, atteint à la hauteur du père. C'est assez naturel.

Je savais depuis longtemps que, dans les rangs de l'armée française, se trouvait un officier supérieur du nom de baron de Juniac de Bégougne. Il était colonel du 4e régiment de dragons, quand j'eus la bonne idée de lui écrire, pour lui demander s'il était parent de l'ancien colonel du 1er de hussards, son homonyme, sous lequel trois de mes parents avaient servi sous l'Empire, dont deux morts et l'autre blessé au champ d'honneur. Je terminais par ces mots : « Heureux, si c'était surtout » monsieur votre père. Cette particularité de ma famille » unie à la vôtre, dans la grande famille militaire, ne ferait » qu'ajouter aux sentiments qu'a conçus pour vous, etc., etc. » C'était le 2 novembre 1858. Ce n'est pas m'écarter de mon sujet, que de relater ici ces correspondances, car l'histoire d'un colonel appartient de droit à son régiment.

J'eus l'honneur de recevoir la réponse qui suit :

Dôle, le 9 novembre 1858.

« Monsieur le curé,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur et le » plaisir de m'écrire, en date du 2 de ce mois. Ma réponse eut

» été beaucoup plus prompte si de nombreuses et obligatoires » occupations, nécessitées par une nouvelle installation, n'a- » vaient employé tous mes instants. Veuillez donc me par- » donner ce silence, qui n'a rien de coupable de ma part.

» M. le baron Juniac de Bégougne qui fut colonel des hus- » sards de Bercheny (1er de l'arme), de 1806 et non 1807 à » 1811, est mon père.

» Je me fais gloire de sa vie militaire, comme de sa vie civile, » lorsqu'il quitta le service, en qualité de général honoraire » et se retira à Château-Thierry (Aisne), et aussi de sa mort » qui eut lieu à Versailles en 1841.

» Il est mort avec tout le courage qu'il avait eu pendant toutes » nos guerres et nos batailles, plein de confiance dans le Créa- » teur, qui avait été pour lui prodigue de qualités physiques » et morales. Sa mort a été sublime. Sa vie avait été celle de » l'homme de courage et de bien.

» Je vous remercie, monsieur le curé, du plus profond de » mon cœur, d'avoir conservé un souvenir à mon vieux père, » si digne de l'estime de tout le monde et qui a toujours sacrifié » son sang et sa fortune à la prospérité et à la gloire de son » pays. Tous mes efforts tendent à l'imiter et quoique je sache » ne jamais y parvenir, je me le pose toujours comme modèle et » quand j'ai eu le bonheur de réussir ou de faire une bonne » action, il me semble que, du haut du ciel, il m'envoie encore » son sourire de satisfaction.

» Si vous aviez, monsieur le curé, besoin de quelques ren- » seignements sur son compte, je pourrais vous aider par ses » états de service, mais il vous serait encore facile de consulter » le dictionnaire des grands hommes de l'Empire, ainsi que » celui des fastes de la Légion d'honneur, où un aperçu de sa » vie est donné, quoique très succinct.

» Mon père n'a pas été gouverneur de Strasbourg. Il avait » épousé Mlle Brice de Montigny, fille du général de division » de ce nom, qui, lui, était gouverneur de Strasbourg et de » l'Alsace.

» Veuillez, monsieur le curé, agréer tous mes sentiments de » reconnaissance, ainsi que l'assurance de mon respectueux et » sincère dévouement.

» Est signée : Le colonel du 4e dragons,

» Baron de Juniac. »

A la lecture d'une pareille lettre, je fus rempli d'admiration pour le père et pour le fils; puis bientôt le feu sacré de l'enthousiasme remplaçant celui de l'admiration, ma plume cédant à l'impulsion et sous la dictée de mon cœur, se laissa déborder de la manière suivante. Ah ! c'est que mon cœur est si sensible ! Dans ma vie de prêtre, j'ai porté bien des malheurs, les miens peût-être et ceux des autres; j'ai essuyé bien des larmes, les miennes d'abord et celles d'autrui, et cependant mon cœur n'est pas émoussé, il compatit encore, comme aux premiers jours et recueille, avec empressement, les sublimes exemples de dévouement et de sacrifice, donnés par des hommes d'honneur, qui se font un titre de noblesse de ces vertus. Je lui répondis donc :

« Mon colonel,

» J'ai reçu, sous la date du 11 présent mois, la lettre que » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et dont je vous suis » infiniment reconnaissant.

» Cette lettre, mon colonel, a été un baume précieux pour » mon cœur; dix fois je l'ai relue; dix fois je me suis uni, par » la prière, au digne colonel baron de Juniac, votre père; dix

» fois je me suis uni à ses vieux hussards, mes parents, tombés » sous ses yeux au champ d'honneur ; dix fois j'ai béni leur » mémoire ; dix fois j'ai béni la vôtre et j'ai remercié Dieu du » bonheur que j'ai désormais de vous connaître.

» Vous voulez bien, mon colonel, ajouter à la bienveillance » de votre accueil, l'offre de quelques renseignements de fa- » mille. Tout ce que vous voudrez m'envoyer sous ce rapport » me sera du plus grand prix.

» J'espère moi-même vous faire parvenir plus tard une » pièce de vers relative aux campagnes du 1er de hussards.

» Agréez, etc. »

1841. — MM. Gaudin de Villaine et Cavagnari entrent au régiment comme chefs d'escadrons ; M. Tilliard y débute comme sous-lieutenant, y reste jusqu'au grade de capitaine adjudant-major inclusivement et commande aujourd'hui, comme colonel, le 3e régiment de l'arme. Le 1er hussards comptait aussi dans ses rangs, à cette époque, entre autres officiers de mérite, le capitaine instructeur Eusenou de Kersalaün, depuis colonel du même 3e de hussards et l'un des prédécesseurs de M. Tilliard et le capitaine adjudant-major Gudin, qui fut colonel du 2e de lanciers ; les deux sont actuellement généraux.

1842. — Le 1er de hussards vient tenir garnison à Nancy.

---

13 juillet 1842. — Mort du duc d'Orléans. — Honneurs funèbres qui lui sont rendus.

Dans ce jour de douloureuse mémoire, le régiment eut de nouvelles larmes à verser. Le jeune duc d'Orléans, notre ancien colonel, notre ancien chef de brigade en Belgique, mourut

d'une chute de voiture (1), alors que, général de division, il allait prendre le commandement de la cavalerie du camp de Compiègne. La douleur du 1er hussards fut égale à l'attachement immense qu'il avait voué au prince, quand il le commandait, et au précieux souvenir qu'il en avait gardé, car le fils du roi s'était tellement identifié avec le régiment, qu'il savait les noms de tous les officiers, des sous-officiers et une partie de ceux des soldats. Aussi, à ce titre et à celui de ses qualités militaires, était-il l'idole du 1er de hussards. « Prince doué de » qualités heureuses, dit l'*Histoire de France* de Gabourd, et » qui emporte dans la tombe de nombreux regrets (2). »

Le volume l'*Aumônier de Régiment*, en parlait en ces » termes : « Avec 1842, le tour du duc d'Orléans était venu. » En ce jour néfaste, tout était lugubre et funèbre. Un déta- » chement du 1er de hussards était accouru de Nancy, pour se » mêler à la pompe et conduire au tombeau son ancien colonel. » Arrêtons. Le convoi défilait dans Paris, sous l'égide de la » croix ; elle seule laissait entrevoir de la consolation et de » l'espérance. »

(1) Une chapelle commémorative de ce triste événement, a été élevée, sous le vocable de saint Ferdinand, son patron, à l'endroit même de la chute du prince, tout près de Neuilly.

(2) Le jeune duc d'Orléans, à qui nous devons, en outre, une bonne part dans la formation de nos bataillons de chasseurs à pied, avait pris l'initiative de faire éditer l'historique de chaque régiment de l'armée ; lequel devait être annexé au livret de chaque soldat. Cet important travail, suspendu après sa mort et que poursuit aujourd'hui avec tant de zèle, l'*Illustration militaire*, nous a laissé celui très succint du 1er hussards. C'est cet abrégé qui contient seulement l'indication des campagnes et les noms des colonels de ce régiment jusqu'à ce jour, qui fait la base de cet ouvrage et qui m'a guidé dans sa confection.

Ce cortége d'honneur du régiment se composait du :

Colonel Lefebvre de Gouy ;

Lieutenant-colonel de Richepance ;

Du capitaine Pallu du Parc ;

Du lieutenant Sirelle ;

Du sous-lieutenant N... ;

De l'adjudant Christ ;

Du maréchal des logis N... ;

Du brigadier Fiserer ;

Et du hussard de 1re classe Renaud.

Huit anciens hussards de divers grades qui avaient autrefois servi sous le prince, avaient repris leur uniforme pour se joindre à l'escorte, et formaient la députation de l'ancien régiment (1).

Un grand nombre d'anciens hussards du 1er n'ayant plus leur tenue, accompagnaient en bourgeois.

A l'heure dite, toute l'armée de Paris était sur pied, les musiques avaient suspendu leurs marches joyeuses et les avaient remplacées par de douloureux sons; les instruments semblaient avoir des larmes dans leur harmonie ; les tambours roulaient des batteries entrecoupées et imitant les râlements de la mort ; les armes étaient renversées ; l'artillerie faisait entendre quelques décharges rares et se perdant insensiblement dans l'espace, comme les coups de tonnerre, qui vont s'abîmer

(1) Ce sont ces Messieurs qui ont eu l'honneur de fonder la Société de secours mutuels des anciens frères d'armes du 1er hussards d'abord, depuis, de tous les régiments de l'arme ; Société dont j'ai l'avantage de faire partie. C'est de leur bienveillance que je tiens ce récit. La députation venue de Nancy eut le plaisir d'être reçue par eux et accepta, de leur part, un déjeuner, qui eut lieu chez M. Thirouin, notre président actuel, rue Saint-Martin, 236, à Paris.

dans le vague des nuages. Tout était voilé, instruments, tambours, sabres et épées ; un crêpe funèbre était appendu aux drapeaux ; la mort, là comme ailleurs, n'avait épargné ni l'âge, ni le rang, ni l'épaulette.

L'escorte de faveur était confiée à la députation du 1er régiment de hussards ; les coins du poële étaient portés par des officiers-généraux et sur le catafalque brillaient les insignes et l'épée du jeune homme qui venait d'être le duc d'Orléans. Car, après la mort, devant Dieu, il n'y a plus de titre ; l'âme seule survit avec ses mérites.

C'était à vous, digne abbé Daënen, qu'il était réservé de recevoir à Dreux, ces restes inanimés ; c'était à vous qu'il était réservé de leur donner la dernière absoute, la dernière eau bénite et certes, elle ne pouvait être mieux donnée à l'ancien colonel, que par l'ancien aumônier de son régiment. Vous les avez gardées longtemps ces cendres, comme un ange de paix, comme une sentinelle avancée entre la vie et la mort et aujourd'hui vous reposez tout près des caveaux, qui avaient été confiés à votre sollicitude et à vos prières. Bien que couché dans la tombe, on dirait de vous une sentinelle endormie, enveloppée dans son linceul de guerre et qui veille encore sur eux. A revoir, brave abbé !

1842. — Le 1er régiment de hussards étant à Nancy, en est détaché pour faire partie du corps d'opérations, sous Metz.

—

Brigade de cavalerie ; général Régnault de Saint-Jean-d'Angély. —
1er régiment de hussards, 4 escadrons ;
3e régiment de lanciers, 4 escadrons.

M. Ardin Delteil est chef d'escadron depuis le 10 mars 1841.

A la fin des opérations le 1er hussards rentre à Nancy.

1842. — 1er octobre. M. Stockly (Jean-Frédéric) rejoint le régiment comme sous-lieutenant.

1843-1844. — M. le major de Goyon est nommé lieutenant-colonel et laisse le 1er hussards. M. de Goyon, l'une de ses nombreuses illustrations, est devenu colonel du 2e de dragons, général de brigade et de division, commandant en chef l'armée d'occupation de Rome; il ajoute à tous ces titres d'honneur, celui d'être aide de camp de l'empereur.

1845. — Le colonel Lefebvre de Gouy conduit le régiment de Nancy à Fontainebleau

1845. — 27 avril. Le lieutenant-colonel de Richepance passe colonel au 1er de chasseurs d'Afrique. Ses états de service portent : *De Richepance* (Adolphe-Antoine), né à Colmar (Haut-Rhin), le 12 juillet 1800 ; élève du prytanée de la Flèche, en 1809; sorti sous-lieutenant, à seize ans, 4 septembre 1816; admis, comme tel, au 4e hussards, 20 janvier 1819; lieutenant, le 15 février 1821 ; campagne d'Espagne, 1823; passé, avec son grade, aux hussards de la garde royale, le 1er septembre 1826; capitaine au 5e hussards, le 1er octobre 1830; campagne de Belgique, 1832, sous le colonel Simoneau; décoré, le 30 avril 1835; campagne d'Afrique; prise de Constantine 1837, etc., etc.; chef d'escadrons au 2e chasseurs de France 1837; passé au 3e chasseurs d'Afrique, 25 décembre 1839; lieutenant-colonel du 1er hussards, le 17 mars 1841; colonel du 1er chasseurs d'Afrique, 27 avril 1845; général de brigade, le 5 mars 1851 ; général de division, le 26 mai 1859; décédé le 4 septembre 1862, au château de Ségange, près Moulins (Allier).

Telles sont les palmes que sa carrière ajoute à celles déjà si nombreuses du 1er hussards.

L'année 1845 fut aussi la dernière du colonel Lefebvre de Gouy, comme chef de corps au régiment. Nommé dans les premiers jours d'avril, maréchal de camp, puis, au commandement de la subdivision de la Meurthe, en remplacement du général Régnault de Saint-Jean-d'Angély, il périt malheureusement, quelques années après, comme le duc d'Orléans, d'une chute de voiture; ici donc, encore des larmes de plus pour le bon colonel de Gouy. Hélas! mourir au champ d'honneur est bien préférable pour le guerrier; mais cet honneur d'expirer là, entre les mains d'un aumônier, doux lien de la terre au ciel, Dieu ne l'a promis à personne. Sa concession est une faveur de la divinité. Aussi bien, tirons un nouveau voile sur tant de chagrins; bientôt, nos pages ne seraient plus qu'un vaste nécrologe et dans la triste période que nous décrivons, nous aurions plus de cyprès à cueillir que de lauriers.

C'est cette année 1845, que j'offris à l'armée, le livre l'*Aumônier de Régiment*, par un ancien aumônier du 1er régiment de hussards. Ce volume fut un nouveau trait d'union entre le régiment et ma personne.

—

1er régiment de hussards, aux ordres du colonel Berryer (Hippolyte-Nicolas); lieutenant-colonel Gaudin de Villaine (Adrien-Gabriel); chefs d'escadrons, Coste de Champeron et Ney (Napoléon-Louis-Edgar); major Dupeyrat; 5 escadrons à Fontainebleau, 27 avril 1845.

Le colonel Berryer qui, sous la date que dessus, prenait possession du 1er régiment de hussards, était frère du célèbre avocat, dont le nom est européen. Certes, si la lame du colonel était aussi fine que celle de l'orateur, on pouvait dire qu'elle était de bonne trempe et en effet, la lame d'un colonel français

est toujours bien trempée. Au n° 1er de notre arme, se réunissait une fois de plus la plume et l'épée. Nous avions eu le colonel Merlin, fils d'un jurisconsulte distingué, les colonels Oudinot de Reggio et de Marbot, tous deux écrivains militaires, nous avons à présent un Berryer, dont le frère a porté la plume à l'apogée de sa puissance, on ne peut donc pas raisonnablement nous contester l'honneur de croiser, dans les armoiries du régiment, la plume et l'épée; homme d'épée, nous sommes des hussards de bonne lame ; hommes de plume, nous sommes des hussards aux oiseaux (1).

Le colonel Berryer avait commencé sa carrière d'officier au 13e chasseurs à cheval, où il avait été promu sous-lieutenant, le 10 juillet 1814; poursuivie dans la même arme, où il eut les grades de lieutenant et de capitaine, poursuivie de nouveau au 4e de hussards, où il eut celui de commandant, continuée au 4e de lanciers, où il fut lieutenant-colonel, elle fut couronnée par sa nomination de colonel du 1er régiment de hussards.

1846-1847. — Nous sommes toujours en garnison à Fontainebleau. Le régiment fournit les escortes et les piquets d'honneur pour le roi et les princes, quand ils sont au château de cette ville; les hussards sont de réquisition pour les chasses royales.

M. Gay de Vernon (François-Simon-Marie-Jules), sorti de l'école de cavalerie n° 2, est au régiment, en qualité de sous-lieutenant. Aujourd'hui 1866, chef d'escadron au 2e de chasseurs à cheval, il est l'auteur de l'historique de ce corps.

1848. — Le 1er de hussards à Châlons-sur-Marne; c'est là que le trouve la révolution de cette année.

Tout changement de gouvernement amène un changement

(1) Vieille locution qui veut dire parfaits.

ou tout au moins une modification dans le drapeau. Une ordonnance de ce temps prescrivait aux chefs de corps, de pourvoir à la substitution d'un nouveau drapeau à l'ancien, d'en ôter les franges, glands et décors en or ou argent, de les faire estimer et de les vendre au profit de la masse régimentaire.

Le drapeau du 1er hussards échappa à cette mesure, en souvenir sans doute du jeune duc d'Orléans, son ancien colonel; il fut d'abord sursis à sa destruction, puis il fut, sur un ordre ministériel, envoyé au musée d'artillerie, comme je l'ai déjà dit; là, il repose dans le calme de la paix, à côté de celui du 47e de ligne, objet de la même faveur, parce qu'il avait été le premier planté sur la brèche de Constantine, en 1838.

Le nom de Berryer est un nom de principes et de famille, un de ces noms qui obligent et à qui on demande.

Le colonel voulut donner au nouvel étendard la consécration religieuse. L'occasion se trouvait à merveille; Mgr de Prilly, évêque de Châlons-sur-Marne, avait fait, avec beaucoup de distinction, les campagnes de l'Empire; il avait même, par ses qualités militaires, fixé l'attention de l'empereur; il était alors capitaine au 9e dragons. C'était donc la main épiscopale d'un vieux soldat, qui était destinée à le bénir.

Mais laissons les ordonnances ministérielles s'exécuter pour la confection de ce signe militaire, les préparatifs, les démarches se faire et reprenons nos dates, et avançons, les jours vont vite.

1848. — 15 Juin. Le lieutenant-colonel du 1er hussards, M. Gaudin de Villaine, est nommé colonel du 10e chasseurs à cheval. Il commande ce régiment jusqu'au 14 janvier 1853, époque de sa promotion au grade de général de brigade. — Nous arrivons à celle d'un officier supérieur, aussi lui de haute distinction, je veux parler de son successeur.

1848. — 5 Juillet. Le lieutenant-colonel comte Lion rem-

place le lieutenant-colonel Gaudin de Villaine ; il portait déjà la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Revenons au nouveau drapeau du 1er régiment de hussards. Le dimanche 19 novembre fut fixé pour sa bénédiction. Ce jour-là, dans la cathédrale de Châlons-sur-Marne, après le *Te Deum*, le colonel Berryer commande le port d'armes à son régiment rangé par escadrons, sous ces voûtes antiques, accoutumées à recevoir l'encens de la prière. Sa belle musique les fait retentir de la vibration de ses accords, qui montent aussi vers les cieux ; puis, le silence se fait, le colonel se porte vers le chœur, à la hauteur du sanctuaire, où se trouve le saint évêque, le porte-étendard le suit entre deux sous-officiers qui sont l'escorte d'honneur du drapeau ; le colonel le prend dans sa main gauche et le tenant légèrement incliné, porte la parole en ces termes :

« Monseigneur,

» Le 1er régiment de hussards a reçu son drapeau, je viens » vous prier de le bénir ; de lui imprimer le sceau de la reli- » gion par l'heureuse bénédiction que je sollicite et d'adresser, » à cette occasion, une allocution aux jeunes soldats de mon » régiment. Vos nobles paroles, Monseigneur, affermiront, dans » leur cœur, les bons sentiments que j'ai toujours tâché de » leur inspirer. »

Alors le prélat fait la bénédiction du drapeau, le prend en main, le remet au colonel Berryer, lui donne l'accolade fraternelle et parle ainsi :

« Monsieur le colonel et Messieurs,

» Avant de marcher sous cet étendard, vous vous êtes

» empressés de venir le présenter à Dieu dans son temple et
» de lui demander sa bénédiction ; la religion, la patrie, tous
» nos concitoyens applaudiront à cette démarche, qui est un
» témoignage de votre foi et de vos nobles et généreux senti-
» ments. Je m'estime heureux de pouvoir ici vous exprimer
» tous les miens et d'avoir rempli, sur l'invitation de M. le
» colonel et la vôtre, une si sainte et si honorable fonction.

» La cérémonie de ce jour, environnée par vos soins, de tant
» d'appareils, laissera parmi nous de longs et précieux
» souvenirs.

» L'exemple que vous donnez de recourir à Dieu, dans cette
» circonstance solennelle, ne sera pas perdu pour nos conci-
» toyens. Ils sauront mieux que jamais ce qu'ils auront à faire,
» surtout dans les grandes actions de la vie. Ils élèveront leurs
» pensées vers Dieu et rendront hommage à la religion.

» Ainsi, monsieur le colonel et messieurs, vous aurez fait
» un grand bien et j'en suis, en qualité de premier pasteur,
» profondément reconnaissant.

» Qu'il soit donc béni ce drapeau et avec lui le brave régi-
» ment que vous commandez et qui est heureux de vous avoir
» pour chef. »

L'évêque a parlé, a béni, la mitre en tête, le bâton pastoral en main, l'anneau au doigt, la croix d'honneur sur son cœur d'ancien officier de dragons. Puis le colonel a repris sa place à l'avant de son corps d'officiers; le porte-étendard, son rang dans l'escadron; les trompettes ont sonné au drapeau; la musique a fait entendre ses dernières fanfares et le régiment a défilé.

Dont acte en bonne et dûe forme, transcrit dans les archives du corps et signé comme de droit.

Ce fut cette année 1848, que M. le marquis de Gallifet entra

comme simple soldat au 1er de hussards et y fut reçu par le lieutenant-colonel Lion, chargé spécialement des recrues. Nous le verrons revenir au régiment, comme chef d'escadron, en 1864. Le jeune marquis était issu de l'une des familles les plus royalistes du temps passé.

1848. — Décembre. Le régiment part de Châlons-sur-Marne pour Verdun.

A leur départ de Châlons, quelques pertubateurs sifflèrent les hussards; on menaça même le lieutenant-colonel Lion, dont les principes d'ordre et l'inébranlable fermeté étaient bien connus. Le régiment passa outre sans s'inquiéter et sut leur en imposer par sa contenance. Le comte Lion fit même plus, il resta seul en ville, après le départ des escadrons, en parcourut à l'aise les principales rues; ses soldats avaient méprisé les perturbateurs, lui les brava ; on ne lui dit, on ne lui fit rien. A l'aspect du Lion le peureux se cache.

1849. — Le 1er régiment de hussards est à Verdun; il n'y reste que quelques mois et est désigné pour Nancy, garnison qu'il avait occupée quatre ans auparavant. Nos hussards y restèrent à peu près un an et plus. Là, comme ailleurs, ils surent remplir leur mission pacifique, avec la fermeté et la patience du soldat et ce n'est pas son moindre mérite au soldat, que la mise en pratique de sa première vertu, la patience.

1850. — Toujours à Nancy.

1851. — Fin de février. Départ de Nancy pour Niort, du régiment en deux colonnes; la première, forte de trois escadrons, commandée par le lieutenant-colonel comte Lion; la seconde, comprenant l'état-major, la musique, à l'effectif de deux escadrons et compagnie hors rang, aux ordres du colonel Berryer.

L'effervescence qu'enfante une révolution est lente à dispa-

raître; après la saillie de sa première lave, c'est un feu qui couve sous la cendre. Des faits regrettables s'étaient passés à Niort, au sujet du 2e de chasseurs à cheval, et relativement à l'arrivée du 1er de hussards, certains bruits avaient circulé, bien restreints sans doute ; on avait dit : Ce sont des blancs par-ci ; ce sont des blancs par-là ; on faisait allusion aux tresses blanches du régiment. La police fut mise en éveil et à quelques kilomètres de Niort, un agent se porta à la rencontre de la 1re colonne. Le lieutenant-colonel Lion averti dit : Je vais et j'arriverai ; et en lion qu'il était continua sa route et arriva à la caserne sans encombre. On avait ajouté : Ah ! c'est pour la 2e colonne, où se trouve le colonel et l'état-major, et la 2e arriva comme la 1re, sans la moindre manifestation. Les blancs étaient à Niort.

1851. — Fin d'avril. Le 1er régiment de hussards était à Niort. C'est de la sollicitude de mon vieux père, que je sus la première nouvelle du changement de garnison des anciens hussards de Bercheny. Cette nouvelle fut pour mon cœur, une de ces commotions électriques qui font plaisir. Je me hâtai d'aller les rejoindre à Niort et le 18 mai, j'étais dans leurs rangs, pour la grande revue d'arrivée.

Celle-ci devait être pour moi ce qu'avait été, pour mon aïeul, la grande revue de Metz en 1775, sauf l'intervalle des temps et la différence des personnes.

Lorsqu'on écrit l'histoire, on doit nécessairement s'effacer ; le moi est insupportable, a dit Pascal, mais quand on est en face d'hommes de cœur, d'hommes à hautes vues, qui apprécient votre position, par exemple, celle de prêtre, et qui, connaissant vos affections et vos goûts, ainsi que vos antécédents de famille, portent la bienveillance jusqu'à l'adoption, jusqu'à vous regarder comme de chez eux, alors on ne s'appartient

plus et le relief qui peut en résulter n'est pas de nous, mais entièrement des amis dévoués, qui nous sont faits par les circonstances. Voilà pourquoi la personnalité privée s'efface dans la personnalité d'autrui; alors, ce n'est pas de soi que l'on parle; ce sont les autres qui parlent de nous.

Ma présence au milieu du 1er hussards n'est donc pas précisément à mon compte, mais à celui du digne lieutenant-colonel comte Lion, qui voulut bien m'accueillir et me patronner avec le plus d'amabilité possible.

Cet officier supérieur avait, le matin, inspecté les recrues du régiment; il était donc libre pour la revue qu'allait passer le colonel. Lui, le capitaine-trésorier et un lieutenant, voici mes introducteurs devant le front du régiment, mes amis, mes guides.

1851. — 18 mai. Grande revue à Niort du 1er régiment de hussards, état-major, musique, 2e, 3e, 4e, 5e escadrons.

Le lieutenant-colonel comte Lion connaissait déjà mes antécédents au régiment ainsi que ceux de ma famille; tel le motif de son attention et de sa bienveillance. J'avais l'honneur de me trouver avec ces messieurs sur la Brèche (nom de la place aux manœuvres), en habit ecclésiastique, comme je suis partout et toujours; j'étais là, dis-je, quand le régiment débouchait de la rue des Douves, en colonne par pelotons, sa belle et nombreuse musique en tête et en kolbacks; la troupe en schako rouge, dolman bleu ciel, pantalon garance, tresses blanches, d'argent pour l'officier. « Les voilà, me dit le lieutenant-colonel, toujours les mêmes, toujours uniforme identique au passé, toujours tel que l'ont porté vos pères. »

Le régiment, à cheval, en tenue d'été, présentait une ligne profonde de 4 escadrons bien montés, chevaux bais-bruns; les trompettes et la musique, chevaux à l'ordinaire d'un beau

blanc gris. On se met en bataille sur la place de la Brèche. Le colonel Berryer arrive avec son état-major et son escorte ; la revue commence. La musique se place au centre et joue. La foule est immense.

Le régiment lui-même est au grand complet ; colonel, lieutenant-colonel, docteurs, vétérinaires, l'aumônier même, car alors j'étais prêtre et à destination du 1er hussards ; le grand, le petit état-major, enfants de troupe et cantinières. Il n'y manquait qu'un escadron détaché à Saintes.

Nous restâmes, mes dignes hôtes et moi, pendant tout le temps, soit devant la ligne de bataille, soit à entendre la musique. Je voudrais dire que je fus assez heureux pour faciliter dans un moment donné, à un groupe de dames des officiers du régiment, qui se trouvaient à ma portée, la perspective du spectacle ; il n'en fut pas ainsi. Un individu en blouse s'était placé entre deux et obstruait le point de mire. Je l'accoste poliment et le prie, au nom de ces dames, de faire un oblique à droite de quelques mètres. Le profane répond qu'il est libre et qu'il veut rester dans sa position. Je veux ajouter un mot, il insiste, je cède et reviens auprès de mon honorable compagnie, lui protester au moins de ma bonne volonté. Le prétendu homme libre ne savait pas que la vraie liberté est la fille de la civilisation, que la civilisation est fille de la charité, et que la charité enfante le sacrifice, fruit lui-même de l'abnégation et du dévouement. Cet homme s'avilissait donc en méconnaissant les prérogatives de la vraie liberté et de la vraie civilisation.

Bientôt, arriva le défilé ; le colonel et son état-major ayant pris position, les escadrons rompirent par un à droite en avant, se formèrent en échelons et passèrent deux fois au trot, une dernière fois au galop ; puis, rompant de nouveau par quatre, reprirent le chemin de la caserne.

Je remerciai la digne escorte qui m'avait accompagné et je me retirai, rendant intérieurement grâce à Dieu de ce que, dans sa bonté, il m'avait permis de voir cette nouvelle phase de sa grandeur ; car le Seigneur étant le Dieu des armées, un régiment retrace un point quelconque de cette grandeur divine. Considérer les choses ainsi, est un nouveau bienfait de Dieu. Cette idée, inséparable pour moi, du régiment, ne s'effacera jamais de mon cœur.

1851. — 3 août. Par décret du prince-président, en date de ce jour, le colonel Berryer fut nommé général de brigade et en outre, au commandement de la 4e subdivision de la 3e division militaire, à Mézières, en remplacement du général de Garraube.

1851. — 8 août. Par décret de ce jour furent promus dans le 1er régiment de hussards :

Au grade de colonel, M. le comte Lion, lieutenant-colonel au corps ; au grade de lieutenant-colonel, M. Fleury, chef d'escadron au 3e de spahis, en lieu et place de M. le comte Lion, nommé colonel.

A cette date, M. Ferrier de Montal, chef d'escadron au régiment depuis deux ans, avait pour successeur M. Vérillon. M. Savin de Larclause y était sous-lieutenant.

—

1er régiment de hussards, colonel comte Lion ; lieutenant-colonel Fleury (8 août), remplacé par le lieutenant-colonel Simon de la Mortière (15 août 1852); chefs d'escadrons : Noé et Vérillon ; major Devillers. État-major, 2e, 3e, 4e et 5e escadrons à Niort, 1er escadron à Saintes, un détachement en remonte à Fontenay-le-Comte (1851).

M. le colonel comte Lion (Dieudonné-Joseph-Léopold) ap-

partenait à une famille essentiellement militaire. Son père (1), le comte Lion, général de division, avait quatre fils, tous quatre consacrés au service de la patrie, tous quatre parcourant ou ayant parcouru la carrière des armes avec une haute distinction. Le digne colonel dont nous parlons, avait été : sous-lieutenant au 5e chasseurs à cheval ; lieutenant aux chasseurs de la garde ; capitaine au 5e de hussards ; chef d'escadron au 9e de même arme ; lieutenant-colonel au 1er hussards, où il restait colonel.

Des cœurs comme le mien sont faciles à s'épancher quand ils trouvent de véritables amis ; cédant aux pulsations qu'il imprimait à ma reconnaissance et à ma très respectueuse amitié, je pris la liberté d'adresser à M. le comte Lion une lettre de félicitation à propos de son nouveau grade. Je fus honoré de la réponse suivante :

Niort, le 29 septembre 1851.

« Monsieur le curé,

» J'ai été bien longtemps à répondre à votre bonne et affec-
» tueuse lettre ; je n'en ai pas été moins sensible à votre bon
» souvenir. Le lendemain de ma réception, je suis allé en congé
» et je ne suis de retour à Niort que depuis le 28.

» Je serai heureux, monsieur le curé, si vous venez à Niort,
» de vous recevoir et de vous faire faire connaissance avec ma
» femme et mes deux jeunes enfants.

(1) Le 20 avril 1809, à la bataille d'Abensberg, le père du colonel Lion, alors chef d'escadron au 2e chasseurs à cheval, charge, à la tête de ce régiment, deux bataillons hongrois, les force à mettre bas les armes, au nombre de 3,000 hommes et enlève deux drapeaux qui sont présentés à l'empereur, comme étant les premiers pris de la campagne.

» Votre souvenir pour le régiment où ont servi vos parents, » prouve la bonté de votre cœur.

» Recevez, monsieur le curé, avec mes remercîments, l'as- » surance de mon bien entier et sincère dévouement.

» Signé : Lion,

» Colonel du 1er hussards. »

1851. — 13 octobre. Passage du prince Louis-Napoléon à Niort. Le 1er hussards, chargé de lui rendre les honneurs dus à son rang, s'en acquitte avec la bonne grâce et la tenue qui le distinguent. A la suite de la revue plusieurs croix ou médailles sont distribuées au régiment, et un riche camée est offert à une des cantinières.

1851. — 7 et 18 octobre. Le 9e régiment de hussards, allant de Pontivy à Tarbes, traverse le département de la Vendée, en deux colonnes, aux ordres du colonel Morin.

J'eus l'honneur de me trouver dans les rangs des deux colonnes; à la 2e et sur l'invitation du lieutenant-colonel Taffin, je mis pied à terre à la grand'halte et pris le café avec les officiers; j'accompagnai ensuite les escadrons, à cheval, à leur suite et à côté de l'officier d'arrière-garde.

Je profitai de l'occasion pour prier un de ces messieurs de me rappeler, à Niort, au souvenir du colonel du 1er de hussards et de lui remettre deux volumes du livre : l'*Aumônier de Régiment ;* commission qui fut parfaitement exécutée ; j'en offris à quelques officiers et soldats du 9e, et le petit livre fit étape au porte-manteau du cavalier.

1851. — 11 et 21 octobre. Le 1er régiment de hussards reçoit et fête le 9e de même arme, à son arrivée et pendant son séjour à Niort.

Le comte Lion, colonel du 1er, avait été chef d'escadron au 9e; de son côté, le colonel Morin, du 9e, avait été longtemps capitaine-instructeur au 1er; la fusion entre les deux corps portait donc un cachet bien marqué; aussi notre corps d'officiers se porta-t-il en entier à la rencontre des arrivants leurs vieux camarades et leur offrit-il tout le confort d'une hospitalité cordiale.

Avec ma manière de voir et d'agir, la scène du petit bivouac de la Vendée devait nécessairement établir des relations entre le lieutenant-colonel de Taffin et moi; je lui écrivis pour le jour de l'an 1852 ; j'eus l'honneur de la suivante :

Tarbes, 2 janvier.

« Monsieur le curé,

» Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur
» de m'écrire; je ne veux pas remettre au lendemain de vous
» en remercier et vous assurer que le souvenir que vous avez
» bien voulu garder de moi, me touche profondément.

» Bien certainement que la colonne que j'avais l'honneur de
» commander vous aurait accepté, avec grand plaisir, pour
» aumônier, si elle avait eu un choix à faire. La franchise toute
» militaire avec laquelle vous êtes venu vous placer dans nos
» rangs, vous avait gagné toutes nos sympathies.

» Qui sait, monsieur le curé, le prince qui vient de sauver
» la France de l'anarchie et du socialisme, sentant qu'aux sen-
» timents religieux se rattache la vraie morale qui seule peut
» faire le bonheur et la sécurité d'un peuple, reconstituera-t-il
» le service de l'aumônerie dans les régiments ? Dans ce cas,
» souvenez-vous de moi ; si Son Altesse me regarde comme
» digne et capable de commander un régiment, dont je vou-

» drais faire une véritable famille, alors, monsieur le curé, je » serais trop heureux de vous posséder.

» Au nombre de tous les vœux que je vous adresse en retour » de ceux que vous voulez faire pour moi, celui de vous re- » trouver dans un beau et brave régiment, comme aumônier, » est placé en première ligne et par égoïsme, dans celui sur- » tout à la tête duquel je voudrais être placé.

» Recevez, monsieur le curé, l'expression des sentiments de » haute distinction, avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre » bien dévoué.

» Est signé : V. de TAFFIN,

» **Lieutenant-colonel au 9e régiment de hussards.** »

—

10 mai 1852. — Bénédiction et distribution des aigles. — La députation du 1er hussards à la cérémonie.

Une cérémonie comme celle-ci ne se voit pas généralement deux fois dans un siècle. Toujours le même, je devais avoir une forte tentation d'y assister; je l'eus, j'y cédai et le jour dit, j'étais là. C'était, du reste, un grand jour d'aumônerie militaire, puisqu'il s'agissait de la bénédiction des drapeaux.

Le prince Louis-Napoléon avait pour escorte le plus bel état-major qu'on puisse voir, en officiers français de tout grade d'abord, puis en chefs arabes, magnifiquement costumés, au nombre d'environ trente, et non moins richement montés.

L'armée présentait un effectif de 80,000 hommes, avec 70 pièces de canon attelées.

Elle comprenait quatre bataillons de chasseurs à pied, vingt régiments d'infanterie, un de génie, un d'artillerie, plus deux autres batteries, quinze régiments de cavalerie dont deux esca-

drons des 6e et 8e hussards, ces derniers avec musique ; des députations de tous les régiments de l'armée d'Afrique, de Rome et de l'intérieur, de l'infanterie de marine, des équipages de terre et de mer ; les écoles militaires, les invalides, etc., etc.

Le clergé comptait un grand nombre de cardinaux, archevêques, évêques et 600 prêtres, échelonnés en amphithéâtre sur les marches de l'autel, élevé au milieu du Champ-de-Mars, où l'avait conduit un fort piquet de gendarmerie mobile qui était venu le prendre à l'église du Gros-Caillou.

Le prince-président arrive, parcourt au trot de son cheval le front de bataille, accompagné de son état-major, vient saluer la croix et le clergé, puis descend de cheval et monte à sa tribune adossée à l'École militaire, face à l'autel. Tous les colonels des régiments arrivent à sa suite, se rangent autour de lui et reçoivent leur drapeau de ses mains. Le prince prend ensuite la parole en ces termes :

« Soldats !

» L'histoire des peuples est en grande partie l'histoire des » armées. De leurs succès ou de leurs revers dépend le sort de » la civilisation et de la patrie. Vaincues, c'est l'invasion ou » l'anarchie ; victorieuses, c'est la gloire ou l'ordre.

» Aussi, les nations comme les armées, portent-elles une » vénération religieuse à ces emblèmes de l'honneur militaire, » qui résument dans eux tout un passé de luttes et de triomphes.
» Reprenez donc ces aigles... comme le souvenir d'une époque » héroïque, comme le signe de noblesse de chaque régiment ! »

Après ce discours, les colonels font volte-face et se rendent auprès de l'autel.

Une salve de cent un coups de canon annonce la bénédiction

des drapeaux. Mgr Sibour, archevêque de Paris, la mitre en tête, la crosse à la main, fait quelques pas en avant, les drapeaux s'inclinent sous la main des colonels qui les portent, et Sa Grandeur les bénit en ces termes :

« Recevez ces étendards sanctifiés par les bénédictions du » ciel ; qu'ils soient la terreur des ennemis du peuple chrétien » et que Dieu, en l'honneur de son nom et de sa gloire, vous » donne la grâce de pénétrer sains et saufs au milieu des batail- » lons ennemis. »

Puis, le prélat donne l'accolade au premier colonel de droite et prononce les paroles suivantes :

« Prince, soldats !

» Le Dieu de paix, dont nous sommes les ministres, est aussi » le Dieu des armées. Voilà pourquoi notre place, la place de » la religion, est marquée dans cette fête guerrière..... Voilà » pourquoi, aujourd'hui, le prêtre et le soldat se sont rencon- » trés et se sont tendus la main. Le soldat et le prêtre, placés » l'un et l'autre sous les lois austères de la discipline, ayant au » cœur les mêmes principes de conduite, qui sont l'amour du » devoir par-dessus toute chose, et l'esprit de dévouement jus- » qu'au sacrifice de sa vie, travaillent ensemble quoique diver- » sement, à procurer, par l'apaisement des passions, le triomphe » de la justice dans les sociétés humaines.

» Que de services rendus à la paix publique par cette armée. » qui vient aujourd'hui incliner son front devant la majesté » suprême, etc., etc. »

Aussitôt ces nobles paroles, un coup de canon a retenti ; c'était le signal de la messe, célébrée par Mgr Sibour lui-même et chantée par quinze cents musiciens de l'armée. A l'élévation,

le canon a retenti de nouveau, les tambours ont battu aux champs, les trompettes ont sonné la marche, les troupes ont présenté les armes et mis genou terre. Jamais plus beau spectacle ne peut se présenter aux yeux du spectateur.

Le défilé a suivi la messe et a duré quatre heures. Vingt et un coups de canon ont annoncé la fin de la cérémonie et le départ du prince-président.

La députation du 1er régiment de hussards qui s'était rendue à Paris, pour recevoir son drapeau, se composait des :

Colonel comte Lion, aujourd'hui général;

Capitaine Tilliard, depuis colonel du 3e de l'arme (1);

Maréchal des logis Germain, depuis capitaine au régiment;

Brigadier Dréano;

Hussards Pillet et N...

Il y eut, à cette occasion, deux décorations, l'une pour le major de Villers, l'autre pour le capitaine Tilliard, et quatre médailles militaires accordées à des sous-officiers et soldats du régiment.

Quelques jours après, le drapeau fut remis au 1er hussards par son colonel, sur la place de la Brèche, à Niort, en présence d'une foule immense; il y eut grande revue à cette occasion.

Comme je l'ai dit, page 100, placé très près de l'autel, à la distribution des aigles, j'avais tout particulièrement remarqué notre drapeau aux mains du digne colonel comte Lion, pendant tout le temps de la bénédiction et de la messe.

(1) Lettre du colonel Tilliard, du 3e hussards (Maubeuge, 28 novembre 1866); lettre du capitaine Germain (Lyon, 12 mars 1867); toutes deux adressées à l'auteur pour renseignements demandés à ce sujet.



CHAPITRE VI.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN BERCHENY (1852 A 1860).

2e Empire français (1852). — Le mot d'ordre est Napoléon III ; les autres signes sont les mêmes qu'au 1er Empire. — Le 1er régiment de hussards est à Niort, aux ordres du colonel Lion. — 5 escadrons.

Nous sommes au 2e Empire et aux Aigles. Une aigle ! c'est quelque chose qui va vite et loin ; c'est accoutumé à contempler, du même œil, le soleil du Midi et les glaces du Nord. Les filles des vieilles de la veille ont voulu faire comme leurs aînées. Les Alpes et les Pyrénées ne leur suffisaient pas.

Moins de deux ans après, elles avaient pris leur vol audacieux et posé leurs aires jusqu'en Asie, en Crimée. En avant-garde et en première ligne, était celle du 1er hussards ; 70 autres environ suivaient. Cette apparition commençait à devenir effrayante.

1852. — Nous avons laissé le régiment à Niort.

1853. — Dans les premiers mois de 1853, il reçoit l'ordre de partir pour Carcassonne. Vers le 10 avril de cette année,

trois escadrons se mettent en marche pour cette destination, sous les ordres du lieutenant-colonel Simon de la Mortière, promu du 15 août précédent 1852, M. Fleury étant passé, sous la même date, colonel des guides de la garde impériale.

Nous perdions un homme qui, par sa position spéciale près de l'empereur, était appelé à être une puissance dans l'armée. L'acquisition que nous faisions dans la personne de M. Simon de la Mortière, n'en était pas moins excellente. C'était, comme le colonel comte Lion, comme bien d'autres, un soldat pur sang.

Son père Simon (Jean-Baptiste-Charles), capitaine à la 81e de ligne, avait reçu un sabre d'honneur, le 23 décembre 1801, pour avoir fait, avec une grande distinction, les guerres de 1792 à 1800, en passant par tous les grades intermédiaires. Devenu maréchal de camp honoraire et nommé chevalier de l'Empire par Napoléon, il avait reçu l'autorisation d'ajouter à son nom celui de la Mortière. C'est assez dire le bel héritage qu'il transmettait à notre lieutenant-colonel.

En entrant chez nous, M. de la Mortière sortait, comme chef d'escadron, du 7e de hussards.

Le 1er mai 1853 était le jour fixé pour le départ de l'état-major et du 1er escadron du 1er régiment de hussards. Celui en garnison à Saintes, devait être rallié par la colonne, à son passage.

Je courus à Niort, j'arrivai la surveille du départ; j'eus l'honneur de voir le colonel comte Lion et de lui offrir deux autres volumes de l'*Aumônier de Régiment,* que j'avais fait maroquiner et dorer sur tranche; j'en remis quelques exemplaires à deux autres officiers, ainsi qu'aux enfants de troupes, dont je reçus les adieux et que j'embrassai.

Bref, la veille, je visitai la caserne, les chevaux et les écuries; le lendemain, le régiment rompait à 7 heures. J'étais là quelque

temps avant, me promenant seul sur la place du quartier, en soutane et en tricorne comme toujours, un manteau à pelisse noire rejeté sur les épaules. La place était encombrée d'ouvriers, de dandys, d'amateurs, etc., etc. La présence d'un prêtre était une surprise pour tous. L'un d'eux, pour mettre fin à cette anxiété, se détache du groupe dont il fait partie et m'accostant hardiment : « Comment se fait-il, monsieur, que vous, prêtre, vous » soyez-ici, sur cette place, au milieu des soldats ; avez-vous » des rapports avec le régiment? Quoi donc vous attache à lui? » —Oui, Monsieur, lui dis-je ; c'est mon régiment à moi ; le ré- » giment de ma famille, quatre de mes parents y ont servi. » Sur ce, mon quidam, de faire, avec le talon, un à droite en arrière sur lui-même et disparaître. Son éclipse fut complète, je ne le revis plus.

On va chercher le drapeau, les trompettes le saluent; à la voix des chefs, le régiment défile ; on sonne la marche, puis la musique joue : *Bon voyage, cher Dumolait, etc., etc.* Je presse alors le pas, je suis la colonne jusqu'à la Brèche et l'accompagne de l'œil, tant que l'horizon me le permet. Le dirai-je, je pleurais, il me semblait entendre le premier coup de canon qui les appelait au combat. Je ne me trompais pas.

1854. — Le 1er de hussards à Carcassonne.

1854. — 20 mars. Ordonnance qui rétablit un 6e escadron dans tous les régiments de cavalerie. Nous sommes à la guerre, le régiment est désigné pour faire campagne ; en conséquence, il a l'ordre de mettre ses escadrons au complet. Un fort détachement du 1er chasseurs lui est versé, pour augmenter son effectif. Des recrues lui arrivent en grand nombre, ainsi que des chevaux. En même temps et par décret du 10 mars 1854, l'aumônerie militaire est rétablie pour l'armée expéditionnaire seulement et pour le cours de la campagne.

L'abbé Parabère, du clergé d'Afrique, est nommé aumônier supérieur.

L'abbé Gondard, du même clergé, est affecté au soin spirituel de la cavalerie.

Le premier, aumônier de l'hôpital de Constantine, avait fait, en 1851, la campagne de Kabylie, sous les ordres du général Saint-Arnaud.

Le second, successivement curé d'Aumale et de Laghouat, avait bien des fois paru dans nos rangs, en Afrique. Tous les deux connaissaient la poudre. Trente-huit autres aumôniers sont allés en Crimée, offrir à nos soldats le secours de leur ministère; trente sont morts sur ce nouveau champ d'honneur; nobles victimes s'immolant à Dieu pour la patrie!

Quant à l'auteur de ce livre, une volonté bien formelle et fortement exprimée de son évêque, vint se mettre à l'encontre de son désir d'accompagner son régiment en Orient. Le sacrifice est, avons-nous dit, la vertu du prêtre et du soldat; mais au-dessus du sacrifice, il est une autre vertu : l'*obéissance*, et l'Écriture dit que cette dernière est préférable au sacrifice; il fallait donc se résigner. Je n'en restai pas moins, pendant la campagne, en correspondance avec le régiment et quelques-uns des aumôniers.

Mon seul et modeste rôle devait se borner à la prière et à la plume, à la prière, elle est permanente chez moi pour le soldat, à la plume, Dieu voulait que la mienne fut employée à tracer ce que j'écris présentement; et, quand Dieu veut une chose, elle est bien voulue. Souvent, sa bonté paternelle nous en fait prendre les moyens, en nous laissant ignorer la fin. C'est ce qui m'est complètement arrivé, relativement à cette histoire. Je n'avais jamais songé à m'en occuper et cependant j'en avais recueilli, dans mes cartons et mes volumes de notes, presque

tous les documents. Aujourd'hui donc, je n'ai qu'à ouvrir le Ier tome de mes Correspondances militaires, fos 60 et suivants; j'y trouve le journal tout entier des opérations, en général de la cavalerie et en particulier du 1er régiment de hussards, dont j'ai spécialement à m'occuper.

—

Campagne de Crimée (1854). — Général en chef, maréchal Saint-Arnaud; 2e corps d'armée, maréchal Bosquet; division de cavalerie, général d'Allonville. — Brigade du général Estherhazy : 1er hussards, colonel comte Lion; 4e hussards, colonel Gallais-Hagueneau ; — brigade du général Champeron : 6e dragons, colonel Ney, duc d'Elchingen ; 7e dragons, colonel Duhesme. — Chaque régiment à 4 escadrons.

On remarquera tout d'abord que le général de division et les généraux de brigade appartenaient à l'arme des hussards.

Le général d'Allonville avait été colonel du 5e ; les Estherhazy sortaient du 1er et du 3e ; le général de Champeron avait été chef d'escadron chez nous.

Lors du départ du 1er régiment de hussards pour la Crimée, j'adressai au colonel comte Lion, par l'entremise du capitaine de la Moussaye, à Varna et au major de Villers à Carcassonne, un double exemplaire de la pièce de vers qui relate les campagnes du régiment et que j'ai placée en entier à l'entête de ce volume. Je prie mes lecteurs de s'y reporter, puisque nous sommes à l'actualité du fait. Je demande la permission d'en citer seulement quelques-uns, comme tête de colonne du récit de l'expédition.

» Vous allez donc partir sous de si beaux auspices ;
» La gloire s'y connaît pour offrir ses prémices.
» L'intrépide Lion, vers les premiers combats,
» Des anciens Bercheny va diriger les pas. » Etc., etc.

Journal des opérations militaires du 1er hussards en Crimée.

1854.— 1er juin. Le général Feray d'Isly est désigné pour commander une brigade de cavalerie, composée des 1er et 4e hussards. Quelques jours après, il passe au commandement des 2e et 4e chasseurs d'Afrique et laisse le sien au général Estherhazy.

Le 1er hussards à Carcassonne et le 4e à Toulouse et à Castres, reçoivent l'ordre du départ ; ils doivent partir sans chevaux et seront remontés, en Orient, avec des chevaux indigènes. Cette nouvelle est accueillie par ces deux régiments, avec le plus vif enthousiasme.

Du 7 au 10 juin, ils sont en route pour Marseille, où ils rencontrent deux escadrons du 7e dragons.

1854. — 10 juin. Ces deux escadrons et les deux régiments de hussards sont passés en revue, sur la place d'Armes de Marseille, par le général Rostolan. « Ces trois régiments, dit le *Courrier* » de cette ville, présentaient le plus bel aspect, et la tenue mar- » tiale de ces troupes était remarquée avec intérêt par le public » nombreux qui assistait à cette scène militaire. »

12 juin. — 600 hommes des 1er et 4e de hussards s'embarquent pour la Crimée sur l'*Euphrate,* bâtiment-transport. Le reste suit de près, sur des frégates, goëlettes, etc., etc.

Du 20 au 22 juin, arrivée à Gallipoli.

29 juin. — Formation d'un camp sous Varna. Trois divisions d'infanterie y sont campées. Arrivent successivement les 1er et 4e hussards ;

Les 2e et 4e chasseurs d'Afrique ;

Le 6e dragons et le 6e cuirassiers, qui se mettent au bivouac.

Le 1er régiment de hussards a déjà reçu plus de 200 chevaux indigènes. Quoique grêles et de peu d'apparence, ces chevaux bien acclimatés sont robustes et vigoureux. Il fait le service du

quartier-général, où le maréchal Saint-Arnaud vient d'arriver.

15 juillet. — Le régiment est complètement monté; deux escadrons du 4e le sont aussi.

Du 21 au 29 juillet, un mouvement en avant s'exécute vers la Dobruscha et le Danube. La première division d'infanterie est en marche; le 1er escadron du 1er de hussards est à l'avant-garde, fort de 105 hommes et 110 chevaux.

Ce corps d'armée ne rencontre pas les Russes, qui fuient devant lui; mais nos soldats ont à combattre un ennemi dix fois plus terrible; le choléra était aussi par là, en embuscade et au bivouac, il s'abat sur eux et les décime. Le nombre des morts, sur ce nouveau champ de bataille, est effrayant. Il semble donner sa funeste préférence aux zouaves et aux hussards.

Notre 1er escadron est réduit à 59 hommes; il a perdu, dans quelques jours, la moitié à peu près de son effectif. Tous les chevaux sont pris d'urgence pour les ambulances portatives et les cacolets.

31 juillet. — Mouvement rétrograde de la colonne sur Varna. Le choléra y sévit puissamment.

8 août. — Grand manége de voltige créé à Varna, par le général de division Morris, pour retremper le moral du soldat et lui communiquer l'énergie physique, dont il a besoin contre le choléra.

10 août. — Commencement des voltiges à cheval; concours d'émulation entre tous les corps de cavalerie ci-dessus dénommés, l'artillerie à cheval et les équipages.

15 août, toujours 1854. — Le fléau continue ses ravages avec la plus grande intensité. On redouble d'ardeur, en vue de le combattre; la voltige est à l'ordre du jour; on donne aux lauréats de ce nouveau carrousel des prix consistant en flanelles, cravates, toniques, etc., etc.

14 septembre. — L'infanterie passe la mer Noire et entre en Crimée, avec les spahis d'Afrique et le 3e escadron du 4e hussards.

8 octobre. — 117 hommes et 90 chevaux du 1er de hussards sont dirigés de Carcassonne sur les escadrons de guerre.

160 autres hussards à pied des 1er et 4e complètent le détachement à cette destination. Du 1er novembre au 1er décembre, grand mouvement de concentration de toute la cavalerie sur Andrinople, Bourgas, Varna, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

10 décembre. — Le 1er hussards, le 7e dragons, le 6e et le 9e cuirassiers sont installés ensemble au bivouac, sous Andrinople.

Le 6e dragons hiverne à Bourgas et le 4e hussards à Varna.

Les 1er et 4e chasseurs d'Afrique et le reste des spahis ont pris la mer et sont descendus en Crimée; ils flanquent les campements de l'infanterie et font le service des grand'gardes, en attendant des jours plus heureux.

10 décembre. — Jour même de l'installation, un grand cercle est fondé à Andrinople, pour les officiers du 1er hussards et des trois autres régiments de cavalerie qui y résident. Le général de Cassaignoles veut bien en accepter la présidence.

1854. — 25 décembre. Grande fête de nuit de Noël donnée par les officiers du cercle à la population et à l'armée.

1855. — 1er janvier. Échange des vœux de l'an, comme d'ordinaire entre nos officiers. Le 1er hussards et le 7e dragons quittent Andrinople. Ils arrivent à Daiou-Pacha, près Constantinople, avec un effectif de 1,500 chevaux en parfait état, à l'effet d'y attendre leur ordre d'embarquement pour la Crimée. Ils sont provisoirement sous le commandement du général de Cassaignoles.

Les 2e et 3e chasseurs d'Afrique arrivent en vue de Constantinople et sont dirigés, par voie de mer, sur le théâtre de la guerre.

27 février. — Le colonel, l'état-major et un escadron du 4e hussards traversent la mer Noire, à bord du *Sully*. Le reste du régiment suit.

27 avril. — Le 1er hussards reçoit, à Constantinople, un fort détachement venant de Carcassonne; c'est celui d'ont j'ai parlé, versé par le 1er chasseurs, comme en fait foi une lettre, à moi transmise de cette ville. (Correspondances militaires, tome Ier, fo 53.)

—

Grande revuç à Constantinople, en présence du sultan.

1855. — 12 mai. Le 1er hussards, le 7e dragons, les 6e et 9e cuirassiers y assistent, ainsi que les troupes de la garde et de la ligne, destinées à former le corps de réserve de l'armée d'Orient. A la suite de la revue, le général commandant en chef publie l'ordre du jour suivant :

« L'attitude et la tenue des troupes à la revue qui a été passée » ce matin par le sultan et le défilé, ont été remarquables.

» Sa Hautesse n'a cessé d'en témoigner sa satisfaction et sa » gratitude, et a vivement demandé au général commandant en » chef, de porter ses sentiments à la connaissance de tous.

» Le général est heureux de s'en rendre l'interprète. Une » ration de vin sera immédiatement délivrée aux sous-officiers » et soldats présents à la revue.

» Au quartier-général, à Malask, le 12 mai 1855.

» Le général commandant le corps de réserve,

» Signé : RÉGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. »

Départ pour la Crimée du reste de la cavalerie.

1855. — 14 et 15 mai. Embarquement à Constantinople, sur les navires : la *Normandie*, le *Switsfurth*, le *Laplace* et le *Chaptal*, des régiments suivants : 1er de hussards, 7e dragons, 9e cuirassiers, hommes et chevaux.

20 mai. — A leur arrivée sur le champ de bataille, les régiments reprennent leur organisation première, suspendue par la force des choses; les 1er et 4e de hussards sont de nouveau unis dans la même brigade, général Estherhazy.

25 mai. — Le 1er de hussards, les 1er et 4e chasseurs d'Afrique, le 6e dragons à peine débarqué, le 7e de même arme, deux divisions d'infanterie font une reconnaissance, poussent les Russes et s'établissent sur la Tchernaïa. Ils prennent tout le matériel de leur camp.

30 mai-1er juin. — Les navires le *Darien*, le *Panama*, l'*Orénoque* transportent de Constantinople en Crimée, le 6e cuirassiers, le général de Forton et la gendarmerie de la garde. Toute la cavalerie est sous Sébastopol.

3 juin. — Autre reconnaissance dans la vallée de Baïdar, par six bataillons d'infanterie, les 1er et 4e hussards et toute la cavalerie. On part à minuit; on rentre le lendemain à neuf heures du soir. Cette reconnaissance pousse quelques sothnias de cosaques, qui nous laissent 4 hommes et 8 chevaux.

25 juillet. — Mort à l'ambulance du colonel Gallais-Hagueneau, du 4e hussards. Il reçoit les secours religieux et les honneurs de la sépulture de la main de mon digne ami, l'abbé Darnis, alors aumônier à l'armée d'Orient, aujourd'hui chapelain à l'hôtel des Invalides.

4 août. — Le lieutenant-colonel Simon de la Mortière, du 1er hussards, est nommé colonel du 4e de l'arme.

Même date, 4 août 1855. — Le chef d'escadron Abdelal, du 4e chasseurs d'Afrique, est promu lieutenant-colonel du régiment, en remplacement de M. de la Mortière.

Même jour. — L'abbé Gondard centralise l'aumônerie de toute la cavalerie.

—

16 août. — Bataille de la Tchernaïa.

Les chasseurs d'Afrique forment l'aile gauche; deux divisions d'infanterie et les Piémontais sont au centre; les hussards, dragons, cuirassiers sont échelonnés à droite. Plein succès.

C'était le 5e acte de cet épouvantable drame qui devait finir à Malakoff; c'était la 5e oriflamme de cette immortelle campagne.

La 1re avait été, 20 septembre 1854, Alma;

La 2e, 25 octobre 1854, Balaclava;

La 3e, 6 novembre 1854, Inkermann;

La 4e, 7 juin 1855, mamelon Vert;

La 5e, 6 août 1855, Tchernaïa, dont je parle;

La 6e, 8 septembre 1855, Malakoff, le bouquet de la fête et la fin de la campagne.

Toutes, luttes gigantesques; toutes, victoires du premier ordre, de masses à masses, de peuples à peuples, de nationalités à nationalités.

Pour les contempler sans effroi, ces masses, il fallait l'œil de l'aigle; pour les enlacer, ses serres; pour les réduire au silence, ses foudres.

—

1855. — 8 septembre. Prise de Malakoff.

La cavalerie est à son poste de bataille, faisant partie du corps d'observation; elle protége les derrières de l'armée, qui monte

à l'assaut et contribue, à sa manière, au triomphe de la journée.

Jamais assaut, dans l'histoire de l'armée, n'avait été comparable à celui de Malakoff; aussi, dans son ordre du jour du 11 septembre 1855, le maréchal Pélissier avait-il raison de dire : « Jamais l'artillerie de terre et de mer, jamais le génie, » jamais l'infanterie n'avaient eu à triompher de pareils obsta- » cles; jamais aussi, ces trois armes n'ont déployé plus de va- » leur, plus de science, plus de résolution. La prise de Malakoff » sera votre éternel honneur. » Et pour suivre une progression ascendante, le maréchal Saint-Arnaud avait aussi raison de dire, dans son ordre du jour du 14 septembre 1854, un an, presque jour pour jour, avant : « Soldats! à ce moment où » vous mettez le pied sur cette terre de Crimée, vous êtes l'es- » poir de la France; dans quelques jours, vous en serez l'or- » gueil. Vive l'empereur! » Et l'empereur lui-même, dans sa proclamation du 12 juillet précédent, au départ de l'armée :

« Allez mes enfants, j'aurai les yeux sur vous et bientôt, en » vous revoyant, je pourrai dire : Ils étaient les dignes fils des » vainqueurs d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, de la Mos- » kowa. Allez, Dieu vous protége! »

Et Dieu les a protégés, et les victoires des enfants ont grandi de toutes les victoires de leurs pères. La victoire! récompense de l'héroïsme, c'est-à-dire du dévouement, de l'abnégation et du sacrifice.

25 septembre. — La brigade du général Estherhazy est scindée; le 1er hussards reste à Sébastopol; le 4e part pour Eupatoria. Je dirai, à l'histoire de ce dernier, sa page de gloire dans cette expédition.

1er novembre. — Le 1er hussards prend ses cantonnements d'hiver dans et devant cette place et passe ainsi le reste de l'année.

Etat nominatif des officiers du 1er hussards pendant la campagne de Crimée (1855).

(Annuaire militaire de 1855.)

ETAT-MAJOR.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.	
Colonel comte Lion.	Gouvernaire.	Vasseur.	Simonet.	Fauquinon.
Lieutenant-colonel de la Mortière.	Guillon.	Barénaut.	Merceret.	Devaraigne du Bour[illegible]
Chefs d'escadrons : Vérillon, Baron, de La Rochefoucauld.	Stockly.	Hagen.	De la Laurencie.	Catlin.
	De Biré.	Llorens.	Lambert.	Leleu.
Major de Villers.	Charreyron.	Martin.	Mainberger.	Sinck.
Capitaine instructeur Saulnier.	De la Moussaye.	Laborie.	Delmont.	Friand.
Capitaines adjud.-major : Pingot, Dumas, Marseillan.	Donnat.	Girard.	Hamen.	Richard de Tussac.
	Comont.	Machine.	De Courcy.	Jolivet.
Capitaine trésorier Bruyelle.	Savin-Larclause.	Delorme.	De Pracomtal.	Daubrée.
Capitaine d'habillement Cabuz.	Dupré.	Dicquemare.	Arnoult.	Corberon.
Porte-étendard Dodat.	De Négreval.	Desvarannes.	Germain.	De Lostanges-Saint-[illegible]vère.
Médecin-major Devineau.	Laqueille.	Zeude.	Dauvergne.	
Aide-major Vérien.				
Vétérinaires : Dupont, Raveret, Pierre.				

1856. — 1er janvier. — Le colonel comte Lion, du 1er régiment de hussards, reçoit, à Sébastopol, sa nomination au grade de général de brigade. Il est appelé au commandement de la 2e brigade de cavalerie, stationnée à Lunéville.

Les gens de cœur laissent des souvenirs partout où ils passent. Le journal de Niort, la *Revue de l'Ouest*, en annonçant cet heureux choix, s'exprimait ainsi : « Toutes les personnes » qui ont pu apprécier les mérites et l'affabilité de M. le comte » Lion pendant son séjour à Niort, verront, comme nous, avec » plaisir, cette juste promotion. »

—

1er régiment de hussards, colonel Moucheton de Gerbrois (Charles-Georges); lieutenant-colonel Abdelal (Louis-Alexandre-Désiré); les quatre escadrons de guerre partent de Crimée pour France; les deux escadrons de dépôt, de Carcassonne pour Chartres. — Tout le régiment à Chartres (1856).

1856. — 26 janvier. Date de la promotion de M. Moucheton de Gerbrois, au grade de colonel du 1er de hussards.

Cet officier supérieur sortait, comme lieutenant-colonel, du 5e de l'arme, alors en Algérie. Il avait été capitaine-instructeur au 4e; c'était, à n'en pas douter, un vrai hussard.

1er mars. — L'empereur décide que le nom de Sébastopol sera inscrit sur les drapeaux des régiments qui ont fait, en tout ou en partie, la campagne de Crimée. Le 1er de hussards va donc s'enrichir de ce précieux trophée. J'avais dit, dans mes vers à son étendard, en parlant de l'aigle de la victoire :

« Il voit encor des plis pour des lauriers nouveaux. »

j'avais été bon prophète.

15 mai. — Les deux escadrons de dépôt du 1er de hussards et la compagnie hors-rang viennent de Carcassonne tenir garnison à Chartres.

Par suite de la conclusion de la paix signée le 30 mars de cette année 1856, le 1er régiment de hussards et le 4e évacuent la Crimée et font escale à Constantinople. Le reste de la cavalerie y aborde successivement.

31 mai. — Là, à Constantinople même, sont vendus tous les chevaux des deux régiments de hussards, la moitié de ceux des dragons, des chasseurs d'Afrique et des cuirassiers; en un mot, tous ceux dont le prix de vente était inférieur à 500 francs, prix estimatif du transport pour France, de chacun d'eux. Ce qui égargna, en outre, la nolisation de 500 à 600 bâtiments de commerce, où l'on n'installait pas plus, par chaque, de 25 hommes et 25 chevaux.

Le général Bousquet, mon honorable ami, venant de Constantinople où il commandait la brigade du camp de Malasck, 1er et 84e de ligne, et dans les bras duquel j'allai me jeter à son retour, me fit l'honneur de me dire qu'il avait vu, dans cette ville, le 1er de hussards en bon état de santé et d'équipement et qu'on y avait vendu, au compte de l'intendance, en moyenne 200 francs l'un, tous les chevaux d'Asie qu'il avait reçus, lors de son arrivée à Varna, au commencement de la campagne.

1856. — 21 juin. Le 1er de hussards s'embarque à Constantinople pour France, arrive à Marseille et rejoint son dépôt à Chartres, en Beauce.

Il avait, en ce qui le concerne, vaincu l'ennemi, le choléra et les éléments, c'est-à-dire les rigueurs des hivers et des tempêtes. La traversée fut, grâce à Dieu, heureuse pour le régiment. Heureux encore si les vaisseaux de retour avaient ramené, en 1856, tous ceux qu'ils avaient emportés en 1854.

Plus heureux encore, si ma main et ma croix d'aumônier n'étaient pas obligés de bénir, par escadrons, les cendres de ceux qui restent là-bas. En effet, je tiens de source certaine que l'effectif du 1er hussards s'était élevé, pendant la campagne, à 14 ou 1,500 hommes; combien en est-il revenu? 800! Ajoutons à cela, la brèche que durent faire dans ses rangs à son arrivée, les convalescents, congés, réformés, blessés, etc., etc. C'était un régiment à renouveler. Il le fut, en effet, par la fusion dans ses rangs, d'une partie du 9e de hussards qui fut licencié, à cette époque, par suite de l'augmentation de la cavalerie de la garde. J'ai dit, en son lieu, mes pressentiments à son endroit. C'en était fait, le ministère, dans le but de remplacer les vides de la guerre, avait, dès le commencement de 1856, donné ordre au 9e de hussards de faire mouvement de Tarbes sur Chartres.

Ce régiment partit à l'effectif de près de 2,000 hommes, en trois colonnes : deux par Angoulême, la troisième par Toulouse, se rejoignant à Tours. Furent placés :

1er et 2e escadrons à Rouen;

3e et 4e id. à Châteaudun;

5e et 6e id. état-major à Chartres.

C'était là, à Chartres même, avons-nous dit, qu'était en garnison le 1er de hussards, arrivant de Crimée et son dépôt.

Ce fut là aussi que, dans le cours de juin 1856, le 9e fut, en grande partie, versé dans le 1er avec ses chevaux, puisque ce dernier était revenu démonté, de la campagne d'Orient. Ainsi, le 9e rendait au 1er ce que celui-ci lui avait prêté, en 1840, lors de sa formation. Dans cette transformation, et c'est le mot, il y en avait pour tout le monde et surtout pour le capitaine d'habillement.

Le reste du 9e entra dans la garde, à l'école de dressage de

Paris et aux compagnies de remonte; 150 hommes furent affectés à la 2e compagnie, chef-lieu : Fontenay-le-Comte, où ils étaient passés en 1853 (1) alors que le régiment allait de Napoléon-Ville à Tarbes.

21 novembre. — Toujours 1856. Le 4e de hussards, qui de Constantinople avait rallié son dépôt à Castres, part de cette ville pour Paris. Il est caserné au quai d'Orsay et à Grenelle.

15 avril. — Le 1er régiment de hussards reçoit sa feuille de route pour Paris;

La 1re colonne arrive le 15 avril;

La 2e colonne le 17 du même mois (caserne de Grenelle).

Il remplace à Paris le 11e dragons, qui va à Lunéville et est remplacé, à Chartres, par le 11e chasseurs, venant aussi lui de Lunéville.

—

Armée de Paris. — Maréchal Magnan; commandant la division de cavalerie (2), général d'Allonville; la brigade légère, général de Noüe (Armand); 1er régiment de hussards, colonel de Gerbrois; 4e régiment de hussards, colonel de la Mortière, à 4 escadrons l'un (1866).

Le général de Noüe avait servi comme capitaine au 1er hussards, en 1831; c'était donc une bonne fortune pour la brigade et le régiment en particulier. Je tiens à honneur pour ce général, de rappeler qu'il sortait, comme colonel, du 1er chasseurs à cheval, qu'il avait commandé devant Rome, en 1849.

(1) Correspondances militaires, tome Ier, fo 59.

(2) Cette division comprenait les : 1er carabiniers, colonel Becquey-Beaupré; 2e carabiniers, colonel d'Oullenbourg; 3e cuirassiers, colonel de Drée; 5e cuirassiers, colonel Legrand; et la brigade de cavalerie légère ci-dessus.

1857. — 7 mai. Grande revue de l'armée de Paris, passée par l'Empereur, en présence du grand-duc Constantin de Russie.

3 juin. — Revue partielle de la même armée par l'Empereur, en présence du roi de Bavière. Notre brigade est présente à ces deux cérémonies militaires.

Substitution, dans les régiments de hussards, des pelisses-paletots aux pelisses-dolmans. Abandon de ce modèle plus tard.

23 juillet. — J'envoie, par une sœur de charité, à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à Paris, plusieurs exemplaires de mon volume : l'*Aumônier de Régiment,* pour les malades des deux régiments de hussards, de la garde impériale, etc., etc.

15 août. — Fête militaire au Champ-de-Mars; grand déploiement de troupes de ligne et d'artillerie. — Manœuvres spéciales; fantasia arabe; 400 hussards des 1er et 4e en font les frais.

1857. — 31 octobre. Obsèques du général Cavaignac, ancien chef du pouvoir exécutif. Deux pelotons du 1er régiment de hussards ouvrent et ferment la marche. Le 4e bataillon de chasseurs à pied, les 1er, 2e, 46e et 85e de ligne forment le reste du cortége.

1858. — 1er octobre. Revue de départ des 1er et 4e de hussards passée par l'empereur. Pour prendre rang de ce jour, le colonel de Gerbrois est nommé officier de la Légion d'honneur; chevalier du 2 décembre 1850.

—

Ordre du jour de la revue de départ de Paris des 1er, 4e hussards et infanterie, etc., etc., émanant du maréchal Magnan.

« L'empereur m'a chargé de témoigner aux corps des diffé-
» rentes armes qu'il a passées aujourd'hui en revue, toute sa

» satisfaction pour leur belle tenue, leur immobilité dans les » rangs, leur attitude martiale et la régularité du défilé.

» A ces augustes suffrages, je joins mes regrets de me séparer » de si belles et si bonnes troupes. Les 1er et 4e régiments de » hussards, les 1er et 4e bataillons de chasseurs à pied, les 1er, » 11e, 35e, 45e, 47e, 79e, 95e et 96e régiments de ligne, en » quittant l'armée de Paris, y laisseront une réputation noble- » ment méritée. Ils ont ajouté à la gloire de leur aigle si admi- » rablement conquise en Crimée, l'exemple de toutes les vertus » militaires. Dans toutes les circonstances, ils ont été soldats » dévoués et soumis aux exigences du service : qu'ils restent » dans les garnisons nouvelles qu'ils vont occuper, tels qu'ils » étaient sous mes ordres, dévoués à l'empereur et à sa dynastie ; » que leur devise soit toujours *honneur et patrie ;* que le sou- » venir de l'armée de Paris reste toujours gravé dans leur cœur, » comme leur souvenir restera dans le mien, qui les suivra » partout de sa sympathie. — Fait au quartier-général, à Paris, » le 1er octobre 1858.

» Maréchal MAGNAN. »

Ce n'était pas d'aujourd'hui que le maréchal Magnan connaissait le 1er régiment de hussards. Lorsque ce régiment sauvait l'armée, au combat des Arapiles, le 22 juillet 1812, en Espagne, il y avait tout près, dans les rangs du 66e de ligne, un jeune lieutènant qui nous contemplait sabrer les Espagnols à plate couture et qui, avec sa compagnie, faisait le coup de feu. Cet officier était le futur maréchal Magnan.

1858. — 10 octobre. Mouvement de troupes. 1er hussards. état-major et 4 escadrons, de Paris sur Tarbes, où se rendent le dépôt et 2 escadrons venant de Senlis. — 4e hussards, état-major et 4 escadrons, de Paris sur Maubeuge, où vont le dépôt et 2 escadrons venant de Rambouillet.

1858. — 1er décembre. Corps de musique du 1er régiment de hussards. — Paris est le séjour des beaux-arts; c'est l'Athènes des temps modernes; les artistes y fourmillent; aussi la musique du 1er hussards, qui y était entrée, forcément réduite sous tous les rapports, par l'expédition de Crimée, y avait-elle puisé d'excellents éléments; elle en sortit égale à celle d'un régiment de la garde.

Nous sommes dans un intervalle de repos et de paix; profitons-en pour recueillir un peu nos souvenirs et rappeler quelques nouvelles particularités de nos rapports avec le 1er régiment de hussards.

Sous la date du 1er août 1854, j'avais adressé la pièce de vers sur les campagnes de ce corps, au colonel Fleury, alors des guides et notre ancien lieutenant-colonel en 1851, aujourd'hui général de division. Ma lettre lui parvint à Biarritz, où il se trouvait près de l'empereur. Sa réponse ne se fit pas attendre; elle était ainsi conçue :

Biarritz, 10 août 1854.

Maison de l'empereur. — Service de l'aide de camp.

« Monsieur le curé,

» Je suis très reconnaissant de l'envoi que vous m'avez fait » de votre article sur le 1er hussards. Il n'est pas, en effet, de » régiment dont les souvenirs soient plus glorieux; je suis heu- » reux de lui avoir appartenu et d'en avoir porté l'uniforme; je » n'ai qu'un regret, celui de n'avoir pu y servir, ou le voir de » plus près. Merci donc, monsieur le curé, d'avoir voulu m'as- » socier à l'histoire de ce beau régiment et croyez à mes senti- » ments les plus distingués.

» Le colonel aide de camp de l'empereur,

» Est signé : Fleury. »

Par lettre du 29 août même année, je sus que le capitaine de la Moussaye du 1er hussards, commandait en Orient, comme lieutenant-colonel, 4 escadrons de bachi-bouzoucks; mais que cette position ne pouvant lui convenir, il allait rentrer au régiment et reprendre son grade. — (Lettre de son cousin à moi-même; camp du Nord, même année; signée : DE LA MOUSSAYE, colonel du 17e léger.)

J'ai dit que j'avais été, pendant toute la campagne de Crimée, en relations de lettres, soit avec les aumôniers, soit avec les officiers ou soldats, au rapport surtout du 1er hussards. Inutile ici d'en donner les détails, d'autant que lugubres par eux-mêmes, ils ne tendaient qu'à déjouer les coups de la mort ou à en rechercher les victimes.

Aussi bien, nous en avons assez d'autres à ajouter à celles de cette expédition lointaine, et les victimes que le nécrologe de l'année 1854 a enregistrées sont assez remarquables, pour ne pas être passées sous silence.

Dans le courant de mai de cette année 1854, mourut à Remonville (Ardennes), le général de brigade baron *Nicolas*, grand-officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis; il était âgé de quatre-vingt-un ans.

C'était notre brave chef d'escadron du 1er régiment de hussards, dont il a été tant de fois question dans le commencement de cet ouvrage; qui avait servi dans ses rangs, pendant près de vingt ans consécutifs, et dont nous avons relaté les états de service jusqu'en 1815, p. 127.

Colonel du 23e chasseurs à cheval, le 15 février 1821, le baron Nicolas s'est distingué, à la tête de ce régiment, pendant la campagne d'Espagne (1823); maréchal de camp, 11 août 1823; commandant la première brigade de la division de Catalogne, 6 novembre 1823; inspecteur général de cavalerie, en

1824 et 1829; commandant la subdivision des Ardennes, le 7 août 1830; une brigade de cavalerie à l'armée du Nord, en 1832 et 1833; rendu, après la campagne, au département des Ardennes; grand-officier de la Légion d'honneur, le 18 janvier 1834; commandeur, du 5 avril 1814; admis à la retraite, le 14 août 1835.

Le 30 août suivant mit un nouveau voile funèbre au drapeau du 1er régiment de hussards.

Le général comte *Merlin*, ancien aide de camp de l'empereur Napoléon Ier, grand-officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, ancien colonel du 1er régiment de hussards, de 1810 à 1813; ancien député et pair de France, décède, ledit jour, à Eaubonne, vallée de Montmorency, dans sa soixante-seizième année.

Reprenons ses états de service, conduits jusqu'à cette époque (1813), page 134.

Rappelé le 8 août 1830; inspecteur général dans le 9e arrondissement de cavalerie; commandant le département de Seine-et-Oise, le 7 mars 1831; commandeur de la Légion d'honneur, le 29 mars 1831; commandant la première brigade de cavalerie de réserve de l'armée du Nord, le 4 août 1831; le département de l'Oise, le 8 avril 1832; lieutenant général, le 30 septembre 1832; inspecteur général de gendarmerie; commandant la division de cavalerie légère sur la Meuse, en 1833; inspecteur général de cavalerie dans le 1er arrondissement, le 8 avril 1834 (1); commandant la 18e division militaire, le 7 juin, et député la même année; grand-officier de la Légion d'honneur,

(1) Le général Merlin inspecta, en cette qualité, à cette date : les 2e et 6e cuirassiers, à Versailles; le 4e lanciers, à Saint-Germain-en-Laye, et le 1er hussards, son ancien régiment, à Rambouillet.

le 30 janvier 1837; pair de France, le 7 novembre 1839; retraité le 10 mai 1848.

Ses obsèques ont été célébrées à Eaubonne, le 1er septembre 1854, avec tous les honneurs dus à son rang.

Le 27 décembre 1854 terminait également fort mal pour notre cœur, ladite année, en nous apportant le nécrologe suivant :

De Marbot (Jean-Baptiste-Antoine-Marcellin), fils du général de ce nom, général de division lui-même, baron de l'Empire, ancien pair de France, ancien aide de camp du duc d'Orléans; une de nos gloires militaires, un des plus brillants officiers du premier Empire, né à Attillac (Corrèze), le 18 août 1782, mort à Paris, le susdit jour de décembre, à l'âge de soixante-douze ans.

Sous-lieutenant, lieutenant, capitaine au 25e chasseurs à cheval;

Chef d'escadron au 1er, puis au 23e de même arme; colonel de ce dernier, le 30 novembre 1812;

Colonel du 7e hussards, le 8 octobre 1814;

En disponibilité, de 1814 à 1829;

Colonel du 8e chasseurs à cheval, le 22 mars 1829 (1);

Maréchal de camp, le 22 octobre 1830;

Campagne de Belgique, en 1831 et 1832;

Campagne d'Afrique, en 1835;

Lieutenant-général, le 21 octobre 1838;

Inspecteur général de cavalerie, en 1843, 1844, 1845, 1846 et 1847;

(1) On se rappelle que j'ai dit que le 8e régiment de chasseurs à cheval était en garnison : état-major et 3 escadrons, à Fontenay-le-Comte, les 3 autres escadrons à Niort, quand M. de Marbot en fut nommé colonel.

Successivement promu à tous les grades de la Légion d'honneur, jusqu'à celui de grand-officier inclusivement.

Ajoutons à tant d'agrafes honorables, celles de treize blessures et celle exceptionnelle d'écrivain militaire, fondateur du *Spectateur militaire*, etc., etc., au sujet de laquelle Napoléon Ier l'avait doté dans son testament, d'une somme de 100,000 fr., en l'encourageant à continuer à écrire, pour la défense de la gloire des armes françaises.

Tel notre petit engagé, notre brigadier, notre maréchal des logis du 1er régiment de hussards, au commencement de ce siècle.

Notre plume, émoussée par la douleur, se refuse, pour le moment, à retracer de nouveaux chagrins.

Pour ne pas interrompre le cours et la suite de la guerre d'Orient, nous avons dû faire quelques interpositions de dates; nous avons vu le 1er de hussards (fin d'année 1858) partir pour Tarbes. Continuons.

En mars 1859, le régiment est toujours à Tarbes. Mais voilà que nous sommes une fois de plus aux éventualités d'une campagne ; les forces de l'Autriche se concentrent un peu trop près des rives du Tessin. Son conflit avec l'Italie est imminent; dans la prévision de la rupture, le ministre rappelle immédiatement la moitié des régiments d'infanterie stationnés en Afrique, en avril, le reste; total : 16.

La division de cavalerie légère rentre aussi, savoir : 5e et 7e de hussards; 4e et 7e de chasseurs à cheval.

Cette vaillante armée devient un des principaux noyaux de notre armée d'Italie.

Le 20 avril, la guerre est déclarée. Dès les premiers jours de ce mois, les journaux avaient annoncé : « Le 1er régiment de » hussards qui tient, depuis peu, garnison à Tarbes, vient d'être

» prévenu de se tenir prêt à quitter cette ville au plus tôt. » Un pareil télégramme est de nature à enflammer le cœur et monter la tête d'un régiment de hussards, dont le rêve permanent est de batailler. — On est inquiet. — On se communique ses impressions. — Enfin, un pli nous arrive. — Où allons-nous? En Italie? en Afrique? — Le colonel fait sonner aux officiers; puis à l'ordre.... c'est en Afrique. La feuille de route porte : Embarquement pour Alger. Donc, bon pour l'Afrique. En avant.

—

Armée d'Afrique (1859). — Commandant en chef, général Gueswillers; généraux de division : Yusuf, pour Alger; Estherhazy, pour Oran; et Gastu, pour Constantine.

Le journal officiel annonçait le renouvellement de la division de cavalerie légère d'Afrique et ses mouvements, comme suit :

Le 1er de hussards : 6 escadrons et dépôt, dirigés de Tarbes sur Marseille, d'où sur Mustapha;

Le 1er chasseurs de France : 6 escadrons et dépôt, d'Auch sur Oran et Mostaganem;

Le 8e chasseurs : 6 escadrons et dépôt, de Rouen sur Sétif, près le désert;

Le 12e chasseurs : 6 escadrons et dépôt, de Castres sur Alger et Bône.

Les quatre régiments partaient sans chevaux et devaient être remontés en chevaux arabes. On remarquera qu'une mesure récente prise par le ministère, prescrivait l'envoi en Algérie des dépôts et compagnies hors-rang, comme celui des escadrons de guerre. Cette mesure était commune à l'infanterie, comme à la cavalerie, et est générale aujourd'hui pour l'Afrique.

Le 1er régiment de hussards, par suite de sa mise en route, partit donc par les voies ferrées de Tarbes à Marseille.

Le 6 avril 1859, il laissait la gare de Marseille, traversait la ville, trompettes et musique en tête, dans le plus bel ordre possible et prenait pied sur les frégates d'embarquement qui l'attendaient au port. Trois jours après, le régiment débarquait à Alger et allait remplacer, à la caserne de Mustapha, le 1er chasseurs d'Afrique, parti pour l'Italie.

Pendant ce temps, plusieurs régiments d'infanterie laissaient la France pour l'Algérie, afin d'y remplacer les sortants.

Le général de Mac-Mahon lui-même, gouverneur général, était nommé commandant du 2e corps de l'armée d'Italie. Il lui fallait un remplaçant. Que fait l'empereur? Il avise un général du cadre de réserve, un vieux d'Afrique, qui y avait fait ses preuves, pendant de longues années. C'était le général de Gueswillers, ancien colonel du 23e de ligne. L'empereur le mande par voie télégraphique ; le brave homme était aux champs, à sa campagne ; le nouveau Cincinnatus arrive ; l'empereur l'embrasse et lui donne sa nomination de commandant supérieur des forces de terre et de mer de l'Algérie. Il doit partir immédiatement, et comme il était vêtu en laboureur et non pas en soldat, la chronique du temps dit qu'on fut obligé de lui prêter une ancienne tenue d'officier général : épaulettes, épée, chapeau à la française, tunique et le reste.

Le nouveau gouverneur était improvisé, quant à la forme; mais non, quant au fond. C'était un peu la 2e édition du père Bugeaud, *ense* et *aratro*, l'*épée* et la *charrue*.

Le décret impérial est du 24 avril 1859 et la teneur, comme suit : « M. le général de division Gueswillers, sénateur, est » nommé commandant supérieur des forces de terre et de mer, » en Algérie, en remplacement du général de division comte de

» Mac-Mahon, appelé au commandement du 2e corps de l'armée
» d'Italie. »

Ce décret est contresigné par les ministres secrétaires d'État de la guerre, de la marine, de l'Algérie et des colonies.

Le commandement du général Gueswillers ne dura que jusqu'au 17 août 1859, date à laquelle il vint reprendre sa charrue; il eut pour successeur le général de division de Martimprey.

La campagne d'Italie n'avait duré elle-même que trois mois. Elle avait été, pour l'armée française, une moisson abondante de gloire. Sous ses pas naissaient à chaque instant de nouveaux lauriers. Sa marche à travers l'Italie avait été une marche triomphale, comme elle le fut, au retour, à travers la France, où elle vint, le 14 août 1859, recevoir à Paris la couronne civique de ses victoires. La gloire d'une armée française trouve toujours sa place dans les annales d'un régiment, quoiqu'il n'ait pas été appelé à en cueillir sa part; car, dans nos rangs, je l'ai dit, la gloire est solidaire.

Par contre, l'Afrique française ne fut pas inquiétée, pendant cette époque, excepté une insurrection partielle, qui fut bientôt réprimée, dans la province de Constantine. Il entre ainsi, dans les vues de la Providence, que les événements se succèdent dans la vie des peuples; quand des circonstances graves surgissent, que leur importance exige le bruit du canon et de la fusillade, elles fixent tout naturellement l'attention des autres nationalités, qui en attendent l'issue, pour reprendre leurs anciens desseins ou en former de nouveaux. Ainsi des Arabes, pendant cette période. Toute l'action du 1er régiment de hussards se borna donc à quelques excursions d'usage en pays conquis. S'ils ne cueillaient pas de nouveaux lauriers, au moins ils consolidaient les anciens. Le moment, du reste, d'en cueillir de

nouveaux en Afrique, ne devait pas beaucoup se faire attendre pour eux, mais auparavant, il leur fallait revoir la France.

En effet, après l'entrée glorieuse de l'armée d'Italie à Paris, les régiments de chasseurs d'Afrique vinrent reprendre, en Algérie, leur position accoutumée, et, comme d'une part, le 1er régiment de hussards n'y était allé que pour remplacer le 1er chasseurs et que, d'autre part, le nombre règlementaire des régiments de cavalerie de France stationnés en Afrique était au complet, savoir : 1er, 8e et 12e chasseurs, nous dûmes forcément être évacués sur France et laisser à ses anciens possesseurs, la caserne de Mustapha.

Donc, en octobre 1859, le 1er de hussards reprit la mer et fit route pour la mère-patrie, où il arriva sans retard et Dieu merci, sans encombre.

En octobre 1859, le régiment entier à Montpellier.

Cette fois, il nous arrivait, monté, à 6 escadrons, en chevaux arabes de la plus grande beauté. J'ai suivi, pendant plus de trente années, l'amélioration de la race chevaline dans notre pays; aujourd'hui, le progrès est incontestable et l'admission du cheval arabe, dans nos régiments légers, est l'apogée du progrès.

L'uniforme du 1er hussards est magnifique; le cheval français ne l'appareillait pas en proportion; j'ai eu le plaisir de lui voir ses coursiers arabes fixant le soleil et dévorant la terre; c'était le sublime du genre réalisé.

1860. — 20 avril. Le *Moniteur de l'Armée* portait : 1er de hussards, état-major et 6 escadrons, de Montpellier à Beauvais. Longue route. Essai de marche et de enharnachement des chevaux, par étapes, à longue distance.

Un ordre émané du ministre de la guerre prescrivait aux chefs de corps, de faire constater, par qui de droit, l'état de marche, de fatigue, de blessure, de réforme en route, etc., etc., des

chevaux de troupe, dans les mutations de garnison. L'essai fut des plus satisfaisants et bien supérieur à ce que l'on avait pu remarquer jusqu'alors, pour notre régiment surtout, qui dans ce parcours de presque toute la France, n'eut que neuf chevaux blessés. En conséquence et par ordre ministériel, les dépôts de l'Algérie furent immédiatement chargés de fournir la remonte à ceux des régiments de France, qui avaient ramené d'Afrique des chevaux arabes.

Par suite de la première application de cette ordonnance, deux détachements pris dans les 1er et 5e de hussards, dont les dépôts sont à Beauvais et à Chartres, se rendent à Toulon, pour y prendre livraison de 150 chevaux arabes, venant de la province d'Alger.

Ils sont à Toulon, le 15 juin 1860.

A la même époque, partaient pour le camp de Châlons-sur-Marne, à l'effet d'y prendre part aux grandes manœuvres, les 4 escadrons de guerre et l'état-major du 1er régiment de hussards. C'est là que nous allons les suivre; puis, accompagner de nos vœux le 1er escadron partant pour la Syrie et faisant, d'une manière d'autant plus remarquable, cette campagne, qu'elle arrêta le sang qui coulait, sans faire couler le nôtre. Beau triomphe de l'influence chrétienne et française dans ces pays lointains!



CHAPITRE VII.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN-BERCHENY.
(1860 A 1865).

Composition de la tête de colonne au 1er juin 1860. — 1er régiment de hussards, toujours colonel, de Moucheton de Gerbrois; lieutenant-colonel, de Montarby (Antoine-Louis-Claude). — Le régiment entier à Beauvais.

Le lieutenant-colonel Abdelal, du 1er de hussards, ayant été, dans le cours de l'année précédente, nommé au commandement du 1er de spahis, avait eu pour successeur M. de Montarby, sortant comme major du 5e de chasseurs à cheval.

1860. — 25 juin. Les 4 escadrons de guerre et l'état-major du 1er régiment de hussards arrivent au camp de Châlons-sur-Marne.

Camp de Châlons-sur-Marne (1860). — Commandant en chef, maréchal de Mac-Mahon. — Division de cavalerie légère, général Dupuch de Feletz.

Brigade Dalmas de la Pérouse : 1er de hussards, colonel

Moucheton de Gerbrois, 5e de hussards, colonel de Montaigu;

Brigade de Vernon : 4e de chasseurs, colonel de Montfort, 7e de chasseurs, colonel d'Estiennes de Chaussegros de Lioux.

1re batterie du 17e d'artillerie à cheval.

Les 4 régiments de cavalerie montés en chevaux arabes.

1860. — 6 août. Depuis un mois et demi, les divisions d'infanterie et de cavalerie du camp de Châlons se livraient tranquillement à leurs évolutions et à leurs manœuvres pacifiques, quand tout à coup le mot d'ordre change. Ce n'est plus la paix, c'est la guerre, l'effusion du sang ; ce sont des victimes et des victimes chrétiennes dont le sang coule ; c'est du secours à leur porter incontinent. L'empereur a laissé Paris en toute hâte ; il est déjà au camp de Châlons.

Allons, mes trompettes, encore une fois le boute-selle et rapidement; allons, mon 1er hussards, à cheval et au galop, n'entendez-vous pas les échos du Liban répercuter la poudre ; en avant.

Puis, les tambours du 5e et du 13e de ligne avaient battu le rappel ; ces régiments sont sous les armes, en tenue de campagne et sac au dos. C'est le premier noyau d'une expédition en Syrie ; c'est la revue qu'en va passer l'empereur. On écrit en effet du camp de Châlons :

7 août 1860, 1 h. 25 m. du soir.

« Ce matin, à dix heures, l'empereur a passé la revue de » départ du 5e régiment de ligne, colonel Caubert. du 13e » régiment de ligne, colonel Darricau, et du 1er escadron du » 1er régiment de hussards, capitaine Stockly. »

Avant le défilé, les troupes se sont rangées en carré ; l'empereur s'est placé au centre, les drapeaux et les états-majors

face à Sa Majesté. Puis, Napoléon III a pris la parole et parlé en ces termes.

« Soldats !

» Vous partez pour la Syrie et la France salue avec bonheur » une expédition qui n'a qu'un but, celui de faire triompher » les droits de la justice et de l'humanité.

» Vous n'allez pas, en effet, faire la guerre à une puissance » quelconque, mais vous allez aider le sultan à faire rentrer » dans l'obéissance des sujets aveuglés par un fanatisme d'un » autre siècle. Sur cette terre lointaine, riche en souvenirs, » vous ferez votre devoir et vous vous montrerez les dignes » enfants de ces héros, qui ont porté glorieusement dans ce » pays la bannière du Christ. Vous ne partez pas en grand » nombre, mais votre courage et votre prestige y suppléeront ; » car, partout aujourd'hui, où l'on voit passer le drapeau de la » France, les nations savent qu'il y a une grande cause qui » le précède et un grand peuple qui le suit. »

En même temps, une étincelle de feu transmet l'ordre de partir au 16e bataillon de chasseurs à pied, garnison Toulouse. Ceux-ci se mettent au pas gymnastique de cette ville à Marseille. On dirait la charge déjà sonnée par les clairons. La même étincelle court au sommet de l'Atlas; les zouaves, les chasseurs d'Afrique et les spahis sont en avant-garde; partout le feu sacré se communique; des wagons vomissant la flamme emportent nos soldats au milieu des terres; des vaisseaux de fer et de feu les font voler au milieu des eaux ; on dirait des monstres dévorants qui les enlèvent, et pourtant ils vont porter la paix ; ils sont à destination de Beyrouth

Le général de brigade marquis de Beaufort d'Hautpoul commande en chef l'expédition. Avant de partir de France, il

adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant, daté de Marseille, le 7 août 1860.

Corps expéditionnaire de Syrie. — Ordre général.

« Soldats !

» Défenseur de toutes les nobles et grandes causes, l'empe-
» reur a décidé, au nom de toute l'Europe civilisée, que vous
» iriez en Syrie aider les troupes du sultan à venger l'huma-
» nité indignement outragée. C'est une belle mission dont vous
» êtes fiers et dont vous saurez vous montrer dignes.

» Dans ces contrées célèbres, berceau du christianisme,
» qu'ont illustrées tour à tour Godefroy de Bouillon et les
» croisés, le général Bonaparte et les héroïques soldats de la
» République, vous trouverez encore de glorieux et patrio-
» tiques souvenirs.

» L'Europe entière vous accompagne de ses vœux. Quoiqu'il
» advienne, j'en ai le ferme espoir, l'empereur et la France
» seront contents de vous. Vive l'empereur !

» Le général commandant en chef,

» Marquis De Beaufort d'Hautpoul. »

Corps expéditionnaire de Syrie. — Commandant en chef, général de brigade, puis de division, marquis de Beaufort d'Hautpoul; chef d'état-major, Osmont, colonel; Boyer, chef d'escadron; Gélis, Seigland, de Chamlouis, Marguerie, capitaines. — Infanterie : Commandant, général de brigade Ducrot; aide de camp, capitaine Le Coat de Saint-Haouën.

16e bataillon de chasseurs à pied, chef Ardent du Picq ;

5e régiment de ligne, colonel Caubert ;
13e régiment de ligne, colonel Darricau ;
1er bataillon du 1er zouaves, chef Lian.

—

Cavalerie : commandant du Preuil, lieutenant-colonel du 1er chasseurs d'Afrique.

1er escadron du 1er hussards, commandant Stockly ;
5e escadron du 1er chasseurs d'Afrique ;
3e escadron du 3e chasseurs d'Afrique ;
1er escadron du 2e spahis, commandant Tascher de La Pagerie.

—

L'artillerie a deux batteries.

5e du 1er régiment ; 1re du 10e régiment.

Le génie fournit la 13e compagnie du 2e régiment.

Enfin, les détachements complémentaires d'un corps en campagne, équipages militaires, infirmiers, administration, force publique, etc.

1860. — 8 août. Le général de Beaufort s'embarque à Marseille sur l'*Amérique*, paquebot des Messageries impériales, relâche le 11 à Malte et arrive le 16 à Beyrout.

10 août. — On écrit de Toulon : « Le transport-écurie » l'*Aube*, prêt à partir, attend, pour lever l'ancre, le 1er escadron du 1er régiment de hussards, qui doit arriver le 10. »

11 août. — On écrit de Marseille : « Hier au matin a fait » son entrée dans cette ville, un escadron du 1er de hussards, » à destination de la Syrie. Toulon avait été désigné pour

» son port d'embarquement; mais, l'encombrement du moment » n'ayant pas permis qu'il y prît mer, il a dû revenir dans » notre ville, et, en effet, hier, il a pris passage sur le bateau à » vapeur des Messageries impériales l'*Hydaspe.* » Je trouve sur mes notes de voyages et de mouvements de troupes, le passage suivant, relatif à ce 1er escadron du régiment.

—

1er escadron du 1er régiment de hussards : Parti du camp de Châlons, le 8 août 1860 ; embarqué à Marseille, le 10 août ; débarqué à Beyrout, le 23 dudit : l'escadron fort de 2 capitaines ; capitaine commandant Stockly ; 2 lieutenants, 3 sous-lieutenant, 6 trompettes, 170 hommes, 150 chevaux arabes.

L'embarquement continue en France et en Algérie. Les bâtiments affectés au transport des troupes sont : l'*Aube*, le *Finistère*, la *Cérès*, le *Mogador*, l'*Asmodée*, le *Gange*, le *Borysthène*, le *Jourdain*, l'*Hydaspe*, le *Mersey*, le *Siamois*, la *Reine-Mathilde*, etc., etc. Plus, dans la rade de Beyrout, 25 vaisseaux de guerre français et d'autres nations.

25 août. — Débarquement des dernières troupes; le corps expéditionnaire est au complet ; au fur et à mesure de leur descente à terre, elles sont dirigées sur le camp de la forêt des Pins, à 15 minutes de la ville.

Verdure, ombrage, eau, tout se trouve à souhait dans ce bois, qui ne serait nullement déplacé à côté de celui de Boulogne. Le camp est adossé à un énorme rocher, au pied duquel on a établi les écuries pour la cavalerie ; derrière et à droite, l'artillerie ; derrière et à gauche, le train des équipages ; en avant de leur position respective, les tentes de ces trois armes.

L'infanterie occupe les trois autres côtés ; faisceaux d'armes

et de drapeaux au front de bandière ; tentes de la troupe en seconde ligne ; puis, les tentes du petit et grand état-major les cuisines, etc., etc., convergeant vers le point central. L'ambulance est dans un vieux château-fort qui domine le camp.

Le dimanche, quand le temps le permet, messe militaire célébrée, en plein air, par un prêtre lazariste français, le Père Nagean, attaché à la mission de Beyrout et qui fait fonctions d'aumônier.

Que s'était-il donc passé en Syrie ? Une lutte désespérée, celle de la civilisation contre la barbarie ; là, au Liban, le fer, le feu vomissant la mort de toutes parts ; 15,000 chrétiens sont dans la poussière, nobles et grandes victimes de la religion et de la civilisation. Un nombre égal est sauvé par notre ancien ennemi, Abd-el-Kader. En l'absence des français, Abd-el-Kader s'est fait le premier soldat de la civilisation moderne ; il est là avec 1,500 algériens, ses anciens et valeureux soldats : lui, grande et noble victime aussi, il a saisi le drapeau de la France ; il enveloppe dans ses plis glorieux, les prêtres, les moines, les jésuites, les lazaristes, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les écoles, les orphelinats, 15,000 chrétiens condamnés à mort, tous les consuls européens et leur personnel.

Telles sont les premières palmes de ce premier triomphe de la civilisation sur la barbarie. Nous accourons pour assurer ce triomphe et venger l'humanité indignement outragée ; but de l'expédition clairement défini dans l'allocution impériale du 7 août de cette année.

1860. — 1er septembre. Continuation et fin de l'installation des troupes au camp.

Du 1er au 10 septembre, 167 individus, coupables d'avoir pris part au massacre des chrétiens, sont condamnés à mort; 56 sont publiquement pendus, 111 fusillés ; le tout à la diligence

de Fuald-Pacha, commissaire général de la Porte ottomane.

12 septembre. — Ce plénipotentiaire arrive au camp des Pins.

13 septembre. — Grande revue de l'armée en son honneur. A 7 heures et demie, le général en chef est arrivé, accompagné du pacha. Les tambours ont battu aux champs; les troupes ont présenté les armes. Le général en chef et son escorte sont passés devant le front des régiments; puis, ceux-ci se sont massés à l'extrémité de la ligne et ont défilé, l'infanterie par compagnie et la cavalerie par escadron. La tenue était admirable et l'exécution des mouvements ne laissait rien à désirer.

Le 14 septembre, de concert avec les populations catholiques, l'armée célèbre la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Pendant trois jours et trois nuits, des feux sont allumés sur les cimes des montagnes. Le spectacle est magnifique. C'était un légitime hommage rendu à la croix, naguère abattue et humiliée; car la croix est le signe de la rédemption et partant de la civilisation. — Le général en chef ordonne les préparatifs d'une marche en avant.

Le 21 septembre, l'ancien émir Abd-el-Kader reçoit solennellement des mains de M. Scheffer, drogman français, les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur.

Le 22, il traverse la ville de Damas, portant sa plaque et le large ruban rouge qui soutient sa décoration. Il est musulman et cependant il est heureux de montrer la grande croix de l'honneur; c'est que les hautes idées dont Abd-el-Kader fait profession, il les a puisées à l'école de son ami, Mgr Dupuch (1), ancien évêque d'Alger.

(1) Le général Dupuch, qui avait été colonel du 4e chasseurs d'Afrique et qui commandait alors, au camp de Châlons, les 1er et 5e hussards, était le père de ce prélat.

Marche en avant du corps expéditionnaire.

1860. — 25 septembre, 5 heures du matin. Les tambours et les trompettes rappellent, l'expédition se met en mouvement. Une compagnie du 16e bataillon de chasseurs à pied ouvre la marche.

Suit le général marquis de Beaufort et son état-major. Le burnous blanc qu'il porte, jeté sur son uniforme, rappelle les campagnes d'Afrique et le désigne au loin, comme autrefois le maréchal Bugeaud d'Isly.

Immédiatement, le reste du bataillon de chasseurs; viennent ensuite les grenadiers et voltigeurs du 5e et du 13e de ligne; l'artillerie; deux compagnies de zouaves, le convoi, les ambulances et les équipages; quatre autres compagnies de zouaves sont à l'arrière-garde. Quelques points culminants sont occupés par les compagnies du centre, pour protéger la marche de la colonne.

Le 26, elle atteint Deir-el-Kamar.

Le 28, elle est sur le sommet des montagnes et commence à descendre sur les versants opposés.

Le 29, le Liban ayant été franchi, le bivouac est établi sur le bord de cette immense plaine qui conduit à Balbek; c'est là que la cavalerie qui avait décrit un à-droite en avant, rejoint le corps principal. L'escadron du 1er hussards, celui du 1er chasseurs d'Afrique et celui des spahis en forment l'ensemble.

Le dimanche, 30 septembre, la messe militaire est célébrée devant l'armée, sur les ruines fumantes des maisons et des églises, au son d'une musique funèbre et au bruit lugubre du canon.

Une décharge d'artillerie annonce, matin et soir, la présence et le campement du corps expéditionnaire.

Le 2 octobre, le campement est porté à Kab-Elias, près du prétendu tombeau du prophète Elie, bizarrement taillé dans le roc.

Excursion à Zahlé, village à deux heures de marche, par un gros de cavaliers.

L'armée se fractionne en plusieurs petits corps, pour battre, dans tous les sens, la montagne et imposer la terreur de sa présence à ses habitants, les Druses. Cette battue générale dure du 2 au 13 octobre. Cette mission remplie, le mouvement rétrograde commence.

Le 14 octobre, l'armée revient sur le camp des Pins, pour y prendre ses quartiers d'hiver, en laissant des détachements à Saïda, à Deir-el-Kamar, à Kab-Elias et sur la limite du désert, entre Damas et le lac de Tibériade. Cavalerie et infanterie sont ainsi échelonnées selon le besoin.

On s'occupe partout de la reconstruction physique et morale du pays; on fait des chemins; on rebâtit des églises, maisons, villages, etc., etc. Le général de Beaufort est dans le Liban, pour y chercher et y préparer un point stratégique très important.

Le 21 octobre, les pluies abondantes, les mauvais chemins rendent toute opération impossible. Il renvoie au camp les hussards et les chasseurs qui forment son escorte et ne garde que l'escadron de spahis, avec lequel il reste quand même. On essaie de transporter l'artillerie à dos de chameau. Le général est obligé de rentrer; mais il est infatigable. En décembre il visite Saïda et y est hébergé, avec son escorte de cavalerie, dans un grand couvent de religieux français, qui le traitent, je ne dirai pas au mieux, mais de leur mieux.

25 décembre. — Hiver des plus rigoureux et même exceptionnel en Syrie.

Le camp des Pins est dévasté par l'ouragan ; le soldat souffre beaucoup sous la tente ; il est là, comme toujours, à son état normal : le dévouement et le sacrifice.

L'empereur, qui sait apprécier ces sentiments, leur donne une haute et nouvelle sanction dans la lettre qu'il adresse au général de Beaufort, pour le 1er de l'an 1861 et qui est portée à l'ordre du jour de l'armée, comme suit :

« Mon cher général,

» Quoique l'occasion ne se soit pas encore offerte au corps » expéditionnaire de se distinguer par des succès et à vous, » de le conduire à la victoire, votre mission n'en est pas » moins favorable. Protéger une population entière contre un » fanatisme cruel ; la garantir par la seule présence de nos sol- » dats des malheurs qui la menacent encore, c'est, comme vous » le dites, une œuvre grande et utile.

» Soyez donc, je vous prie, mon interprète auprès de ceux » qui y concourent dignement avec vous et dites-leur combien » j'apprécie leur dévouement.

» NAPOLÉON.

» Le général commandant le corps expéditionnaire est cer- » tain que ce témoignage de satisfaction et de haute bienveil- » lance sera, pour tous, un puissant encouragement à persé- » vérer dans la voie du devoir et de l'abnégation.

» Au quartier-général, à Beyrout, 8 janvier 1861.

» Signé : Marquis de BEAUFORT D'HAUTPOUL. »

Dès le mois de décembre précédent, le général en chef avait autorisé, dans son corps de troupes, les pélerinages aux lieux saints des chrétiens. C'est que l'armée française est aussi l'armée

chrétienne, qu'elle est la fille des anciens croisés et qu'elle sait aussi prier. Dix caravanes d'officiers et de soldats français furent successivement organisées. Presque à toutes, une escouade du 1er de hussards.

Une des premières fut conduite par le lieutenant-colonel de Landreville, du 5e de ligne; il avait avec lui dix officiers et un détachement pris dans plusieurs régiments.

Mais la plus renommée fut incontestablement la dernière, celle présidée par le général Ducrot, sous la date du 25 mars 1861 et qui eut lieu dans la semaine sainte et les fêtes de Pâques.

Il avait pour état-major une trentaine d'officiers et pour escorte une cinquantaine de soldats, dont six hommes, un maréchal des logis et un officier du 1er régiment de hussards. Cette caravane s'était rendue à Jérusalem par terre, en passant par le mont Carmel, le Thabor et Nazareth (1).

En même temps, y arrivait par Jaffa et la voie de mer, un autre convoi d'officiers et de soldats de marine; puis, un autre de pélerins civils français, dont le Père Gagarin était l'aumônier; c'était un triple bonheur; trois caravanes à la fois, composées des enfants de la France. Mais laissons la parole à un officier du pélerinage; nous ne sommes pas hors de notre sujet, puisque là aussi, se trouvait une députation du régiment.
« Jérusalem est une grande ville, à rues étroites, sales, mal ou » non pavées... Elle a un mur d'enceinte très ancien et une » garnison turque d'un bataillon... Ce qui m'a le plus frappé, » c'est le saint sépulcre, où je suis retourné plusieurs fois. » Nous y avons entendu la messe et assisté à la procession du

(1) C'est à cet officier de chez nous et à un soldat de l'escorte spéciale du général, que je dois une partie de ces détails.

» vendredi saint. Ce saint sépulcre a quelque chose de gran-
» diose, d'admirable.

» Nous avons parcouru la voie douloureuse, en faisant les
» quatorze stations du Sauveur.

» Nous nous sommes promenés dans le jardin des Oliviers,
» gardé par un franciscain. Je rapporte du bois et des feuilles
» de huit oliviers, qui ont, dit-on, mille huit cent soixante et
» un ans d'existence ; nous sommes allés ensuite sur le mont et
» nous y avons vu le lieu précis, d'où Jésus-Christ s'éleva dans
» les cieux.

» Tout un jour a été consacré par nous à la visite de
» Bethléem ; on nous y a montré l'endroit où le Sauveur naquit
» et l'emplacement de la crèche, qui a été transportée à Rome.

» Je rapporte des croix, des chapelets qui ont été bénis sur
» le saint sépulcre et plusieurs autres objets précieux. Mon
» sabre a été également béni. Je suis très satisfait de ce
» voyage. »

Le 28 mars, jour du jeudi saint, nos pélerins assistent, dans l'église des franciscains, à un *Te Deum* solennel, chanté en actions de grâces et au nom de l'empereur.

Le 29, jour du vendredi saint, ils prêtent l'honneur de leur présence à la cérémonie et à la procession du saint sépulcre ; eux-mêmes, plus honorés encore de cette insigne faveur.

Le 31 mars, saint jour de Pâques 1861, ils entendent en armes, la messe de Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem ; à un instant donné, le général et tous les officiers déposent spontanément leurs sabres et leurs épées sur l'autel ; ils appellent sur leurs personnes et sur leurs armes les bénédictions du Dieu des armées, par les mains du patriarche, qui les y fait descendre avec bonheur.

Partout leur attitude est belle, digne, édifiante ; vraiment les

croisés ont dû se réjouir dans leur tombe, sous les pas de leurs nobles enfants.

Le même jour, 31 mars, messe solennelle au camp des Pins, devant le corps expéditionnaire ; 20,000 spectateurs étaient à cette cérémonie, où l'on avait déployé tout l'appareil militaire possible. Le défilé qui la suit est magnifique, tant par la variété que par la richesse des uniformes et des costumes ; notre premier escadron est en tête de la colonne de cavalerie ; suivent les chasseurs d'Afrique et les spahis, l'artillerie, etc., etc.

15 avril. — Une forte reconnaissance de cavaliers, pris dans tous les escadrons, pousse jusqu'à El-Oulé, sur les bords du Jourdain, à 50 kilomètres du camp.

25 avril. — Inspection par le général en chef de tous les postes établis dans la montagne ; toujours la cavalerie pour escorte ; toujours un maréchal des logis du 1er hussards pour son porte-fanion.

9 mai. — Fin des inspections. On parle de l'évacuation de la Syrie par les troupes françaises.

Sur l'avis reçu du ministère de la guerre, le général porte cette évacuation à la connaissance du corps expéditionnaire, dans l'ordre du jour suivant, daté du 1er juin 1861 :

« Soldats !

» L'impartiale histoire dira comme une question d'humanité » est devenue une lutte purement politique.

» Au milieu d'une situation difficile, vous, du moins, vous » n'avez rien à vous reprocher. Votre discipline a toujours été » parfaite.

» Mal installés, sans distraction pendant un rude hiver, après » des chaleurs exceptionnelles, au milieu d'une inaction qui » vous pesait, vous avez su comprendre que votre devoir se

» bornait à attendre avec confiance, à être toujours prêts à
» obéir. Vous avez aussi prouvé que vous possédiez le senti-
» ment du *devoir*, du *dévouement* et de l'*abnégation*, qualités
» plus rares et non moins précieuses que le brillant courage qui
» vous distingue et qui fait de vous d'incomparables soldats.
» Les populations du Liban ont appris à vous aimer et à vous
» estimer. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point je
» regrette de n'avoir pas eu l'heureuse chance de vous conduire
» au combat. Je sais tout ce que je pouvais attendre de vous.

» Ce n'est pas sans amertume que je vous dis adieu : conser-
» vez un bon souvenir de votre général, qui sera toujours fier
» de vous avoir commandé.

» Au quartier-général, à Beyrout, le 1er juin 1861.

» Est signé : le général commandant le corps expéditionnaire
» de Syrie :

» Marquis de BEAUFORT D'HAUTPOUL. »

Chaque corps de troupe reçoit immédiatement l'ordre d'opérer son retour sur France et sur la garnison qui lui est assignée. Ceux d'Afrique sont dirigés sur Alger.

Pour le 1er escadron du 1er régiment de hussards, la feuille de route porte : de Beyrout pour Marseille, et, de là, pour Clermont-Ferrand.

Donc, embarqué à Beyrout, le 3 juin ;

Débarqué à Marseille, le 13 juin ;

Dix jours et autant de nuits en mer ;

De Marseille à Clermont, 17 jours de marche, sans compter les séjours ;

Arrivé à Clermont, le 4 juillet, ramenant tout son personnel, puis, en plus 50 chevaux syriens ; le tout sur le *Gomer*, frégate à vapeur.

Revenons à présent à la portion principale du corps. Nous avons laissé le 1er régiment de hussards au camp de Châlons, le 7 août 1860. Il y resta jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle la division de cavalerie fut dissoute ; l'ordonnance ministérielle portait : les régiments qui font partie de cette division se mettront en route, savoir :

1er de hussards, les 21 et 23 septembre, pour se rendre à Beauvais et Senlis ;

5e de hussards, les 21 et 23 septembre, pour Chartres et Châteaudun ;

4e de chasseurs, les 22 et 23 septembre, pour Provins ;

7e de chasseurs, le 25, pour Châlons-sur-Marne, etc., etc.

Le 1er régiment de hussards hiverna dans les deux villes que j'ai citées à son endroit. Mais, quand le printemps fut revenu, il fallut de nouveau voyager. Le *Moniteur de l'Armée* (21 mai 1861), annonçant les mouvements de troupes en cours d'exécution, désignait sa nouvelle destination, en ces termes :

1er de hussards : état-major et 5 escadrons, de Beauvais à Clermont-Ferrand. J'ai parcouru un grand nombre de villes de garnison, j'ai remarqué, qu'il y a quelques années, les casernements faisaient presque partout défaut. Sous ce rapport, Clermont se trouvait passablement en arrière et l'on fut obligé de cantonner le 2e escadron à Riom ;

Les 3e et 4e escadrons et état-major à Clermont ;

Les 5e et 6e escadrons à Billom ;

Le 1er escadron, arrivant de Syrie, occupa un quartier neuf que l'on venait de terminer à Clermont même. Nous avons dit qu'il y avait fait son entrée le 4 juillet ; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est qu'il était dans sa tenue d'Asie, barbe et moustaches à tout crin, avec toutes les modifications que comporte un régiment en campagne. Le brave commandant

Stockly, une des plus belles figures que j'aie vues, était superbe d'expression, avec l'encadrement de sa barbe longue et frisée. On eut dit une vraie figure-type de Turc ou de spahis d'Afrique.

Je rejoignis le 1er hussards le 9 juillet et le même jour, j'eus le plaisir d'assister à la revue de cet escadron, en grande tenue, à cheval, passée par l'intendant militaire. Celle des chevaux syriens et des effets suivit. Pendant ce temps, je serrai la main à mes amis et je fus invité à déjeuner avec les officiers ; je vis avec bonheur ces sabres bénis au saint-sépulcre et à Jérusalem ; je passai avec eux des instants bien doux. Il y avait juste onze mois moins trois jours, qu'ils avaient laissé le camp de Châlons-sur-Marne.

O camp de Châlons! ô chapelle du quartier impérial! ô chapelle de l'ambulance! ô église du grand et du petit Mourmelon! je n'oublierai jamais les fonctions d'aumônier militaire que j'ai remplies, dans votre enceinte, à diverses époques de mon existence, ni l'édification que j'en ai recueillie ; je n'oublierai jamais cet *ex voto* suspendu là aux pieds de la mère du Sauveur, par les soldats de l'expédition de Syrie, pour en perpétuer le souvenir. Sentinelle avancée près de Dieu, pour vous, soldats, mon cœur demeurera là aussi de garde, tous les jours de ma vie.

Cette expédition a cela de spécial, qu'elle vainquit sans tirer l'épée ; autant le moral l'emporte sur le physique, autant cette campagne pacifique brille au-dessus de celles où le sang coule. Aujourd'hui, la France est assez grande pour triompher dans le monde par sa seule influence, et c'est encore un beau fleuron à sa couronne, que le fleuron pacifique de la Syrie.

Chaque corps, soit pendant, soit après la campagne, eut aussi sa palme de récompense.

Le Père Najean faisant fonctions d'aumônier, fut décoré.

En ce qui concerne l'escadron du 1er de hussards, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. Leleu, sous-lieutenant,
Simonin, maréchal des logis.

Reçurent la médaille militaire :

MM. Bernon, maréchal des logis,
Veil, brigadier, Giotto, hussard.

A un an d'intervalle (8 juillet 1862), allait se renouveler pour le 1er régiment de hussards, l'événement mémorable auquel il avait pris part à Niort, le 13 octobre 1851 ; je veux dire l'entrée solennelle de l'empereur et de l'impératrice dans la ville de Clermont.

Les casernements ayant été poussés activement, les escadrons détachés à Billom avaient pu, à cette époque, venir les occuper, de façon que le régiment entier se trouvait à Clermont, sauf le 1er escadron, celui de Syrie, qui tenait garnison à Riom.

On ne peut rien imaginer de plus beau que cette entrée impériale. Un fort détachement de cent-gardes ouvrait la marche ; puis venaient les voitures de Leurs Majestés, à la Daumont ; le 27e régiment de ligne formait la haie sur tout le parcours et le 1er de hussards était massé par escadrons de distance en distance ; les musiques dans la cour de la préfecture. La marche était fermée par plusieurs compagnies de gendarmerie à cheval, précédées d'un trompette à aiguillettes rouge-blanche. La tenue de toutes ces troupes ne laissait rien à désirer. J'avais pris rang à la cathédrale, à la suite du clergé, à la tête duquel Mgr Féron, évêque de cette ville, attendait l'empereur. Plus de 300,000 personnes étaient descendues des montagnes de l'Auvergne et offraient, comme masse et comme spécialité de détail, un spectacle inusité. Le défilé dura jusqu'à plus de dix heures du soir.

Le vieux maréchal de Castellane était accouru de Lyon, pour participer à la fète et se trouvait une fois de plus, hélas ! c'était la dernière, dans les rangs du 1er hussards, dont il avait été, avons-nous dit, lieutenant-colonel, en 1814. Avec nos cœurs de soldats, les souvenirs sont toujours permanents chez nous.

J'eus l'honneur, le lendemain 9 juillet, d'être reçu par le colonel de Gerbrois, auquel je présentai la pièce de vers, qui est à l'entête de cet ouvrage, avec le complément à son adresse propre. Et, à propos de mes papiers de famillle et de naturalisation au régiment, qui portaient la date de 1780 et qu'il voulut bien signer : « Savez-vous, me dit-il, monsieur l'abbé, » que moi-même j'avais, vers cette époque, un parent de mon » nom, lieutenant aux hussards de Bercheny ? » Et comme nous étions arrivés à parler du colonel de Juniac de Bégougne qui était de la même promotion que lui ; il ajouta : « Lorsque je » fus promu colonel du 1er hussards, j'avais en lui un redou- » table concurrent, par ce que son père l'avait commandé » pendant plusieurs années. » M. de Juniac fit à ce sujet une réclamation à l'empereur, qui lui dit : « Si on eut pensé, au » ministère de la guerre, à cette particularité de l'existence » de M. votre père, il n'y eut pas eu de difficulté ; vous auriez » été placé, comme colonel, au 1er de hussards. » Les nominations faites suivirent donc leurs cours.

Pour mon compte, j'avais eu depuis longtemps cette pensée et je conservais le regret de n'avoir pas vu le colonel de Juniac, nommé au 1er de hussards. Quand je sus, de la propre bouche de M. de Gerbrois, qu'il était, aussi lui, par ses antécédents de famille, un vieux de Bercheny, j'en fus consolé.

Arrêtons-nous un instant ; pourquoi faut-il encore ici déployer le drapeau noir et compter nos morts inscrits dans ses plis ? C'est que la mort ne pardonne à personne ; sa faux n'a

pas de saison pour moissonner. Nous, nous fauchons au printemps et nous récoltons en été ; sa moisson, à elle, est de tous les temps et de tous les jours.

Elle nous enlève en 1861 :

MM. le général de brigade de Lanthonnet, ancien lieutenant-colonel au 1er de hussards, en 1831 ;

Le général de brigade Vidal de Léry, même grade, campagne d'Espagne, 1823 ;

Le général de brigade Simoneau, notre colonel de cette même campagne d'Espagne ; en 1862, le maréchal de Castellane (1), et le général de division de Richepanse, tous deux lieutenants-colonels au corps ; le premier, en 1814, je l'ai indiqué tout à l'heure ; le second, en 1841 ;

En 1863, le maréchal de camp, vicomte de Lamalle, lieutenant-colonel du 1er hussards en 1820 ;.

Et puisque je viens de réunir ici, sous le même linceul, plusieurs de nos anciens officiers supérieurs, qu'il me soit permis, pour faire diversion à nos chagrins, de réunir à présent, sous la même rosette de la Légion d'honneur, ou plutôt sous le même ruban en sautoir, les deux noms chers aux régiments dont j'ai parlé naguère. Par décret du 31 décembre 1861, sur la proposition du ministre de la guerre, ont été nommés commandeurs :

1er de hussards : M. Moucheton de Gerbrois, colonel, officier

(1) Je dois constater ici un bon souvenir à l'endroit du maréchal de Castellane.

C'est moi-même qui lui ai dit, le 10 mai 1862, au camp de Sathonay, la dernière messe qu'il y ait entendue, à la tête de la 2e division d'infanterie de l'armée de Lyon et de la cavalerie qu'il avait amené de cette ville :

Escadrons des 2e, 3e lanciers, 8e et 11e dragons.

Il mourut en septembre suivant.

du 1[er] octobre 1858; trente-huit ans de service effectifs; 4 campagnes;

Régiment de lanciers de la garde impériale : M. de Juniac de Bégougne, colonel, officier du 5 octobre 1857 ; trente-quatre ans de service effectifs ; 4 campagnes.

Un régiment est quelque chose d'essentiellement nomade. Il participe de l'arabe qui voyage toujours. Adieu donc, Clermont-Ferrand et les montagnes de l'Auvergne, semées autour de ton enceinte comme autant de forts détachés, ou ressemblant de loin à ces dunes de sable dans le désert du Sahara ; adieu, superbes coteaux de Royat ; le Rhône jaloux nous envie ; il nous tend les bras et nous ouvre ses bouches multiples pour nous signifier son désir et son appel. Déjà l'écho de ses rives fait entendre un murmure d'impatience; partons ; en avant. L'adjudant a la feuille de route en main ; elle porte l'emplacement comme suit, sous la date des premiers jours de mai 1863 :

1[er] de hussards : état-major, 2 escadrons et dépôt, de Clermont-Ferrand à Tarascon ; 1 escadron de Clermont-Ferrand à Marseille ; 1 escadron à Lunel ; 2 escadrons à Montpellier ; chaque fraction du régiment était comme une sentinelle avancée sur les bords du Rhône, ou à l'entour ; dans de telles conditions, ses rives étaient bien gardées.

1863. — 15 août. Le 1[er] régiment de hussards donne un superbe carrousel dans les arènes de Nîmes, à propos de la fête de l'empereur. L'enceinte de la lice représente une ellipse assez restreinte (66 mètres sur 37) et qui eût été insuffisante pour le développement des figures usitées pour 48 cavaliers, partagés en quadrilles; aussi le front de 4 a-t-il été avec raison réduit à 3 et c'est sur les pivôts de ces rangs, qu'ont été fondées la composition et la décomposition de la majeure partie des mouvements. Le travail exécuté par les hommes et les chevaux

a été d'une variété et d'une justesse des plus remarquables : galop assis, cadencé, changement de direction, arrêt, changement de pied, formation, ploiement, déploiement, tout a été fait comme dans le manége le plus renommé.

Les spectateurs venus de toute part, au nombre de 25,000, ont surtout accueilli avec enthousiasme les attaques en colonnes, suivies de conversions par rang de six, le déploiement successif en six cercles de deux colonnes, sur un front de trois cavaliers et leur reconstitution, les ailes de moulin, les ailes de moulin brisées, la défense d'un carré mouvant par les tirailleurs, la mêlée, enfin la fantasia arabe.

Les cavaliers du 1er de hussards n'ont rien, sous ce rapport, à envier aux hôtes du désert. Aussi bien qu'eux, ils se dressent, face en arrière, sur leurs étriers, pour ajuster un ennemi qui les poursuit; aussi bien qu'eux, ils lancent et reprennent au galop leurs fusils et enlèvent leurs coursiers par de hardies courbettes; sous le pittoresque costume arabe, ils ne pourraient être distingués de ceux qu'ils sont parvenus à égaler.

Entre les deux reprises de ces évolutions, ont eu lieu trois courses : celle des bagues, celle des têtes et celle des javelots. L'adresse et la vigueur des concurrents ont été admirables, et il est juste de proclamer leurs noms et les prix dont les a honorés M. le préfet, au nom de la ville de Nîmes :

M. Delespaud, maréchal des logis, a gagné une très belle boîte de pistolets Devisme ;

M. Quibel, hussard de 2e classe, un révolver, dans son étui de campagne ;

M. Malmazet, hussard de 1re classe, une montre en or de Leroy ;

Un nécessaire de voyage, en cuir de Russie, a été offert à M. Bérard, hussard de 1re classe ;

Enfin, M. Pion, hussard de 1re classe et M. Sapin, hussard de 2e classe, ont eu chacun une cravache d'honneur.

La composition et la direction de ce carrousel font le plus grand honneur au colonel de Moucheton de Gerbrois et au capitaine-instructeur Zeude. L'excellente musique du régiment, qui a remporté un prix au dernier concours de Nîmes, et son habile chef, ont reçu de vifs et justes applaudissements.

Ainsi, la religion chrétienne, en passant par le monde, depuis dix-huit siècles, avait laissé là, comme partout ailleurs, des traces de la civilisation dont elle est la mère ; ces arènes destinées autrefois aux combats des gladiateurs, des bêtes féroces et au supplice de nos martyrs, étaient devenus, sous son influence, tout simplement des champs-clos de combats pacifiques et des arènes d'exercice et d'habileté militaire ; c'est un des grands bienfaits du christianisme.

Le colonel, les officiers, la musique et l'escadron d'évolution partent de Nîmes pour Tarascon, au milieu de l'ovation générale des habitants.

1863. — 20 octobre. Le lieutenant Bellomé, officier d'armement au 1er hussards, est, à l'inspection, désigné d'une manière particulière pour le zèle avec lequel il a rempli ses fonctions.

Même citation et pour le même motif, à l'adresse du chef armurier Salle.

1863. — 30 octobre. Les emplacements du régiment sont modifiés de la manière suivante :

Etat-major, 2e, 3e, 5e escadrons et dépôt à Tarascon ; 1er escadron à Lunel ; 4e escadron à Montpellier ; 6e escadron à Marseille.

—

Année 1864. — 1er-31 janvier.

Belles étrennes du 1er régiment de hussards aux pauvres de Tarascon. La parole est au chef de la municipalité de cette ville, en ces termes, qu'il adresse au *Moniteur de l'Armée* :

« Monsieur,

» M. de Moucheton de Gerbrois, colonel du 1er de hussards, » actuellement en garnison à Tarascon, vient de m'envoyer, » pour être distribuée aux pauvres de la ville, la somme de » 250 francs, avec une lettre explicative, dont je vous adresse » ci-joint la copie.

» Vous comprendrez, à la lecture de cette lettre, les motifs » qui me font vous en demander la publication. Le premier de » tous, c'est en faisant connaître à l'armée un acte généreux » de quelques-uns de ses membres, de lui faire connaître aussi » la vive gratitude dont cette générosité a pénétré la population » Tarasconnaise.

» Agréez, etc.

» Le maire de Tarascon,

» Signé : DRUJON. »

Suit la lettre adressée à ce maire par le colonel Moucheton de Gerbrois :

« Monsieur le maire,

» L'administration supérieure de Paris-Lyon-Méditerranée » ayant insisté pour me faire accepter une somme de 250 francs, » à titre de gratitude, pour les militaires du 1er de hussards, » qui ont porté secours à la Compagnie, lors de l'incendie de » Garasou, j'ai l'honneur de vous prier, en leur nom, de vou- » loir bien agréer cette somme pour les bureaux de bienfaisance » de votre ville.

» Nous ne saurions en faire un meilleur usage, que de la » destiner au soulagement des pauvres, dans la rigoureuse sai- » son de l'hiver.

» Veuillez agréer, monsieur le maire, l'assurance des sen- » timents, etc.

» Le colonel du 1er hussards,

» Signé : MOUCHETON DE GERBROIS. »

De pareils actes sont aujourd'hui passés à l'ordre du jour de l'armée, ses annales en sont pleines. Quand une armée comme la nôtre sait unir les qualités militaires aux vertus chrétiennes, on doit être doublement fier de l'uniforme.

1864. — 1er avril. Nouveaux emplacements des escadrons du régiment.

Etat-major, 1er, 4e, 6e escadrons et dépôt à Tarascon ; 2e à Marseille ; 3e à Montpellier ; 5e à Lunel.

A cette époque, le 1er de hussards était fort de 860 hommes, dont 400 engagés, et de 676 chevaux arabes.

1864. — 7 avril. Commencement d'une formidable révolte en Algérie.

La colonne de Géryville, composée de 100 tirailleurs indigènes, d'un escadron de spahis et des goums, aux ordres du lieutenant-colonel Beauprêtre, est au bivouac, à 5 lieues-est de cette ville.

Le 8, elle est presque anéantie par des forces supérieures ; le colonel est au nombre des morts. La révolte a des ramifications dans une grande partie de l'Afrique française. Le 1er régiment de hussards reçoit l'ordre de former immédiatement ses escadrons de guerre.

25 avril. — Il doit faire partie d'une colonne mobile qui s'organise et part comme suit :

1er de hussards : état-major, 3e, 4e, 5e et 6e escadrons de Tarascon pour Toulon, de là dans la province d'Oran ;

12e de ligne : état-major, 1er, 2e et 3e bataillons, de Paris pour Toulon, de là en Algérie, province d'Oran ;

82e de ligne : état-major, 1er, 2e et 3e bataillons, de Lyon pour même destination.

Le point de ralliement de ces trois régiments est Mostaganem ; leur chef est le général Roze, détaché à cet effet de la garde impériale.

C'était la deuxième fois que le colonel Moucheton de Gerbrois conduisait son régiment en Afrique. L'idée de combattre à la tête d'une colonne volante allait parfaitement à nos hussards. Le soldat est ainsi fait qu'il sourit toujours aux occasions, même les plus dangereuses, d'ajouter une nouvelle page de gloire à son livret ou à celui du régiment.

25 mai. — Cette brigade légère, portée par les vaisseaux de l'État, a successivement mis le pied sur la terre d'Afrique.

Les chevaux arabes de nos hussards semblent hennir de bonheur, en revoyant la patrie ; les trompettes des anciens Bercheny vont de nouveau réjouir le désert et faire trembler l'ennemi ; c'est leur bonne coutume à toujours.

La colonne réunie à Mostaganem, avec 3 pièces d'artillerie, le général Roze en prend le commandement et se met en marche.

1er juin. — Elle part pour Relizane, en se portant au cœur de la tribu des Flittas insurgée, pour la punir. Nos moyens d'action sont si puissants que la tribu promptement châtiée remet ses armes, donne ses otages et proteste de sa fidélité future.

La brigade occupe, pendant près d'un mois, le territoire des Flittas, pour assurer la soumission.

1er juillet. — Le 1er régiment de hussards évacue le terrain et prend garnison à Tlemcen. Les 4 escadrons et l'état-major y sont au complet et de ce centre rayonnent, au besoin, dans tous les sens de la circonférence.

22 juillet. — Le transport l'*Ardèche*, commandé par M. Mer, capitaine de frégate, embarque les 1er, 2e escadrons et dépôt du régiment, pour rejoindre la partie principale du corps, à Tlemcen. Cet effectif comprend 2 officiers supérieurs, 14 officiers et 219 hommes de troupes. L'un de ces officiers supérieurs est le major Andrieu et l'autre le commandant marquis de Gallifet, officier d'ordonnance de l'empereur, arrivant du Mexique d'abord, puis de Vichy, où il avait remis à Sa Majesté les drapeaux pris au Mexique même, par l'armée française. Sa nomination de chef d'escadron au 1er de hussards est datée de Vichy, le 23 juillet, même année. Nous rappelons ici, comme histoire comparée, qu'il était entré au régiment en 1848, comme engagé volontaire.

1864. — 12 août. Notre lieutenant-colonel, M. de Montarby, est nommé colonel du 3e de chasseurs d'Afrique, en remplacement du colonel Margueritte, qui passe au 1er de cette dernière arme.

Même date. — Est promu lieutenant-colonel du corps, le chef d'escadron L'Hotte, écuyer en chef à l'école impériale de cavalerie, et en remplacement de cet officier supérieur, qui est maintenu dans ses fonctions, avec son nouveau grade, le commandant Rouher, sortant des guides de la garde.

20 décembre. — Par décret en date de ce jour, l'empereur donne les étoiles de général de brigade à M. Moucheton de Gerbrois, colonel du 1er régiment de hussards.

Le colonel de Juniac de Bégougne les avait depuis le 12 août précédent.

Par le même décret, est désigné pour commander le régiment, le lieutenant-colonel Guépratte, attaché à la première circonscription de remonte ; et, en place de celui-ci, conservé aussi dans son poste et mis hors cadres, M. de La Jaille, lieutenant-colonel du 3e de chasseurs d'Afrique ; vingt-cinq ans de service, onze campagnes ; chevalier de la Légion d'honneur du 28 décembre 1854.

1864. — Enfin, le 26 décembre, le capitaine adjudant-major Delmont reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur ; vingt ans de service, cinq campagnes ; et les maréchaux des logis Borda et Marfaing la médaille militaire.

C'était bien finir l'année 1864 en ce qui concerne le 1er régiment de hussards et inaugurer, par d'excellentes étrennes, l'année qui suivait.



CHAPITRE VIII.

HISTOIRE DU 1er RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN BERCHENY (1865 A 1867).

Campagne d'Afrique (1865, 1866, 1867). — 1er régiment de hussards, colonel de La Jaille (François-Charles-Louis); lieutenant-colonel Rouber (Nicolas-Joseph-Hippolyte), du 12 août 1864 au 13 août 1865; passé au 7e chasseurs à cheval, par permutation avec le lieutenant-colonel de Contenson (Guy Dubessey); celui-ci, du 13 août 1865 au 15 novembre 1866, passé lui-même au 6e cuirassiers, permutant avec le lieutenant-colonel Gombaud de Séréville, ancien chef d'escadron au 1er hussards, 15 novembre 1866.

Le régiment entier, six escadrons et dépôt à Sidi-bel-Abbès, Tlemcen, Mostaganem et cantonnements.

Dans mille endroits divers, sur la terre africaine,
Des rivages d'Oran, à cent lieues dans la plaine, etc.

(Inscription au drapeau du 1er hussards).

L'année 1864, commencée en France, nous laisse en Afrique, emportant dans ses plis des jours qui ne reviendront jamais, mais nous laissant de bons souvenirs et d'heureuses étrennes.

Quand on est homme du devoir, comme le prêtre et le soldat et qu'on sillonne sa vie par les vertus de son état, ecclésiastique ou militaire, on ne regrette pas le temps qui nous emporte vers un monde meilleur où le mérite a nécessairement sa récom-

pense ; le seul regret qu'on pourrait avoir, serait si l'on ne s'était pas tenu à la hauteur du nom que l'on porte et de l'abnégation qu'il impose.

Dans ces deux spécialités d'existence, on sait très bien à quoi s'en tenir ; en général, ni l'un ni l'autre n'y fait défaut.

Le résumé et le fond de ces pensées se trouvent contenus dans la devise de la lettre suivante, émanant du régiment et relatant ses courses expéditionnaires, pour les premiers mois de l'année 1865. C'est une réponse à celle que j'avais précédemment écrite à un officier du 1er hussards :

Sidi-bel-Abbès, le 27 mars 1865.

« Mon cher Monsieur l'abbé,

Le militaire, comme le prêtre, ne doit pas sourciller devant les plus grandes abnégations (1).

» Je suis heureux que vous ayez songé à moi, pour avoir des » nouvelles de votre cher régiment.

» Votre aimable lettre qui a fait une foule de circuits, me » parvient aujourd'hui seulement à Sidi-bel-Abbès, où nous » venons hiverner, pour repartir bientôt.

» Les sentiments qui vous attachent au 1er hussards, sont » trop légitimes et trop louables, mon cher Monsieur l'abbé, » pour que je n'aie pas le plus grand plaisir à vous être agréable » en tout ce qu'il vous plaira et en ce moment, pour vous donner des nouvelles et de ma famille, de laquelle vous avez » voulu garder un bon souvenir et celles officielles du régiment. » *qui tient à honneur de vous compter dans ses rangs.* » Suivent les nouvelles de familles..............................

» Depuis un an que nous sommes ici, nous n'avons cessé de

(1) Cette devise seule est plus précieuse que l'or.

» trotter à travers champ, dans tous les sens de la boussole et » sans faire grand'chose. L'essentiel à mon sujet, est que j'ai » eu la chance, dans le peu que nous avons fait, de trouver la » croix dans un tout petit coin.

» Nous n'avons pas eu d'engagements sérieux, mais nous » avons eu tous à supporter de grandes fatigues, commencées » par une chaleur atroce et finies dans la neige.

» Nous avons regretté notre colonel que nous avions depuis » neuf ans. »

Après avoir dit un mot du nouveau colonel, des arrivants, des partants, voire même des morts (le commandant Dervieux-Duvillers, décédé à Clermont, lors du départ et remplacé par le commandant de Lignières, du 2e hussards), le tout, avec un tact parfait et dans des termes tels que je ne puis les reproduire, de peur de blesser la modestie de ces Messieurs, le capitaine ajoute : « Avec de pareils chefs et les officiers qui ont eu » l'honneur de vous avoir parmi eux et dont vous connaissez » les principes, le 1er hussards ne peut être qu'un bon et bril- » lant régiment, qui sera toujours heureux, quand il vous plaira » de venir lui rendre visite.

» Je vous remercie, mon cher abbé, de votre attention au » sujet de votre ouvrage, que j'ai déjà eu le plaisir de voir (1). » Lorsque la 2e édition aura paru, de bon gré ou de force, il » m'en faudra un volume.

» Tous ces Messieurs me chargent de vous présenter leurs » devoirs, auxquels je joins, mon cher Monsieur l'abbé, l'assu- » rance de mes sentiments respectueux et de mon dévouement » sincère.

» Signé : N..., capitaine au 1er hussards. »

(1) L'*Aumônier de Régiment*, par un ancien aumônier du 1er régiment de hussards.

Le colonel de La Jaille était une vieille connaissance du 1er régiment de hussards, avec lequel il avait fait la campagne de Crimée, en qualité d'aide de camp du général d'Allonville, alors notre général de division. Il était capitaine, détaché du 5e de l'arme, dont M. D'Allonville avait été colonel en Afrique (1846-47) et en France (1848-49); passé au 7e dragons comme chef d'escadron, le 3 octobre 1856; puis, lieutenant-colonel au 3e de chasseurs d'Afrique, le 14 août 1860; M. de La Jaille est né à Nantes.

A l'époque même où cette lettre m'arrivait de Sidi-bel-Abbès et traversait le Tell et la mer, nos trompettes avaient rappelé, le boute-selle avait sonné; Sidi-Ahmed-ben-Hamza avait reparu dans les ksours et deux escadrons du 1er régiment de hussards avaient en toute hâte rallié la colonne de Géryville, pour se porter au devant de l'ennemi.

Un bataillon de zouaves;

Un bataillon d'infanterie légère d'Afrique;

Deux bataillons d'infanterie de ligne;

Quelques pièces d'artillerie;

Les 1er et 2e escadrons du 1er hussards;

Tel l'ensemble des forces dont disposait le colonel de Colomb, commandant ce cercle.

Le 1er escadron était celui-là même qui sortait de Syrie et qui avait toujours à sa tête le capitaine Stockly.

1865. — 1er et 2 avril. Ces troupes rencontrent les Arabes; notre infanterie leur fait sentir la pointe de ses baïonnettes; nos hussards les chargent à l'arme blanche; les contingents tournent bride et prennent la fuite.

Mais le goum de Si-Lala est à Chellala-Gueblia et n'a pas dit son dernier mot. Il occupe une position formidable sur un terrain rocheux près du village. Sa base est gardée par des

centaines de fantassins en échelons. Le convoi est laissé à la garde de la cavalerie et de l'infanterie de ligne; la légère, les zouaves, l'artillerie arrivent au pas de course et escaladent la position. C'est une bataille de l'Alma en petit. L'ennemi refoulé se rue avec impétuosité sur le convoi et sur les deux escadrons du 1er hussards, qui sont un moment très fortement engagés. Les Arabes, encore là, sont *dix contre un ;* mais qu'importe le nombre ; l'habileté, la vigueur, l'audace, l'adresse de nos hussards suppléent à tout. Ils se dégagent seuls, culbutent l'ennemi, le poursuivent l'épée dans les reins et remportent une victoire complète.

Les pertes de l'ennemi sont d'une cinquantaine de tués ou blessés. Nous avons eu seize blessés.

Le 9, nouveau combat, nouvelle victoire entre Chellala et Aïn-Taznia.

La colonne ayant épuisé ses vivres et chassé les Arabes, retourne à Géryville.

Le 12, elle y fait son entrée.

C'est à la suite de cette expédition, où il en avait pris le germe, qu'est décédé le capitaine commandant Stockly; une insolation passée à l'état de congestion cérébrale, l'a ravi à notre affection.

17 avril. — Le colonel met cette mort à l'ordre du jour du régiment, dans des termes attestant un profond regret et la plus grande estime.

Adieu donc, brave Stockly, où plutôt à revoir. Ta vue me faisait plaisir, parce que tu avais la physionomie d'un bon soldat et d'un homme de bien et surtout, parce que tu étais l'un et l'autre. A revoir donc, ton aumônier bénit tes cendres. Toi, du haut du ciel, tu prieras pour nous et par tes prières, tu y prépareras des logements pour ton escadron et pour les autres.

21 avril. — Le capitaine adjudant-major Laborie remplace le capitaine Stockly dans le commandement du 1er escadron.

22 avril. — Le capitaine d'escadron Hamen passe adjudant-major. Les deux autres capitaines qui partagent ces fonctions, sont MM. Delmont et de Varaigne du Bourg.

—

Voyage de l'Empereur en Algérie.

1865. — 5 mai. L'empereur des Français fait son entrée solennelle dans le port d'Alger, à 5 heures du matin.

Le but du voyage de Sa Majesté est de terminer la conquête morale du pays. C'est dans cette pensée, qu'elle s'exprime ainsi : « Justifions enfin sans cesse l'acte glorieux de l'un de » mes prédécesseurs, qui faisant planter, il y a trente-cinq ans, » sur la terre d'Afrique, le drapeau de la France et la croix, y » arborait à la fois le signe de la civilisation, le symbole de la » paix et de la charité...

» Or, qu'est-ce que la civilisation ? c'est de compter le bien- » être pour quelque chose, la vie de l'homme pour beaucoup, » son perfectionnement moral pour le plus grand bien.

» C'est ainsi que dans nos mains, la conquête ne peut être » qu'une rédemption. »

Tel le grand but auquel l'armée d'Afrique n'a cessé de prêter sa coopération depuis 1830.

Les dix premiers jours de la visite de l'empereur sont consacrés à la province d'Alger, comme de droit.

Le 14 mai, Sa Majesté est à Oran.

Le 3e de hussards, commandé par le colonel Tilliard, sortant de chez nous, comme on l'a vu, le 1er chasseurs d'Afrique et

le 4e de France avaient eu les honneurs de l'escorte, dans la province d'Alger.

Dans celle d'Oran, cet honneur est dévolu au 1er de hussards, 2e chasseurs d'Afrique et 11e chasseurs de France.

Nous allons donc suivre l'empereur dans ces glorieuses étapes ; étapes où chaque jalon, enté désormais sur l'olivier, est entouré de lauriers et surmonté d'une couronne civique.

De tous côtés sont des trophées d'armes, des arcs-de-triomphe, des décorations de tout genre qui mêlent leurs pittoresques couleurs aux brillants d'or ou d'argent des nuées d'Arabes, qui parsèment l'horizon de leurs groupes.

La garde impériale étant absente, nous sommes tout bonnement les gardes d'honneur de Sa Majesté.

15 mai. — L'état-major et deux escadrons du 1er hussards sont à Oran. — Excursion de l'empereur dans la campagne. — Visite des établissements agricoles.

16 mai. — L'empereur et son escorte sont à Misserg'hin ;

17 mai. — A Sidi-bel-Abbès ;

18 mai. — A Mers-el-Kébir ;

Là l'empereur visite le fort et la baie.

L'escadre le salue de trois salves d'artillerie et opère un simulacre de débarquement. Les troupes descendues à terre, couronnent les hauteurs, avec des obusiers de montagne.

19 mai. — Promenade militaire jusqu'au barrage de Saint-Denys du Sig.

Le 1er hussards est partout représenté dans l'escorte.

20 mai. — Départ pour Mostaganem. L'empereur est reçu à l'entrée de la ville, par les autorités civiles et militaires. Les corps d'officiers du 1er hussards et du 11e chasseurs y opèrent leur jonction ; l'état-major est des plus brillants ; les troupes d'infanterie et de cavalerie rivalisent de zèle, tandis que du

milieu des hauteurs rocheuses qui dominent la ville, tous les goums de la contrée saluent l'empereur de leurs plus vives acclamations.

21 mai. — Jour de dimanche, messe militaire à Mostaganem. L'empereur y assiste avec son état-major. Le 1er hussards est à cheval et se détache du milieu des groupes, par la beauté de son uniforme.

Après l'office, on se met en marche et le jour même, on pousse jusqu'à Relizane. Le 1er hussards se trouvait précisément là, sur le théâtre, où, l'année précédente, il avait opéré, en colonne volante, avec le 12e et le 82e de ligne ; là, où il avait fait mordre la poussière aux guerriers des Flittas et obtenu leur soumission.

Or, voilà qu'à l'entrée de Relizane, cette tribu entière fait un mouvement inattendu, vient se jeter aux pieds de l'empereur et lui demande que ses otages internés en France lui soient rendus.

L'empereur, aussi fier de porter la couronne civique de la clémence que la couronne militaire de la victoire, touché de leurs protestations de fidélité et de reconnaissance, leur fait faire, par le kalife Sidi-Larribi, commandant des goums, un signe affirmatif, qui est accueilli par un millier de houras.

Les Arabes ont assez de patriotisme pour défendre jusqu'à la mort leur foyer, leurs tentes, leur famille et leur cheval ; mais ils en ont trop pour courber la tête, sous un joug étranger, sans parfois chercher à la relever. Car le fanatisme, chez eux, est à l'état permanent.

La civilisation et les prières du clergé, c'est la pensée de l'empereur, sont appelées à hâter le prodige de leur assimilation avec nous.

Le 22 au soir, l'empereur s'embarque pour Alger, où il

arrive le lendemain, se rendant, de là, dans la province de Constantine. Il venait de nommer lieutenant-colonel au 6e hussards le marquis de Gallifet, chef d'escadron au 1er de l'arme.

Les 3e chasseurs d'Afrique et de France l'y attendent, pour lui servir de garde d'honneur.

J'ai dit que la garde impériale n'assistait pas au voyage de Sa Majesté. Je me suis trompé. Il y avait à Staouëli, un poste avancé de cette arme, mais avec cette différence, que ces anciens soldats de la garde de l'empereur étaient passés dans la garde de Dieu et qu'ils avaient échangé le bonnet à poil et le kolbach pour le capuce et la croix de bois du trappiste.

Sa Majesté, en passant à Staouëli, demanda l'hospitalité aux religieux de ce monastère et fut singulièrement surprise d'apprendre qu'il y avait parmi eux un certain nombre d'anciens militaires et plusieurs surtout, sortis de la garde. C'est alors que le général Fleury lui présenta un de ses anciens guides, qu'il avait reconnu le matin même. L'empereur l'accueille avec bonté et lui demande s'il est content d'être à la Trappe. — Très content, Sire, répond, avec un grand air de conviction, l'ancien guide.

L'empereur eut été bien plus étonné, s'il eût entendu la conversation qu'avait eue précédemment le guide trappiste avec son ancien colonel.

Comme le général Fleury a servi au 1er de hussards, en qualité de lieutenant-colonel, ainsi que nous l'avons constaté en son lieu, cette histoire appartient ainsi que lui, au régiment. C'est pourquoi sa place est marquée tout naturellement ici.

« — Comment, lui dit le général, vous est venue l'idée d'en-
» trer à la Trappe? Je ne me serais jamais douté que du régi-
» ment des guides, on passât dans le cloître. Ce n'est certaine-
» ment pas moi qui vous ai inspiré cette vocation? — Je vous

» demande pardon, mon général, c'est vous-même qui me l'a-
» vez inspirée. — Comment, moi ! et comment cela ? — Vous
» m'avez si bien appris à obéir, que je n'ai pas cru l'obéissance
» du cloître au-dessus de mes forces, répliqua le religieux. »

Du cloître repassons au camp. Monastère ou caserne, la discipline est toujours la même ; le principe, toujours le même : l'abnégation.

1865. — 7 juin. L'empereur est à Bougie. Il y passe en revue le corps expéditionnaire, destiné à soumettre les kabyles du Babor ; puis Sa Majesté profite habilement de cette circonstance, pour adresser à l'armée d'Afrique, sa proclamation d'adieu.

Cette pièce concernant tous les corps qui sont passés en Afrique, a de droit sa place dans les annales du 1er régiment de hussards, qui y faisait alors sa 2e campagne.

« Soldats de l'armée d'Afrique !

» Je veux, avant de retourner en France, vous remercier de
» vos travaux et de vos fatigues. En visitant tous ces lieux pai-
» sibles aujourd'hui, mais témoins, depuis trente-cinq ans, de
» luttes héroïques, j'ai ressenti une vive émotion. Sur cette
» terre conquise par vos devanciers et par vous, se sont formés
» ces généraux illustres et ces soldats intrépides qui ont porté
» nos aigles victorieuses dans toutes les parties du monde.
» L'Afrique a été une grande école pour l'éducation du soldat ;
» il y a acquis ces mâles vertus qui font la gloire des armées et
» sont les plus fermes appuis d'un Empire ; en apprenant à
» affronter le danger, à supporter les privations, à mettre
» l'honneur et le devoir au-dessus de toutes les jouissances ma-
» térielles, il a senti son âme s'ouvrir à tous les nobles senti-
» ments.

» Honneur soit donc rendu à ceux qui ont versé leur sang » sur cette terre dont la possession, depuis tant de siècles, a été » disputée par tant de races différentes !

» Soldats de Staouëli, de Mouzaïa, de Constantine, de Mazagran, d'Isly, de Zaatcha, vous tous qui venez de combattre » dans les plaines arides du désert, ou sur les cimes presque » inaccessibles de la Kabylie, vous avez bien mérité de la patrie » et par ma voix, la France vous remercie.

» Fait à Bougie, le 7 juin 1865.

» Signé : NAPOLÉON. »

A la suite de sa campagne en Algérie, l'empereur, qui sait connaître le dévouement et le récompenser, a généreusement payé sa dette à l'armée d'Afrique. Le 1er régiment de hussards a vu déposer, sur le cœur de plusieurs de ses officiers et soldats, les décorations et médailles militaires qui suivent :

ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR :

Chevaliers :

MM. de Lignières, chef d'escadron, vingt-quatre ans de service, trois campagnes ;
Vienne, capitaine, vingt ans de service, trois campagnes ;
Arnoult, lieutenant, dix-neuf ans de service, deux campagnes.

Médaillés :

MM. Roussel et Claoué, maréchaux des logis chefs ;
Delpech, maréchal des logis ;
Dauquigny, Chissant, Corret, brigadiers ;
Sapin, Dornier (une blessure), hussards.

Le décret est du 24 juin 1865 ; ce même décret nommai

commandeur de la Légion d'honneur le colonel Abdélal, du 1er spahis, notre ancien lieutenant-colonel de 1858; officier du 25 janvier 1855; trente-quatre ans de service, vingt-sept campagnes.

1865. — 1er août. Par décision ministérielle de ce jour, le major du 11e régiment de chasseurs permute avec le chef d'escadron Ricard, du 1er hussards. Ce major est M. de Séréville (Louis-Frédéric-Gombaud), que nous allons voir bientôt figurer avec honneur dans nos rangs.

1865. — 29 août. Par décision ministérielle de ce jour, le général de Moucheton de Gerbrois, ancien colonel du 1er de hussards, est, au sortir du camp de Châlons, où il commandait une brigade, nommé à la 2e brigade de la division de cavalerie de l'armée de Lyon (4e corps), en remplacement de M. Law de Lauriston, qui reçoit une autre destination.

Le général Simon de la Mortière, notre ancien lieutenant-colonel, commande la 1re et le général comte de Champeron est à la tête de la division, ayant appartenu lui-même au régiment, comme chef d'escadron.

1865. — 26 novembre. Vu le ralentissement et l'éloignement de la révolte, le 1er régiment de hussards laisse Tlemcen et ses autres cantonnements. Il fait mouvement sur Mostaganem et vient y prendre ses quartiers d'hiver. Ses escadrons rayonnent de là dans l'intérieur, à tour de rôle et suivant les exigences du service. Le dépôt accompagne les six escadrons dans leur nouvelle garnison.

1866. — 1er janvier. Le régiment entier à Mostaganem.

1866. — 12 mars. A propos de la fête du prince impérial et par décret de ce jour, l'empereur, sur la proposition du ministre de la guerre, nomme dans l'Ordre de la Légion d'honneur, les officiers du 1er régiment de hussards, ci-désignés :

Au grade d'officier :

Le colonel de La Jaille, chevalier du 28 décembre 1854; vingt-cinq ans de service, onze campagnes.

Au grade de chevalier :

Le capitaine Girard, dix-sept ans de service, six campagnes;

Le capitaine de Bonneval, quinze ans de service, deux campagnes, traits de guerre.

Sont médaillés :

Le brigadier Loriant, le hussard Deville.

Le régiment n'avait pas encore eu le temps d'inscrire sur ses archives ces nouveaux titres de gloire, qu'il fallut marcher en avant.

Sidi-Ahmed-ben-Hamza s'était remis en campagne avec cinq cents chevaux et mille fantassins; ce contingent était renforcé d'une autre tribu arabe et de deux tribus marocaines.

Un escadron du régiment est déjà en avant-garde ; ses officiers sont : le commandant de Séréville, les capitaines de Joybert et Dauvergne, le lieutenant La Roque et le sous-lieutenant Pepin; il fait partie de la colonne volante du colonel de Colomb.

12 mars. — Celui-ci est à Géryville; il doit protéger un convoi venant de Saïda, escorté par un bataillon du 87e de ligne et un escadron du 2e chasseurs d'Afrique.

13 mars. — Le colonel envoie à sa rencontre deux compagnies de zouaves.

14 mars. — Il part lui-même de Géryville, avec six compagnies de zouaves et l'escadron du 1er hussards. A huit heures du soir, il arrive au campement arabe, qu'il trouve évacué. Pendant la nuit du 14, il rallie son convoi.

15 mars. — Il laisse son convoi sous la garde des six compa-

gnies de zouaves qui l'accompagnaient, reprend les deux autres, le bataillon du 87e, les deux escadrons de cavalerie, une section d'artillerie et se porte, à marches forcées, sur les traces de l'ennemi.

16 mars. — A 8 heures du matin, le colonel de Colomb apprend que Sidi-ben-Hamza vient d'enlever un douar appartenant à nos alliés ; il court se poster à Ben-Athab, pour lui couper la retraite. A neuf heures, l'ennemi se présente sur sa droite. Sans s'inquiéter de nos tirailleurs, les cavaliers de Ben-Hamza se jettent au galop de leurs chevaux, jusque dans nos lignes. Les fantassins marocains les suivent au pas de course. La mêlée devient affreuse ; on se bat corps à corps, mais la baïonnette française est là ; on sait, depuis des siècles, que rien ne lui résiste. D'autre part, la charge sonne, l'escadron du 1er hussards et celui du 2e chasseurs d'Afrique se précipitent sur l'ennemi et le poussent à outrance ; les pieds de nos chevaux semblent effleurer la terre. Les cavaliers ennemis, deux fois plus nombreux que les nôtres, s'arrêtent, résistent, parent nos coups et en portent de terribles. Les sabres volent en éclat, le sang coule de toute part ; les guerriers mordent la poussière, l'impitoyable mort frappe indistinctement et les Français et les Arabes ; tout semble confondu, jusqu'à ce que débordé et serré de tous les côtés, l'ennemi tourne bride et prend la fuite en désordre. Nos hussards et nos chasseurs le poursuivent pendant trois heures, font vingt prisonniers, dont un cheik et quatre chefs inférieurs ; le nombre de ses morts est de cinquante hommes, dont six personnages importants des Ouled-Ziad et des Trafi ; il a plus de cent blessés.

De notre côté, les pertes que nous subissons dénotent la chaleur de l'action. Vingt-deux tués, dont le sous-lieutenant Pepin, du 1er hussards ; quarante et un blessés, dont quatre officiers :

MM. de Séréville, chef d'escadron, de Joybert, capitaine au 1er hussards, de Caraman, sous-lieutenant au 2e chasseurs d'Afrique, et Suquet, médecin au 87e de ligne.

Glorieux, mais trop sanglant anniversaire de la naissance du prince impérial ! Le commandant de Séréville eut le mollet gauche traversé d'une balle et un coup de sabre à la nuque ; le capitaine de Joybert reçut dans l'aîne une balle qui a également traversé la cuisse ; plusieurs autres hussards furent blessés (1).

17 mars. — La colonne rentre à Géryville, où elle est reçue triomphalement par mille huit cents cavaliers de nos goums. Elle prend trois jours de repos, se compte, se refait un peu et sans trop pouvoir combler ses vides, se remet lestement en mouvement.

L'escadron du 1er hussards reste au commandement du lieutenant La Roque, seul officier valide ; le commandant de Séréville et le capitaine de Joybert entrent à l'hôpital ; le sous-lieutenant Pepin n'existe plus.

21 mars. — La colonne sort de Géryville et reprend la route du désert.

26 mars. — Elle est ralliée à Nama, par des goums nombreux.

31 mars. — Par une marche rapide qui échappe à Sidi-ben-Hamza, le colonel de Colomb surprend les campements de Sidi-ben-Tayeb à Menaouarat, près d'Eihnig. Douze douars sont atteints, cinq des Ouled-sidi-Brahim, sept des Ouled-sidi-Hamed ; douze cents chameaux, trois mille moutons et toutes les tentes tombent en notre pouvoir. L'ennemi laisse vingt-sept hommes sur le terrain, parmi lesquels sont plusieurs chefs. — Nous avons quatre cavaliers tués.

(1) Lettre d'un capitaine du 1er hussards, adressée à l'auteur.

Le colonel de Colomb s'attache aux traces de Sidi-ben-Hamza, qui fuit devant lui comme une ombre. Impossible de l'atteindre; treize douars compromis nous arrivent, en implorant l'aman; tout plie devant les forces françaises.

1er et 2 avril. — La colonne est aux environs de Figuig. Là, le campement est établi; des détachements sont lancés dans toutes les directions, à la recherche des fuyards.

12 avril. — Le colonel a connaissance qu'une émigration très considérable, dont une partie avait laissé Figuig à son arrivée, est en pleine retraite sur Magar.

13 avril. — Cet officier supérieur laisse son camp aux ordres du commandant de La Ville-Hervé, du 2e de zouaves, et se porte, avec une colonne légère et les goums, vers le point indiqué.

14 avril. — Après avoir marché tout le jour et toute la nuit, on atteint l'émigration, à qui on enlève douze douars, deux mille cinq cents chameaux, vingt mille moutons, chevaux, tentes et bagages; on leur tue un grand nombre d'hommes; nos goums n'ont qu'un tué et trois blessés. Les fractions qui adhèrent encore à Sidi-ben-Hamza, sont désorganisées et dispersées dans le Sud.

Ces coups multipliés terminent pour le moment la campagne.

La colonne revient à Géryville et prend ses quartiers d'été; car, en Afrique, on prend ses quartiers d'été, plus encore que ses quartiers d'hiver. Dans cette saison, la retraite sonne à dix heures du matin et la diane à quatre heures du soir. C'est à peu près l'inverse en France. Le monde est rempli de tant d'inversions physiques et morales.

1866. — 8 mai. Le lieutenant-colonel du Bessey de Contenson, du 1er régiment de hussards, est nommé commandant supérieur du cercle de Saïda.

10 juin. — Les récompenses de la campagne précédente ne

se firent pas attendre. Par décret dudit jour, sur la proposition de Son Excellence le maréchal ministre de la guerre, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut décernée :

1er régiment de hussards : au capitaine Dauvergne, dix-sept ans de service, six campagnes; au lieutenant de La Roque, treize ans de service, six campagnes, une blessure; signalé pour sa belle conduite au combat de Ben-Athab;

2e régiment de chasseurs d'Afrique : au sous-lieutenant de Caraman, deux ans de service, une campagne, une blessure; cité, pour sa valeur, au même combat;

87e de ligne : au médecin aide-major Suquet, 1er classe de son grade, onze ans de service, sept campagnes, deux blessures.

La médaille militaire le fut : au maréchal des logis Gay, une blessure; aux hussards Vaussué, Girard et Bastien, chacun une blessure, tous ceux-ci de chez nous.

L'avancement fut réservé pour la fête de l'empereur ; en conséquence :

1866. — 12 août. Par décret de ce jour, et sur la proposition du ministre de la guerre, furent nommés :

1er régiment de hussards : le chef d'escadron Gombaud de Séréville, lieutenant-colonel au 6e cuirassiers;

Le capitaine de Joybert, chef d'escadron au régiment;

Le lieutenant Leleu, capitaine, en remplacement de M. Germain, capitaine au corps, mais passé dans l'état-major des places, comme adjudant de 1re classe, à Lyon ;

Le lieutenant de La Roque, capitaine, en remplacement de M. Dauvergne, nommé adjudant-major;

Le sous-lieutenant Thomassin, lieutenant, en remplacement de M. de La Roque, nommé capitaine;

Enfin, le maréchal des logis Bonnet, sous-lieutenant au régiment, passé depuis au 7e de l'arme.

Ainsi, nous conservions tous nos officiers, excepté le commandant de Séréville, qui ne tardera pas à nous rejoindre, comme nous l'allons voir bientôt.

Le lieutenant Bellomé fut aussi nommé chevalier de la Légion d'honneur, et le musicien Groté eut la médaille militaire.

15 août. — Le capitaine de Varaigne du Bourg commande le 1er escadron du 1er hussards, au lieu et place du capitaine de Joybert, promu.

15 octobre. — Le sous-lieutenant Salats, du régiment, sort no 1er de la division des sous-lieutenants d'instruction de l'école de cavalerie de Saumur.

15 novembre. — Une permutation est ordonnée entre MM. les lieutenants-colonels du Bessey de Contenson, du 1er hussards, et Gombaud de Séréville, du 6e cuirassiers. En conséquence, cet officier supérieur nous retourne avec son grade de lieutenant-colonel. Il pourra de nouveau contempler ses dignes hussards de Ben-Athab, qu'il avait si bien conduits à la victoire.

Le sous-lieutenant Bizot demeure détaché à Saumur, comme porte-étendard de l'école de cavalerie.

1er novembre. — Le 1er régiment de hussards est toujours et partout d'avant-garde, quand il s'agit du devoir d'homme et du devoir de soldat. La patrie lui laisse-t-elle un intervalle de légitime repos, il l'emploie au soulagement de l'humanité souffrante. En voici une preuve de plus, il passe ce mois à préparer les étrennes du premier de l'an prochain ; pour qui !... pour les inondés de France.

13 décembre. — Il les gagne, ces étrennes, en donnant une

représentation théâtrale, qui lui fournit 884 francs. Voici le narré du fait :

Le digne colonel de La Jaille avait pris l'initiative de tout, et c'est grâce à ses soins et à la manière intelligente dont il a été secondé par ses officiers et ses hussards, que son œuvre a été couronnée du plus beau succès. Toute la population de Mostaganem avait voulu prendre part à cette réjouissance.

L'entrée et le théâtre étaient habilement pavoisés de drapeaux et de trophées d'armes; les honneurs en étaient faits par les officiers, avec toute la grâce qui les distinguent.

Les deux pièces : le *Tueur de Lion* et la *Tour de Nesle* ont été jouées avec beaucoup d'entrain et de verve. L'excellente musique du régiment a exécuté, avec un talent remarquable, la *Traviata* et les *Huguenots ;* de son côté, la Société chorale a parfaitement chanté la *Saint-Hubert*, les *Enfants de Paris* et le *Favori* de la *Favorite.*

Une deuxième représentation a eu lieu, dans le mois suivant, avec les mêmes applaudissements.

Et ce sera une des gloires du colonel de La Jaille, d'avoir si bien su unir ensemble la feuille de chêne et la feuille de laurier ; on reconnaît là les hussards français; du reste, c'est de tradition dans l'armée.

20 décembre. — M. Andrieu, major du 1er hussards, passe au commandement du dépôt de recrutement du Finistère (emploi de 1re classe).

22 décembre. — Le maréchal des logis Wihmel reçoit pour étrennes la croix d'honneur, et le hussard Bailleul la médaille militaire.

26 décembre. — Mort du général de brigade de Vernon, ancien sous-lieutenant au régiment. Comme ce général avait débuté par être officier chez nous, il s'en suit que sa biographie

a sa place ici et c'est un grand honneur pour le 1er hussards, que de la faire connaître.

Paul-Edouard Damiguet de Vernon naquit à Clohars-Fouesnant (Finistère), le 6 février 1810.

D'abord élève de marine en 1827 et 1828; nommé sous-lieutenant en 1831, incorporé au 1er régiment de hussards, avec lequel il fit la campagne de Belgique, en 1831 et 1832;

Passé au 3e chasseurs d'Afrique, en 1833 ; lieutenant et deux citations, en 1835 ; campagne de Constantine, en 1836 et 1837; chevalier de la Légion d'honneur et capitaine au 4e chasseurs d'Afrique, en 1839; quatre citations pour faits de guerre, 1840, 1841, 1842, 1843; proposé cinq fois, pour chef d'escadron, de 1841 à 1846; chef d'escadron au 1er spahis, en 1846 ;

En 1848, se trouvant en congé à Paris, il combattit comme volontaire et fut blessé ; lieutenant-colonel dans la garde républicaine, quelques jours après;

Chef de la 2e légion de gendarmerie, en 1849; lieutenant-colonel, chef de la légion d'Afrique, en 1850;

Colonel de l'arme et officier de la Légion d'honneur, en 1851 ; grand-prévôt à l'armée d'Orient, en 1855 et 1856; décoré du Medjidié de Turquie, du Bain d'Angleterre et de la Valeur militaire de Sardaigne.

Successivement commandant la 21e et la 9e légion de gendarmerie, en 1859; grand-prévôt à l'armée d'Italie et commandeur de la Légion d'honneur à Solférino, en 1859 ;

Général de brigade, en janvier 1860 ; commandant une brigade de cavalerie en Lombardie, puis au camp de Châlons, où se trouvait, cette même année, son ancien régiment, le 1er hussards; la subdivision de Saône-et-Loire, jusqu'en 1864 ; celle des Côtes-du-Nord et de la Haute-Saône, en 1865 et 1866; c'est dans ce dernier commandement qu'il est mort le 26 décembre

1866, emportant tous les regrets de ceux qui l'ont connu.

1867. — 1er janvier. Le 1er régiment de hussards commençait, en Afrique, une année qu'il ne devait pas y voir finir. Ses trois années réglementaires de campagne se terminaient en mars, pour 4 escadrons, et en juin pour les deux autres. Je fus informé de la probabilité de son retour vers le mois de juin de cette année 1867, par lettre émanée d'un capitaine du régiment, sous la date du 24 décembre 1866.

Mais la nouvelle formation du 4e chasseurs d'Afrique, qui devait nous remplacer à Mostaganem, vint hâter notre rappel en France.

Mostaganem avait été en effet, de tout temps, pendant sa première existence, la garnison officielle de ce corps ; rendu de nouveau à la vie, il la revendiquait de droit. En conséquence, le 1er hussards n'avait plus qu'à rallier ses escadrons et à faire ses préparatifs de départ.

6 février. — Formation du 4e chasseurs d'Afrique, par décret impérial dudit jour. Le colonel Dubois de Nansouty, du 8e lanciers, est mis à sa tête. — Le chef d'escadron Gay de Vernon, du 2e chasseurs de France, ancien officier au 1er hussards, y rentre avec son grade (1).

12 février. — On annonce la mort à Paris, du général *Morin* (Petrus-Victor). Au témoignage d'un général de division qui l'avait eu sous ses ordres, c'était un parfait officier de cavalerie. Il appartient au 1er régiment de hussards, en ce sens qu'il y avait été capitaine-instructeur de 1827 à 1840 et qu'en cette qualité il avait fait, dans ses rangs, la campagne de Belgique. Il avait été, depuis, colonel du 9e hussards. J'établirai sa biographie à l'histoire de ce régiment, à laquelle elle va de droit.

(1) M. de Vernon est l'écrivain militaire, auteur de l'historique dudit régiment, que j'ai cité page 8.

1er mars. — Le maréchal Niel ayant reçu le portefeuille de la guerre, le général de division comte de Goyon, aide de camp de l'empereur, sénateur, ancien colonel du 2e dragons, ancien major au 1er hussards de 1839 à 1844, remplace ce ministre dans le commandement du 6e corps d'armée, à Toulouse.

6 mars. — Le maréchal des logis Destouches, maître sellier, est décoré de la médaille militaire.

11 mars. — Cette date nous donne un nouveau major dans la personne de M. Gibert, sortant, comme capitaine, du 4e hussards, emploi vacant par la nomination du major Andrieu, ci-dessus indiquée.

16 mars. — Le capitaine de Varaigne du Bourg permute avec le capitaine Giquet de Pressac, des chasseurs de la garde, et vient rejoindre, dans ce régiment, le commandant Charreyron, qui avait été longtemps aussi capitaine au 1er hussards.

25 mars. — Le départ du régiment est annoncé de Mostaganem pour France; les colonnes doivent prendre la mer du 1er au 15 avril, débarquer à Port-Vendres et se rendre à Auch, pour y tenir garnison.

Le 1er régiment de hussards terminait là sa seconde campagne d'Afrique. Là aussi finit la longue campagne que ma plume et surtout mon cœur avaient entreprise, pour son histoire depuis le commencement de son existence comme escadrons en 1689, et depuis son existence comme régiment en 1720, jusqu'à nos jours.

J'ai dit que le 1er régiment de hussards avait toujours, pendant cette longue carrière, pratiqué les vertus militaires qui sont l'abnégation, le dévouement, le sacrifice; je l'ai prouvé par des témoignages nombreux, incontestables.

Dans cette dernière expédition d'Afrique, les mêmes témoignages lui ont été rendus par :

Le général Rose, insurrection des Flittas;

Le général Deligny, colonnes du sud ;

Le général Legrand, colonnes d'hiver, sur les frontières du Maroc.

C'est le bouquet d'adieu offert au 1er régiment de hussards par ses illustres chefs, et, pour terminer de si nobles pages, le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général de l'Algérie, vient, en résumant ses gloires, d'y ajouter la plus belle palme, dans l'ordre du jour suivant :

Au quartier-général, à Alger, le 1er avril 1867.

« Les 77e, 82e, 83e de ligne et le 1er hussards rentrent à » l'intérieur.

» Venus en Algérie dans des circonstances difficiles, ces ré- » giments ont noblement accompli leur tâche sur la terre d'A- » frique et rendu des services, que je me plais à rappeler par la » voix de l'ordre général.

» Le 77e a pris une part considérable à toutes les opérations » de guerre dirigées contre les insurgés, pendant la période de » 1864 à 1866. Au combat d'Aïn-Malakoff, il contribuait puis- » samment au succès de la journée.

» A peine débarqué dans la province d'Oran en 1864, le 82e » infligeait de rudes leçons aux Flittas révoltés et livrait de » glorieux combats autour de la redoute de Dar-ben-Abdallah, » confiée à sa garde. Les expéditions de 1864 sur notre fron- » tière de la Tunisie, celle de 1864 et 1865 dans la Kabylie » orientale, ont ajouté de belles pages à l'historique militaire du » 83e de ligne.

» Le 1er de hussards peut inscrire avec orgueil sur ses états » de services, le combat de Garat-Sidi-Chirck, où fut tué le » marabout Si-Mohammed-Hamz, et celui de Ben-Athab, où nos

» hardis cavaliers repoussaient, par une charge brillante, un » ennemi bien supérieur en nombre.

» Soldats des 77e, 82e, 83e et du 1er de hussards, sur les » champs de bataille, comme dans les marches, comme dans » toutes les épreuves que la guerre impose, vous avez déployé » les plus solides qualités militaires. Soyez fiers de votre passé » et n'oubliez pas, à l'heure du danger, que vos régiments ont » une belle réputation à soutenir.

» Je suis sûr que la France et l'empereur pourront toujours » compter sur votre dévouement.

» **Le gouverneur général de l'Algérie,**

» Maréchal DE MAC-MAHON,

» **Duc de Magenta.** »

Je n'ai pas voulu, dans cet ordre du jour, séparer le 1er hussards des régiments de ligne, 1° parce que nos soldats doivent demeurer inséparables dans leur gloire ; 2° parce que j'en avais fait la promesse au commencement de cette histoire et que je la tiens ; 3° parce que, dans le cours de ma vie, je me suis trouvé en contact avec ces trois régiments et qu'en particulier j'ai dit, le dimanche 18 août 1864, au 82e de ligne et à la division où il se trouvait au camp de Sathonay, la dernière messe qu'il y ait entendue, alors qu'il allait rejoindre, en Afrique, le 1er hussards.

Ceci posé, une lettre que nous devons à l'obligeance d'un capitaine du régiment, va nous donner les détails de son mouvement sur France.

Le 1er hussards a laissé Mostaganem sur trois colonnes, du 1er au 15 avril 1867 ;

La 1re colonne, 1er et 2e escadrons, commandant de Verninac, le 6 avril ;

La 2e colonne, 3e et 4e escadrons et musique, colonel de La Jaille, le 8 ;

La 3e colonne, 5e et 6e escadrons, lieutenant-colonel de Séréville, le 14 ;

Les 1er et 2e escadrons ont fait la traversée sur le *Calvados;*

Les 3e et 4e sur le *Var*, qui est retourné à Oran prendre les 5e et 6e.

Nous avons laissé une centaine de chevaux et quelques hommes au 4e chasseurs d'Afrique.

De Port-Vendres à Auch, par Toulouse, il y a quinze étapes, que le régiment a lestement franchies, pour arriver au chef-lieu de sa garnison, où les habitants l'ont reçu avec enthousiasme et lui promettent des jours heureux et les douceurs d'un repos bien gagné. (Lettre du 25 mai 1867, signée Delmont, capitaine adjudant-major.)

C'est là que le 1er hussards va se refaire de ses fatigues en attendant de nouveaux lauriers à cueillir. C'est là que l'auteur de son histoire espère avoir l'honneur de le revoir et de lui en présenter les fastes, prêt, s'il le faut, à l'accompagner dans de nouveaux combats et à mourir dans ses rangs pour la religion et la patrie. Car, je le répète en finissant, les devoirs du prêtre et du soldat sont toujours les mêmes :

ABNÉGATION, DÉVOUEMENT, SACRIFICE.

La pratique de ces vertus fait toute la valeur de l'un et de l'autre et élève leurs facultés à l'apogée de leur puissance.

—

Etat nominatif des officiers du 1er de Hussards, au départ du régiment pour l'Afrique.

4 ESCADRONS EN MAI, 2 EN JUILLET 1864.

ETAT-MAJOR.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.	
Colonel De Moucheton de Gerbrois. Lieutenant-colonel De Montarby. Chefs d'escadrons : Ricard, De Gallifet, N... Major Andrieu. Capitaine-instructeur Zeude. Capitaines adjud.-majors : D'Henriquez de Beauregard. Laborie, Delmont. Capitaine-trésorier Martin. Sous-lieutenant adjoint Moreau. Capitaine d'habillement Cabuz. Sous-lieut. porte-étendard Pepin. Lieut. d'état-major : Donop et Briois. Médecins-maj. : Dezon et Servent. Vétérinaires : Bigot, Canet et Zède. Chef de musique Ziegler.	*Capit.-command^ts^*. Stockly. Comont. De Joybert. Saulnier. Dupré. Girard. *Capitaines en 2e*. Ritter. Merceret. Albaret. Vienne. Hamen. De Varaigne du Bourg.	*Lieutenants en 1er*. Arnoult. Germain. Dauvergne. Friand. Leleu. De Tussac. *Lieutenants en 2e*. Watremer. Bellomé. Duhautbourg. De La Roque. De Lostanges Saint-Alvère. Millot.	Vendrênes. Moreau. Gaultier. De Lahaye-Jousselin. De Léautaud-Dodine. Ressayre. De Thomassin. Pepin. De Montfort. Buton. De Junquières.	Bizot détaché à l'école milit^re^, comme porte-étendard. Hénault. Bertrand. Denys de Senneville. Caussade. Salats. Tuaillon. Bastard. Geoffroy.

(Annuaire militaire des années 1864, 1865, 1866 et 1867.)

ETAT-MAJOR.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.	
1864.				
Colonel De La Jaille. Lieutenant-colonel Rouher. Chef d'escadron De Lignières.			De Laurens Castelet.	
1865.				
Lieutenant-colonel De Contenson. Chefs d'escadrons : De Verninac, De Séréville. Médecin-major Krug-Basse.	De la Fontaine-Solare.		Gougault. Chollet. D'Alviset de Maisières. De Ganay.	
1866.				
Lieutenant-colonel De Séréville. Chef d'escadron De Joybert. Lieut. d'état-major St-Arroman. Vétérinaire Taurines.		De Müllenheim.		Bullot. Arène. Menot. De Brecey.
1867.				
Retour du régiment. Major Gibert.	Giquet de Pressac, par permutation.			

NOTICE

SUR LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS DES ANCIENS FRÈRES D'ARMES DU 1er DE HUSSARDS D'ABORD, DEPUIS, DE TOUS LES RÉGIMENTS DE L'ARME.

Le dernier ordre du jour pour cette histoire est à la Société dont je viens d'établir les titres et dont je révèle l'existence à ceux de mes lecteurs qui pourraient l'ignorer, dans la spécialité de notre arme, puisque tous seront un jour à même, rentrés dans la vie civile, d'ajouter à l'honneur qu'ils ont acquis sous le drapeau, l'honneur de la mutualité dont je parle.

Car, en définitive, donner pour celui qui le peut; recevoir, pour celui qui a besoin, est un égal honneur ; chez nous soldats, l'honneur ne se mesure pas à la condition plus ou moins aisée de l'existence, l'honneur se mesure au cœur et c'est le cœur qui donne ou qui reçoit ; la main n'est que l'instrument.

Nous sommes en juillet et août 1866 ; le 1er régiment de hussards est encore en Afrique. Appelé et retenu à cette époque, à Paris, par un concours de circonstances

spéciales, j'avais eu le bonheur de voir le général comte Lion, notre ancien colonel, alors commandant aux Invalides. C'était le 31 juillet et ce jour, j'avais célébré les saints mystères sous le dôme de l'église de l'Hôtel, au tombeau de l'empereur. La divine victime s'immolant pour l'armée, un pauvre prêtre sacrificateur, seul avec un vieux sergent à genoux; puis à vingt-cinq pas, les cendres de celui qui avait été le résumé de toutes les gloires et de toutes les grandeurs humaines; quelle impression pour un cœur ! quel flot de pensées pour mon esprit ! quel rêve pour l'imagination !

Le 2 août suivant, je disais la messe à l'église même de l'Hôtel des Invalides. Le général comte Lion, sa digne épouse et sa famille avaient voulu y assister, et là, sous cette voûte resplendissante de trophées, à l'ombre de ces étendards enlevés à l'ennemi, devant la poussière de tant de héros, j'avais par la pensée (car la pensée traverse sans difficulté les mers et ne connaît pas de distance) réuni le 1[er] hussards; il me semblait que le régiment était là en armes, en grande tenue et qu'il assistait au sacrifice que j'offrais pour lui, pour notre ancien colonel aussi présent, lequel était pour moi le souvenir vivant de ceux qui nous manquaient par leur absence et qui les remplaçait si bien à mes yeux.

Nous priâmes tous et de bon cœur et après avoir prié, la cérémonie fut suivie d'une réception par le général et d'un déjeuner de famille, auquel fut invité avec moi, l'abbé Darnis, l'un des chapelains de l'Hôtel, ancien aumônier de

Crimée et d'Italie, ainsi qu'un frère du général, officier supérieur d'artillerie.

En traversant le vestibule, j'avais remarqué avec bonheur le trophée d'armes du général comte Lion. Il était ainsi composé : aux extrémités, deux sabretaches encadrant deux sabres de hussards en sautoir, une épée transversalement placée, une giberne d'officier, quelques autres insignes et un casque d'infanterie russe portant le n° 26 ; le tout surmonté d'une couronne de laurier, rappelant la campagne de Crimée.

Puis aussi, tout près, se trouvaient dans sa bibliothèque les deux volumes de l'*Aumônier de Régiment*, par un ancien aumônier du 1er hussards, premier ouvrage sorti de ma plume et que je lui avais offert à Niort, en 1853. Madame la comtesse eut la gracieuseté de me rappeler ce passé de notre existence. Les souvenirs du cœur font tant de bien ; pourrait-on les oublier jamais !

Dans ce moment, je m'occupais de prendre à Paris les dernières notes pour cet ouvrage. Assuré des sympathies du corps d'officier du 1er hussards, d'un grand nombre d'officiers de l'arme et autres régiments, je me trouvais cependant incomplet. Après tant d'années de recherches, il me manquait encore quelque chose ; je sentais un vide qu'il fallait combler. Je désirais rencontrer une Société militaire qui comprît mon œuvre et lui donnât, par sa sympathie propre, une nouvelle sanction.

La Providence, à qui je devais déjà tant de faveurs, me ménagea cette heureuse surprise ; c'est au hussard Testard,

du 2e (ancien Chamborand), l'un des deux seuls survivants du massacre de Sidi-Brahim, en 1845, aujourd'hui gardien au château des Tuileries, que je dus cette excellente fortune (1).

Il y a actuellement (1867) à Paris seulement, 200 hommes qui ont, à diverses époques et à différents grades, servi au 1er régiment de hussards. Au milieu de leur vie civile, ces anciens hussards de chez nous ont conservé l'attitude et l'esprit militaire. C'est le 1er hussards, non plus en activité de service, mais qui l'a été ; c'est l'ancien régiment, le père de celui qui existe aujourd'hui ; nos devanciers, nos modèles, nos patrons, à nous autres leurs enfants, partie active du corps.

Or, l'esprit militaire a inspiré à ces Messieurs l'idée de se constituer en *Société de secours mutuels* dite *des anciens frères d'armes du 1er régiment de hussards*. C'était l'abnégation, le dévouement, le sacrifice du régiment mis en pratique dans un nouveau mode d'existence ; c'était le prêt commun de la Charité, la fusion de la bourse du riche et du pauvre, n'importe ; car, entre soldats, il n'y a ni riche ni pauvre, mais le sou de l'un est le sou de l'autre,

(1) La plume de M. Hippolyte Langlois, écrivain militaire, a donné, sous la dictée de ce hussard, le récit de ses souffrances, dans un ouvrage intitulé : *Souvenirs d'un prisonnier d'Abd-el-Kader*. Paris, 1859, Henri Plon, imprimeur-libraire, rue Garancière, n° 8.

Ce volume, qui appartient particulièrement à notre arme, devrait se trouver dans les mains de tout soldat français. C'est assez dire pour son éloge. Je le conserve d'autant plus précieusement, que le hussard Testard est un de mes amis de cœur.

c'est la fraternité de l'Evangile. Cette Société, sous le titre que je viens d'indiquer, eut la sanction impériale de son existence et de ses statuts, par arrêté de M. le ministre de l'intérieur, en date du 8 novembre 1862.

Cependant, le cœur de nos anciens hussards du 1er ne se trouva pas à l'aise dans le cercle assez restreint de la confraternité du seul régiment. La charité est immense, comme le cœur qui l'enfante ; elle admet presque l'infini dans sa circonférence élastique ; ils se souvinrent qu'il y avait sept autres régiments de hussards, et qu'étant tous de l'arme, ils devaient tous participer au bienfait de la mutualité ; donc, par un nouvel arrêté du 26 mars 1866, ladite Société fut autorisée à modifier ses statuts et à changer son titre, en admettant dans son sein *les anciens frères d'armes de tous les régiments de hussards;* en se trouvant ainsi ouverte à tous sans exception, elle adoptait l'effigie de la sabretache, comme cachet spécial et distinctif de l'œuvre. La sabretache devenait par le fait le symbole de la charité, le trait d'union des vivants, et, pour que cette union fut indissoluble même au-delà de ce monde, cet emblème militaire devenait, en même temps, le trait d'union entre les vivants et les morts, la Société ayant décidé qu'il serait placé sur la tombe de chaque hussard decédé et y serait solennellement porté par la députation désignée pour la cérémonie funèbre.

La Société fit plus ; elle ne voulut pas être exclusivement à l'armée, elle voulut aussi répandre, hors de son sein et selon ses facultés, la faveur de ses bienfaits ; c'est ainsi

que le mardi 21 août 1866, le bureau réuni se fit un honneur d'assister à la distribution des prix des écoles communales du 1er arrondissement à Paris et de remettre deux prix de caisse d'épargne de chacun vingt francs, à deux enfants de ces établissements: le 1er, n° 50,901, à Brusseau (Charles-Louis-Honoré-Joseph); le 2e, n° 50,903, à Ferrand (Louise-Eugénie).

C'est ce jour-là même, que j'eus l'honneur d'être admis au siége de la Société, parmi les membres du bureau. La séance dura de 2 heures à 9 heures du soir; nous étions sept, dont six avaient appartenu au 1er régiment de hussards au titre personnel, moi au titre de famille. La soirée fut consacrée à parler du régiment, à lire une partie du manuscrit de son histoire, dont j'étais porteur, à prendre de nouvelles notes. Ces Messieurs accueillirent l'ouvrage et l'auteur avec la plus haute bienveillance; l'un et l'autre furent adoptés à l'unanimité. Mais, si le 1er hussards avait son compte, les autres régiments n'avaient pas le leur; pour entrer dans la pensée de l'œuvre, il fallait aussi leur histoire. — On me le propose. — Je l'accepte sans peine; mes manuscrits fourmillent de faits sur tous les numéros de l'arme; puis, le ministère de la guerre n'était-il par là, prêt à seconder mes efforts? Pouvais-je douter un instant du bon concours de MM. les colonels et autres officiers de tous ces corps?

Le 30 août suivant de cette année 1866, je fus reçu membre participant de la Société; je n'étais plus à moi, j'étais tout entier à l'œuvre, tout entier à tous les régiments

de hussards, tout à la fois à la partie passive et à la partie active.

Cependant cette Société, ces heureuses prémices étaient encore inconnues au 1er régiment de hussards; je m'empressai de les lui faire connaître dans la personne d'un capitaine du corps, qui me fit l'honneur de me répondre, en l'appréciant comme suit :

« J'ai lu les statuts de la Société des frères d'armes de
» tous les régiments de hussards, qui sont à mes yeux,
» parfaitement compris, pour qu'une réunion d'hommes
» sérieux ait réellement quelque prestige; mais, ce qui
» m'intéresse le plus, c'est d'avoir en ma possession, dans
» quelque temps, votre volume, que je lirai avec bon-
» heur.

» Signé : Delmont,
» Capitaine adjudant-major. »

(Lettre du 30 janvier 1867).

Je me trouvais ainsi par le fait, le trait d'union, le moyen terme entre l'ancien 1er hussards et le 1er hussards actuel.

Ceci posé, ma plume n'est pas plus émoussée que mon cœur; elle va donc, avec une nouvelle ardeur, s'élancer à la suite de tous les autres régiments de l'arme, pour écrire leur vie militaire, en commençant par le 2e hussards; on verra que, là également, j'ai reçu le droit de cité de deux des colonels des anciens Chamborand, dans les rangs desquels un de mes parents, portant mon nom, a servi, comme je l'ai rappelé au commencement de ce volume.

Ainsi donc à présent, l'ordre du jour sera au 2e de hussards et successivement à chacun des autres régiments de ce nom, d'après la série de leurs numéros et toujours selon le point de vue de notre devise militaire :

ABNÉGATION, DÉVOUEMENT, SACRIFICE.

J'espère aborder cette tâche avec d'autant plus d'ardeur que de nouveaux motifs viennent de m'imposer de nouveaux devoirs.

« Réunis en séance ordinaire du 7 juillet 1867, prépa-
» ratoire à la célébration du onzième anniversaire de
» l'existence de la Société, les anciens frères d'armes de
» tous les régiments de hussards m'ont décerné, à l'unani-
» mité, le titre de leur aumônier d'honneur. »

Cette haute faveur est une agrafe de noblesse qui oblige, un insigne d'encouragement à mes faibles efforts, un appel à un dévouement nouveau ; pour continuer à remplir cette mission, le travail, je viens de le dire, ne me fait pas peur ; aussi bien, le travail est honneur et vertu, le travail est fils de l'abnégation et du sacrifice et le travail ne coûte pas, quand il est ennobli par son motif qui est Dieu et par son objet, c'est-à-dire par les beaux exemples qui, dans ce genre, naissent à chaque instant sous la plume, dans l'histoire de la vie militaire.

Quoiqu'il en soit, mon travail n'est *qu'un infiniment petit* jeté dans la masse des œuvres des hommes de bonne volonté ; puisse-t-il contribuer à la gloire de Dieu, à l'honneur de nos armes et à l'édification de mes frères,

voilà toute mon ambition. Je l'ai dit dans mon premier ouvrage, l'*Aumônier de Régiment :*

DIEU ! — LUI SEUL, — LUI PARTOUT, — TOUJOURS LUI.

Je le répète ici ; c'est partout et toujours ma devise première.

En terminant, je viens, par gratitude, porter à la connaissance de mes lecteurs, la lettre suivante qui fait le plus grand honneur aux sentiments religieux et militaires des cosociétaires qui, à ces titres, ont bien voulu m'admettre dans leurs rangs, comme aumônier d'honneur.

Société de secours mutuels des anciens frères d'armes des régiments de hussards, à Paris (N° 450).

Paris, le 15 juillet 1867.

« Mon cher monsieur l'abbé,

» Je suis heureux d'avoir à vous adresser une invitation » à notre fête annuelle (ci-annexé une feuille à part, portant le jour, 20 juillet, l'heure et le cérémonial de la » fête). Aurons-nous l'avantage de vous posséder parmi » nous ? Le soldat du Christ ne ferait que briller parmi » d'anciens soldats de la terre.

» C'est unanimement que la Société a accueilli la demande » de notre président, M. Thirouin, d'avoir un ancien hussard pour aumônier honoraire.

» Aussi, monsieur l'abbé, si, le 20 juillet, vous pouvez » vous réunir à nous, vous verrez avec plaisir, j'en suis » certain, les anciens hussards français porter un toast à

» leur ancien frère d'armes, M. le curé de Saint-Mau-
» rice-des-Nouës...

» Le président, dont je ne suis que l'interprète, me » charge de vous rappeler toute l'estime qu'il attache par» ticulièrement à votre dignité de *prêtre*, relativement à » notre Société.

» J'aurai sous peu l'avantage de vous adresser *vos* » *pièces*.

» En attendant, monsieur l'abbé, recevez l'assurance » de mon amitié respectueuse.

» Pour le président et par son ordre :

» *Le trésorier*, Reverdy. »

Avec de pareils sentiments on peut être fier d'avoir été et d'être encore *soldat français*. Aussi bien, la plus belle compagne de la gloire militaire, c'est toujours la religion et la vertu.

C'est la triple couronne qu'offre à ses cosociétaires MM. le président et les anciens frères d'armes de tous les régiments de hussards,

Leur aumônier d'honneur,

L'abbé Staub, prêtre.

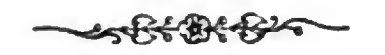


TABLE DES MATIÈRES.

Fontenay-le-Comte. — Imprimerie de P. Robuchon.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

DU MÊME AUTEUR :

L'AUMONIER DE RÉGIMENT

Par un ancien aumônier du 1er régiment de hussards.

L'AUMONIER EXPÉDITIONNAIRE

Pour faire suite au précédent.

